Abbé Joseph Grumel

Traité de l'Amour

Livre X

La solution de l'angoisse

« Vers mon Dieu, quand l'angoisse me prend,
« je crie, il me répond…
Ps.120 h
« Délivre Israël, ô Dieu,
« de toutes ses angoisses…
Ps.25

La solution de l'angoisse

Introduction

Le choix d'un titre est difficile lorsque l'on veut mettre sous un seul mot une immense réalité intérieure. De quoi s'agit-il en effet ? Nous avons cherché à nous arracher à l'oppression de notre Ennemi par le combat spirituel, le combat pour la Vie ; nous avons appris à discerner l'inspiration qui vient de l'Esprit de Dieu afin que notre chair soit soulevée par lui jusqu'à la gloire. Il faut donc nous mettre en route maintenant, entreprendre le voyage qui nous fera passer de l'ordre pernicieux et pervers de ce monde à l'Ordre divin et merveilleux où nous obtiendrons la vie en plénitude. C'est ce passage qui est difficile ; cette Pâque [1] intérieure, symbolisée par l'histoire, enseignée par la liturgie, équivaut à une mort et une résurrection. C'est là une aventure dont le plus grand nombre n'a aucune idée : conditionnés qu'ils sont par la figure de ce monde, les gens imaginent qu'il ne peut y avoir autre chose que ce qu'ils voient et entendent dans leurs habitudes quotidiennes. Les disciples de Jésus-Christ ont fait à sa suite quelques étapes importantes, dont nous avons profité, mais bien peu, quelques-uns seulement, sont arrivés au terme de cet exode auquel nous sommes conviés encore aujourd'hui, pour passer de la servitude à la liberté, de Babylone à la Terre Promise.

« Mort et Résurrection » : ces deux mots résument la doctrine paulinienne. « Mourir avec le Christ pour ressusciter avec lui » : ainsi s'exprimait Paul à l'adresse de ceux qui venaient d'écouter la Bonne Nouvelle de l'Evangile qui arrivait toute fraîche, toute percutante, portée par les témoins oculaires des faits, qui avaient eu la joie de voir et de toucher le corps glorieux de Jésus-Christ, au sortir de son tombeau laissé vide. L'espérance des Apôtres était immense, totale ; ils étaient certains que l'immortalité et l'incorruptibilité leur étaient rendues par le Sang que l'Agneau avait versé pour eux et pour tous les vrais croyants. Ils adhéraient pleinement aux promesses du Seigneur :

« Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ-Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. » (Rom.8/11)

Et lorsqu'il envisage le prodigieux retour du Seigneur, Paul prophétise :

« Il transformera nos corps de misère, pour les rendre conformes à son corps de gloire ».

[1] - Le mot Pâque veut dire « passage ». Il est à prendre dans son sens le plus riche, chargé des souvenirs hébraïques, illustré par la Résurrection de Jésus. Que le lecteur se reporte aux Textes liturgiques de la fête de Pâque.

Et aussi : *« Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés. Il faut en effet que ce corps mortel revête l'immortalité et que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité… » (Phil.3/21s)* [1]

Le but de notre voyage, de notre Pâque, de notre Exode est donc parfaitement défini par les Ecritures. Les textes sont suffisamment clairs et précis pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté. Cependant beaucoup de chrétiens s'imaginent que cet exode ne peut se faire que par la mort, le passage par la corruption et la résurrection… Ils pensent cela malgré les promesses de Jésus. Ils ne savent pas que le Baptême les a déjà conditionnés pour l'immortalité. Leur instruction a été trop rudimentaire, et en fait, ils appartiennent encore par toute leur mentalité et le plus souvent aussi par leur conduite, à l'ordre ancien du péché et de la corruption, régenté par la Loi toujours impuissante à procurer la vraie Justice et la Vie ! Ils sont encore dans la désespérance du monde. Le christianisme qu'ils professent ne leur a rien apporté, sinon peut-être une plus grande certitude que celle qu'avaient déjà les païens, sur l'immortalité de l'âme après la mort. Cette croyance est très au-dessous de la foi, très au-dessous des promesses de Jésus, de la doctrine des Apôtres, de l'Espérance que l'Eglise exprime dans sa sainte Liturgie. [2] Car Dieu n'a pas fait la mort, « il ne se réjouit pas de la perte des vivants », son dessein est vie éternelle, son commandement vie impérissable. [3] Le Salut qu'il nous propose, qu'il met à notre portée n'est pas une consolation, mais une libération véritable qui nous ramène, si nous le voulons vraiment, aux dispositions originelles, lorsque Dieu créa l'homme incorruptible, et qu'il vit que « tout était très bon » (Gen.1/31). Pour être complet et conforme aux vues de Dieu, notre Exode doit donc nous arracher entièrement aux forces de dissolution, de morbidité et de mort, et nous affranchir des anciennes sentences (Gen.ch.3 ; cf. Livre III ch.6). Voilà bien la véritable espérance chrétienne que nous voyons réalisée dans l'Assomption de la Vierge Marie, prototype de notre salut.

Qui ne se hâterait pour atteindre un tel salut ? Qui ne vendrait tous les biens de sa maison pour acquérir une telle plénitude de vie et un tel bonheur ? C'est à ce zèle ardent que le Seigneur nous convie lorsqu'il compare son Royaume de vie et d'amour au Trésor caché, à la Perle précieuse :

« L'homme qui trouva un tel trésor vendit tout ce qu'il possédait et acheta ce champ…
« L'homme qui avait trouvé une perle de si grand prix vendit tout ce qu'il possédait et « acheta cette perle…

Et cependant, bien sûr, la vie comme l'amour ne sauraient s'acheter à prix d'argent :

« Qui donnerait tous les biens de sa maison pour acheter l'amour ne récolterait que le mépris… » (Cant.8/7)

Certes la vie ni l'amour ne s'achète sur le marché !... Ce sont les pauvres au contraire qui ont toutes leurs chances ! Encore faut-il que leur pauvreté ne soit pas uniquement matérielle ! Il faut qu'ils aient fait taire eux toute revendication pour les biens matériels, toute envie et toute jalousie, qu'ils aient fait le discernement entre leurs désirs, pour ne s'attacher qu'à l'unique nécessaire. Qu'ils soient mendiants de l'Esprit ! Mieux encore ! Il importe qu'ils aient oublié « leur peuple et la maison de leur père » (Ps.45h/11), qu'ils se soient dépouillés

---

[1] - Autre citations : Jn.8/51, 5/24, 11/25-26 ; Sag.2/22-23 ; 1 Cor.15/50s ...
[2] - De nombreuses oraisons demandent l'immortalité (cf. le 8 déc.).
[3] - Jn.12/50 : dernière parole de Jésus dans sa vie publique ; Hb.7/16

de leurs « traditions paternelles » (1 Pe.1/18), qu'ils aient quelque idée déjà du monde vrai vers lequel ils dirigeront leurs pas, ce monde qui n'est pas encore, dont nous n'avons l'assurance que par la Foi qui sera enfin conforme au Bon Plaisir du Père, fondé sur les Mystères du Christ, pénétré par l'Esprit-Saint…

Le Seigneur trouvera-t-il sur terre, parmi les fils d'Adam, de tels pionniers, capables de s'appuyer sur un Monde qu'ils ne voient pas encore, de trouver leur assurance uniquement par ce qu'ils savent par les promesses des Ecritures ? Trouvera-t-elle enfin audience la Sagesse divine qui élève la voix dans le tumulte discordant et infernal de la cité des fils d'Adam (Hb.11/1-2) ?

« Et maintenant, mes fils, écoutez-moi !
« Heureux celui qui garde mes voies !
« Ecoutez l'instruction pour devenir sage,
« Ne la rejetez pas…

« Venez, mangez mon pain,
« Buvez mon vin que j'ai mêlé,
« Quittez votre ignorance et vous vivrez,
« Et marchez dans la voie de l'intelligence

« Celui qui me trouve, trouve la vie,
« Il obtiendra la faveur de Yahvé. (Prov.9/5 ; 8/35-36 ; Eccl.ch.24) [1]

Cet appel de la Sagesse divine n'est pas seulement écrit dans les livres saints ; il résonne intimement au cœur de tout homme ; comment se fait-il qu'il ne soit pas entendu par les clients de la mort, qui, cependant, sont continuellement torturés par l'angoisse et l'inquiétude ? Qui les retient d'accourir à ce repas de Vérité ? Qui pose sur leurs yeux le bandeau de l'aveuglement ? Qui leur bouche les oreilles, de sorte qu'ils marchent inexorablement, et même s'encouragent les uns les autres, immense caravane, vers le fosse de perdition ? Elle est telle la contrainte socio-psychologique, qu'en entendant les promesses de vie qui sortent de la bouche de Dieu, ils haussent les épaules, ricanent, ou comme le vieux Zacharie devant l'Ange, se mettent à rire ; ils rient de ce gros rire épais et blasphématoire, expression joviale de l'incrédulité confortablement résignée. Les railleurs ont toujours le dessus ; ils plaisantent pour mieux s'illusionner : mais le fond de leur cœur n'est que désespoir. Ils ont audience, le monde les écoute, parce que la pensée grégaire vers la mort est plus facile que le choix pour la vie et l'amour, à l'Appel du Dieu vivant !

Voilà donc où se situe notre Exode : sortir de l'angoisse désespérée de ce monde et entrer délibérément dans les vues de Dieu, afin d'enfanter un monde nouveau, un monde qui n'existe pas encore – sinon au ciel. De l'Egypte à Canaan, il y eut le terrible désert du Sinaï : elle est plus longue qu'on ne peut croire la route intérieure qui nous fera passer de la mentalité d'esclaves enchaînés à celle d'hommes libres et conscients de l'amour dont ils sont aimés et de la vie qu'ils reçoivent par grâce pour la communiquer à ceux qui, avec eux, ont « faim et soif de la justice » (Mt.5/10)

[1] - Paroles qui prennent un sens saisissant lorsqu'on les reçoit, par la Sainte Liturgie, de la Vierge Marie elle-même.

Il s'agit, bien entendu, de cette « Justice » parfaite par laquelle, dans le Christ, Dieu le Père nous regarde avec faveur comme ses fils. C'est cette « Justice » parfaite qui habitera sur la terre, dont Pierre prophétise l'avènement en disant :

« Ce sont ces cieux nouveaux et cette terre nouvelle que nous attendons, selon sa promesse, où la Justice habitera. » (2 Pe.3/13).

Exode tout intérieur que le nôtre, mais mille fois plus important que n'importe quel déplacement sur la surface du sol ! Passage de ce monde de péché au Royaume de la Grâce ! De l'angoisse de la condamnation à l'allégresse de la justification ! De l'illusion d'un conformisme paresseux à un système psycho-moral charnel et périmé, à la certitude de l'amour et de la vie par une foi authentique ! De la tyrannie des tabous à l'obédience de l'Esprit ! La Terre Promise n'était pas la Palestine : elle aurait pu l'être si les Hébreux avaient marché autrement qu'avec leurs jambes, et combattu avec d'autres armes que leurs épées ! La Terre Promise sera la Terre Entière lorsque la création toute entière se réjouira enfin de l'avènement des Fils de Dieu ! (Rom.8/21)

***

Chapitre 1

L'Exode n'a pas réussi

L'Exode n'a pas réussi… qu'est-ce à dire ? Les Hébreux, conduits par Moïse, n'ont-ils pas bel et bien quitté la terre d'Egypte ? N'ont-ils pas traversé le désert ? Sous le commandement de Josué, n'ont-ils pas franchi le Jourdain, abattu les murailles de Jéricho au son de la trompette, et conquis la terre qui leur était destinée ? Certes, tout cela est arrivé et les Hébreux ont habité la terre promise à Abraham, à Isaac et à Jacob. S'ils en ont été chassés durant « le temps des nations », ils y reviennent aujourd'hui ; les vallées d'Esdrelon et de Sichar, les steppes de Néguev, les pentes du Carmel et du Thabor se couvrent de verdure et de fruits, s'habillent de champs plantureux, on y célèbre la moisson des orges et la moisson des blés, on y chante et on y danse joyeusement à la vendange. Comme autrefois la main puissante de Dieu est venue au secours de son peuple Israël, le caillou se transforme en source, et la terre aride en oasis de fraîcheur…

« Tout cela est arrivé », effectivement, mais « arrivé en figures », selon la parole de Paul. Un exode réussit sous nos yeux, et c'est un « signe des temps », de la plus haute importance. Il annonce qu'un autre exode, intérieur, est sur le point de se produire, qu'il s'effectue déjà dans le secret, beaucoup plus important que n'importe quelle migration de peuples que ce soit, qu'une mise en culture des déserts, que la renaissance de la Nation Sainte. Si Dieu a délivré son peuple de la servitude de l'Egypte en l'arrachant par la main de Moïse à la tyrannie du pharaon, il avait une vue plus haute qu'une simple délivrance politique ! S'il rassemble aujourd'hui, sur leur territoire ancestral ces Juifs disséminés chez les peuples par une si longue diaspora, c'est qu'il entend opérer par son Esprit une libération d'un tout autre ordre : des hommes et des femmes, petit reste dans une Eglise qui extérieurement semble s'écrouler, s'apprêtent à faire un passage définitif de la mort à la vie.

Car le Seigneur est toujours le même et ses pensées ne changent pas. Elles demeurent d'âge en âge, de génération en génération, même si elles se propagent très au-dessous de cette Pensée qui demeure. Et quelle est-elle cette Pensée ?

« Arracher leur vie à la mort
« les faire vivre au temps du dénuement. (Ps.33)

Aux yeux des hommes, certes, l'épopée guerrière de Josué semble avoir réussi. Le Cananéen a été exterminé, Israël s'est constitué en peuple organisé. Militairement ce fut un succès. Mais est-ce bien cela que voulait le cœur de Dieu, lorsque, touché de compassion pour les affligés qui criaient vers lui sous la férule du Pharaon, il suscita Moïse ? Il suffit de lire le Livre de l'Exode pour se rendre compte avec évidence qu'après un moment d'enthousiasme les fils des hébreux se laissaient traîner en murmurant et en renâclant derrière un homme de Dieu qui les dépassait infiniment ! Pendant quarante ans, ils poussèrent leur troupeau de campement en campement, sous la protection de la Nuée, sous la lumière de la Colonne de Feu : chaque jour ils voyaient l'œuvre de Dieu pour eux, et cependant leur cœur est resté charnel et endurci. Si bien que par le psalmiste, Dieu exprime son indignation :

« Je suis resté pendant 40 ans auprès de cette génération

« et j'ai dit : ces gens-là n'ont pas connu mes voies,
« alors j'ai juré dans ma colère :
« Ils n'entreront donc jamais dans mon repos ! » (Ps.94)

Et Jésus disait également :

« Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts… » (Jn.6/49)

Et oui, ils sont morts ! Ils ont vu les grandes œuvres que Dieu accomplissait en leur faveur, et cependant ils sont restés prisonniers de la sentence. Ils ont bougé localement, ils ont agi militairement, mais intérieurement ils n'ont pas accompli le vrai passage que Dieu désirait pour eux, comme aussi pour nous, car la Pensée de Dieu demeure de génération en génération ; elle nous est proposée aujourd'hui comme elle le fut autrefois.

Oui, sachons bien lire l'Exode avec la perspective apostolique, telle que nous l'indique Paul dans le ch.10 de la 1ère aux Corinthiens : [1]

« Car je ne veux pas que vous ignoriez, frères, que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous traversé la mer, qu'ils ont tous été baptisés par Moïse dans le nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé le même aliment spirituel, car ils burent à un rocher spirituel qui les accompagnait, et ce Rocher était le Christ. Cependant ce n'est pas dans la plupart d'entre eux que Dieu trouva son plaisir, puisque leurs corps jonchèrent le désert… »

Et Paul relève ensuite quelques éléments capitaux de l'Exode qui marquent tout spécialement l'incrédulité constante d'un peuple toujours en train de contester et de murmurer, malgré les miracles et les prodiges éclatants de Dieu en sa faveur.

Mais revenons au texte apostolique pour le lire avec précision. C'est Paul qui parle, « Hébreu, fils d'Hébreu », très fier de son appartenance à la race choisie. Le disciple de Gamaliel, zélé pour la Loi au point d'être persécuteur de l'Eglise, lisait autrefois l'Exode avec une intime satisfaction sociale et religieuse. Depuis sa rencontre avec le Christ, il jette sur le même texte un regard plus pénétrant, qui lui fait découvrir les déficiences ancestrales de ce peuple qui, pour choisi qu'il était, n'en était pas moins pécheur. C'est donc avec une certaine gêne, une certaine humiliation qu'il apprend à ces païens nouvellement convertis, les infidélités de ses pères aux multiples grâces de Dieu, du Créateur du ciel et de la terre, leur refus de ses avances merveilleuses. Tous ces privilèges insignes accordés à Israël seulement, nation choisie entre toutes, en définitive n'ont rien donné, ou presque rien.

---

[1] - La « Genèse » est l'histoire de la genèse du péché, non seulement dans la descendance de Caïn - et de ses autres frères puisque « Adam engendra des fils et des filles » (Gen.5/4) - mais même dans celle des Patriarches, la descendance de Seth. Par l'Exode, Dieu avait déjà le désir d'arracher l'homme à cette « genèse » pour instaurer son monde à lui, son univers parfait. Mais « ces gens-là n'ont pas connu mes voies », et la génération est restée une génération pécheresse. L'Exode de ce fait n'a été qu'un sauvetage national, mais il n'a pas sauvé la nature humaine. Ainsi le désir de Dieu a été déçu, et les sentences de sa colère sont restées en vigueur. Les trois Livres suivants du Pentateuque ont amplifié et solidifié les législations mosaïques, pour essayer seulement de maintenir la race dans la voie droite, et empêcher que la Nation élue ne s'effondre sur elle-même sous la pression des idolâtries dissolvantes des mœurs. De même la mission de Jeanne d'Arc a été dévaluée au service de la couronne de France et ensuite de la Nation française ; elle aurait dû avoir une toute autre portée pour la conscience chrétienne de l'Eglise !

L'histoire n'a fait que mettre en évidence la patience et la miséricorde inlassables de Dieu en faveur d'une race dont le péché est en quelque sorte « indécrottable », et à la suite du péché, la souffrance, la mort et la corruption.

« … ils n'ont pas obtenu la faveur de Dieu
« puisque leurs cadavres ont jonché la désert… »

Aucun n'a échappé à la sentence de la mort, par conséquent aucun n'a connu la véritable Justice capable de rendre l'immortalité. En ce sens vraiment, l'Exode, militairement réussi, a été un échec au point de vue « religieux », au point de vue de la « relation » que le Créateur voulait rétablir avec sa créature. Car ce n'est pas au pharaon seulement que Dieu voulait arracher son peuple, mais à l'empire de celui qui régissait le pharaon, à savoir Satan, à qui sont les royaumes de ce monde. Mais la leçon n'a pas été comprise par un peuple encore trop charnel, et Dieu s'en plaint amèrement par la voix du prophète :

« Je suis demeuré pendant 40 ans auprès de cette génération,
« et j'ai dit : « Peuple égaré de cœur, ces gens-là n'ont pas connu mes voies,
« Alors j'ai juré dans ma colère :
« ils n'entreront donc jamais dans mon repos !

Jetons en effet un regard sur l'Exode, selon l'axe que nous indique l'Apôtre dans le ch.10 aux Cor. Que voyons-nous ? [1]

Au point de départ cette inintelligence servile qui ne comprend nullement la générosité audacieuse de Moïse : ce dernier, en effet, sans tenir compte de son rang, a pris ouvertement parti pour un esclave hébreu en tuant l'Egyptien qui le maltraitait. Simple mouvement d'une sainte indignation ? Action symbolique ? L'un et l'autre. Quelques jours après, alors que ce même Moïse qui vient de prendre ouvertement parti pour les esclaves, cherche à réconcilier, cette fois, deux hommes de sa race, il s'entend rétorquer avec dédain : « Qui t'a établi comme juge sur nous ? » (Ex.2/11s)

Lorsque Moïse, répondant à l'appel de Dieu, intervient auprès du pharaon pour réclamer avec douceur et autorité la délivrance du peuple de Dieu, il n'obtient qu'un durcissement et une oppression plus sévère des exacteurs royaux sur ses frères. Ils devaient s'y attendre ! Mais délaissant aussitôt toute espérance et toute patience, les Hébreux s'en prennent à Moïse et Aaron et leur disent : « Que Yahvé vous voie et qu'il vous juge, vous qui avez changé en aversion notre faveur aux yeux du pharaon et de ses serviteurs, et qui avez mis entre leurs mains une épée pour nous tuer ». (Ex.5/20-21)

Les neuf premières plaies d'Egypte (Ex.7-10) ne parviennent ni à convaincre, ni à fléchir le cœur du pharaon. [2] Cet endurcissement n'est pas plus étonnant que celui que nous constatons tout au long de l'histoire chez les chefs des royaumes de ce monde. Car, à vrai

---

[1] - Voir ce que nous avons dit sur Moïse dans le Livre V, ch.5

[2] - Pourquoi ne pas admettre que les sauterelles, les moustiques, les taons, les mouches, etc… qui infectent aujourd'hui toute la planète, malgré tous les efforts pour s'en prévenir, proviennent effectivement d'Egypte, et sont en quelque sorte le souvenir permanent et obsédant de cette période capitale de l'intervention de Dieu dans l'Histoire, qui ne rencontra qu'obstination et révolte. Cette incrédulité qui fut celle de pharaon, de ses serviteurs et aussi celle du peuple élu, demeure encore aujourd'hui : l'homme ne s'est pas repenti. Les fléaux donc demeurent.

dire, les fléaux de l'Egypte n'ont jamais cessé : ils manifestent sous toutes les latitudes, que Dieu est indigné de la conduite des hommes, du règne de l'injustice, de l'oppression des faibles, de toutes les abominations qui se commettent sous le soleil. Aux châtiments mineurs, mouches, moustiques, sauterelles, grêle, foudre, etc… qui sévissent partout, il faut ajouter de nos jours les tremblements de terre, les inondations catastrophiques, les accidents de la route, d'effroyables maladies, telle le cancer (ulcère d'Egypte qui aujourd'hui porte un autre nom), les insectes ravageurs, et les champignons qui attaquent les vignes et les céréales tout aussi bien que les arbres fruitiers. La pollution des eaux renouvelle et multiplie la plaie qui frappa le Nil. Les tares de l'enfance sont peut-être pires que la mort des premiers-nés de l'Egypte ! Nous endurons donc les plaies prévues dans l'Apocalypse, ce qui nous montre que la véritable Exode du peuple de Dieu est proche.

Cependant revenons aux murmures du peuple hébreu : dès le lendemain de cette Pâque prodigieuse – seul exemple dans l'histoire de la libération non-violente d'un peuple d'esclaves – oublieux déjà de l'intervention manifeste de Dieu en sa faveur par tant de miracles et de prodiges éclatants, à peine a-t-il fait quelques pas dans le désert, qu'effrayé par la vue des Egyptiens à sa poursuite, il crie vers Moïse et vers Yahvé : « Manquait-il de tombeaux en Egypte, pour que tu nous aies menés mourir dans ce désert ? Le beau service que tu nous as rendu de nous faire sortir d'Egypte ! Laisse-nous tranquilles ! Il nous plait de servir les Egyptiens ! Mieux vaut pour nous les servir que de mourir dans le désert ». (Ex.14/11-12)

On ne saurait mieux exprimer la résignation à la mort et à la désespérance ! Les Hébreux obtiendront d'ailleurs ce qu'ils désirent : ils mourront. Ils seront victimes de leur incrédulité.

Moïse cependant les exhorte et leur ouvre la mer dans laquelle ils peuvent s'engager pour échapper définitivement à la poursuite de leurs adversaires. Mais à peine ont-ils fait trois jours de marche vers la terre promise, qu'ils se mettent à murmurer à nouveau parce qu'ils ne trouvent qu'une source d'eaux amères. Nouveau miracle, qu'une parole de Dieu accompagne ; parole qui demeure et qu'il nous faut retenir : « Si tu écoutes la voix de Yahvé ton Dieu, et fait ce qui est juste à ses yeux, si tu prêtes l'oreille à ses commandements et si tu observes ses lois, je ne t'affligerai d'aucun des maux dont j'ai accablé l'Egypte, car c'est moi, Yahvé, qui te rend la santé. » (Ex.15/26) En fait, l'humanité, comme le peuple hébreu, n'a jamais cessé d'être affligé de toutes sortes de maux, et des mêmes maux qui ont autrefois frappé l'Egypte. D'où nous pouvons conclure avec l'évidence que donne la parole de Dieu, qu'elle n'a pas écouté la voix de Yahvé, que la conscience humaine est encore très en-dessous du Bon Plaisir de Dieu !

Après le campement à Elim, où il y avait 12 sources et 70 palmiers, (symboles remarquables) les Hébreux se mettent en route. Il n'y a que deux mois et demi qu'ils ont quitté l'Egypte ; le souvenir des prodiges opérés par Dieu s'est estompé au point qu'ils recommencent à murmurer en disant : « Que ne sommes-nous pas morts de la main de Yahvé au pays d'Egypte ! Quand nous étions assis devant les marmites de viandes, et que nous mangions tout notre soûl ! Vous (Moïse et Aaron) nous avez amené au désert pour faire mourir de faim toute cette multitude ! » (16/3). Ne sourions pas ! Car c'est le même attachement à la viande qui corrompt notre civilisation moderne… Cependant malgré les mauvaises dispositions de ce peuple, Dieu se laisse toucher, il envoie la manne, « un pain qui tombe du ciel », mais qui n'est cependant pas le « pain venu du ciel capable de donner la vie au monde ». Il eût cependant conduit les Hébreux vers la voie du Salut, s'ils avaient pris conscience de ce Don de Dieu. Il est très étonnant en effet que ce ch.16, qui rapporte en

détail le don de la Manne, ne fasse pas la moindre allusion à une action de grâce quelconque de la part de ceux qui ont mangé cette nourriture miraculeuse ! Bien au contraire : ce sont de nouveaux murmures qui s'élèvent parmi le peuple en raison de la soif : « Pourquoi nous as-tu fait sortir d'Egypte ? Est-ce pour nous faire mourir de soif, nous, nos enfants, et nos bêtes ? » (Ex.17/6)

La plus manifeste des infidélités du peuple d'Israël est évidemment celle du veau d'or, ce retour à l'idolâtrie égyptienne au moment même où Moïse, sur le Sinaï, recevait de Dieu la Loi capable de transformer la Terre en Paradis (Ex.32 s). Moïse descendu de la montagne en est profondément découragé : il brise les tables sur lesquelles Yahvé avait gravé ses commandements. Il manifeste ainsi que le peuple n'est pas encore capable d'entrer dans les vues de Dieu et de se conformer à ses lois. Dans quelle mesure la conscience chrétienne est-elle capable de se soumettre au Décalogue ? Ne le voyons-nous pas transgresser continuellement, par l'impiété, l'apostasie, la fornication et l'usage des armes, le vol légal ou illégal, l'adultère… ? Toute une littérature dissolvante exalte la violence, ridiculise l'honnêteté, la droiture, la vertu. Les Etats gouvernent par le mensonge… Les Tables de la loi sont encore brisées. Cependant Dieu console Moïse son serviteur en l'assurant de sa fidélité, de la pérennité de son amour et de sa miséricorde, et de son ferme dessein de sauver, malgré lui, ce peuple rebelle, cette humanité dévoyée, cette engeance perverse (Ex.ch.33-34). Et c'est ainsi, dans ces conjonctures douloureuses, que Dieu lui fait connaître son Nom : « Yahvé, Yahvé, Dieu bon et miséricordieux… » (Ex.34/5-7). Moïse institue donc sous l'inspiration de Dieu un nouveau code de Lois moins difficiles que le Décalogue, lois cérémonielles et rituelles, qui progressivement, achemineront le peuple de Dieu à l'intelligence de sa Pensée, et auront l'avantage de le maintenir dans un certain sens de l'adoration et de l'action de grâce. Malheureusement de nos jours, même ces lois rituelles, qui sont un minimum, ne sont pas observées, et je n'en vois, parmi les nations, aucune qui soit équivalente… (Ex.34/10-18)

Le Sinaï marque évidemment le centre de l'Exode par lequel Moïse conduit le peuple de Dieu de l'Egypte à Canaan, au cours duquel Dieu essaie, mais en vain, d'amener le peuple élu à l'intelligence de sa Pensée. Les étapes qui suivent le Sinaï sont marquées des mêmes murmures et des mêmes contestations que précédemment ; mais cette fois, Dieu est obligé de sévir : il châtie durement, non pas de bon cœur, mais parce qu'il n'y a pas d'autres moyens d'amener le réveil de la conscience religieuse et morale chez ce peuple. Il envoie le tremblement de terre qui engloutit les révoltés, des défaites militaires et des serpents. [1]

Ainsi tout au cours de cet Exode, Dieu se heurte à une obstination d'incrédulité, à des murmures continuels, à un regret, non pas des fautes, mais de l'ancienne servitude, à un attrait presque incoercible pour l'idolâtrie distrayante et vaine, tout aussi bien au Sinaï, au moment de la promulgation de la Loi, que dans les plaines de Moab, après quarante ans de pédagogie difficile et inefficace. Comment un tel peuple aurait-il pu entrer dans les vues de Dieu ? Mais loin de nous la pensée d'accuser ou d'accabler Israël ! Car le grand Exode permanent auquel Dieu nous convie sans cesse, qui dure depuis quatre mille ans, depuis Abraham jusqu'à nos jours, manifeste les mêmes caractéristiques quant à la réponse de la conscience humaine, même chrétienne. A ce titre, les craintes que l'apôtre manifestait se trouvent pleinement justifiées :

[1] - Nb. 14 surtout v.39-45 ; ch.16 révolte de Coré ; ch.20 les eaux de Mériba, où Moïse est châtié de la violence par laquelle il a « frappé » le rocher, au lieu de lui « parler », comme il en avait reçu l'ordre ; ch.21/4-9 le serpent d'airain.

« Car ces choses sont arrivées comme les figures de nous-mêmes… »

Comment traduire ici le Texte sacré ? En grec, il se comprend aisément : il signifie que les événements, très réels bien sûr, de l'Exode, celui du peuple juif, étaient figuratifs de l'Aventure à laquelle sont appelés les chrétiens. C'est pourquoi Crampon essaie de rendre cela en traduisant : « Or ces choses sont arrivées comme figures de ce qui nous concerne ». Le tout est de savoir si le peuple chrétien est entré dans le jeu de Dieu, s'il a épousé la Geste de Dieu ? Hélas ! Nous sommes bien obligés de convenir, par le seul fait que les promesses ne sont pas accomplies, que le peuple chrétien, tout comme le peuple hébreu autrefois, est resté très au-dessous de la Pensée de Dieu. Ses châtiments se sont abattus tout au cours de l'histoire sur la chrétienté, plus rudes encore que ceux qui avaient tenté de corriger le peuple juif. En cela, la crainte prémonitoire de l'Epître aux Hébreux s'est trouvée réalisée :

« Il nous faut prêter une extrême attention à ce que nous avons entendu, disait-il, - après avoir montré la supériorité du Christ sur les Anges – de crainte de passer à côté. En effet, elle était déjà solide autrefois la Parole promulguée par le ministère des Anges, et toute désobéissance, toute transgression sanctionnée sévèrement. Comment échapperons-nous, si nous négligeons un tel salut ? (Hb.2/1-3)

Mais revenons au Texte de Paul aux Corinthiens :

« Ces choses sont arrivées comme des types (des figures) de nous-mêmes (de ce qui nous arrive, à nous chrétiens), afin que nous n'ayons pas de désirs coupables comme ils en ont eu, et que vous ne deveniez pas idolâtres comme quelques-uns d'entre eux, selon qu'il est écrit : « Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et on se leva pour se divertir ». Ne nous livrons pas à l'impudicité, comme quelques-uns d'entre eux s'y livrèrent, et il en tomba 23 000 en un seul jour. Ne tentons pas le Christ, comme le tentèrent quelques-uns d'entre eux qui périrent par les serpents. Ne murmurez pas comme murmurèrent quelques-uns d'entre eux, qui périrent sous les coups de l'Exterminateur. Toutes ces choses sont arrivées en figures et elles sont été écrites pour notre instruction, à nous qui sommes arrivés à la fin des temps. » (1 Cor.10/6-11) [1]

<u>Le péché d'incrédulité</u>

Tant que le peuple demeurait ainsi dans la contestation et l'incrédulité, dans l'idolâtrie et même parfois dans la révolte ouverte contre Moïse, Dieu ne pouvait absolument pas lui révéler sa Pensée, cette Pensée qui l'eût ramené à la vie ! Et pourtant c'est bien dans le dessein de « lui parler au cœur », qu'il l'avait « amené dans la solitude » ! Mais le dialogue n'a pu être ouvert, il le fut seulement avec Moïse, qui ne pouvait transmettre ce qu'il recevait du Seigneur comme doctrine de Vérité ! Comment donc caractériser cette faute collective d'un peuple à la fois ignorant et fier, misérable et vigoureux ? C'est le péché d'incrédulité : ils n'ont pas ajouté foi à ce qu'ils voyaient de leurs yeux, à ce qu'ils entendaient de leurs oreilles, et cependant ils demeuraient étrangement sensibles à la séduction des idoles !... Si bien qu'un jour, Moïse fut amené à leur poser ouvertement le question : « Yahvé, à votre avis, est-il, oui ou non, au milieu de nous ? »

L'intervention personnelle de Dieu auprès du peuple juif à ce moment de l'histoire : voilà un point capital. Oui, c'est Dieu lui-même qui est intervenu par des prodiges manifestes : les

[1] - Voici les références auxquelles Paul fait allusion dans ce passage : Nb.11/4s ; 16/25s, 41s ; 25/1-9 ; Ex.15/24 ; 17/3 ; 32/6

plaies d'Egypte, l'extermination des premiers-nés, avec l'institution de la Pâque ; le chemin ouvert sur la mer ; le rocher qui donne l'eau vive sous la verge de Moïse ; les cailles et la manne ; la colonne de nuée pendant le jour, la colonne de feu pendant la nuit… Les théophanies du Sinaï ; le châtiment exemplaire des rebelles, les oracles donnés directement par le Seigneur, non seulement pendant les quarante ans du Sinaï, sur la Sainte Montagne, mais ensuite dans la Tente de Réunion…

Les Hébreux n'ont pas ajouté foi : et pourtant ils voyaient. Finalement ils suivirent Moïse, et finirent par entrer en Terre Sainte. Ils ont donc bien, d'une certaine manière, ajouté foi ? Oui, car il est vrai qu'après ces quarante ans passés dans le désert, l'attachement au seul vrai Dieu ne cessa plus dans le monde, et peu à peu, les idoles devaient disparaître. Pourquoi donc cette foi, indiscutable, devait-elle demeurée imparfaite ? Oui, c'est bien aussi cette imperfection de leur foi que Jésus reproche à ses disciples : « Où est votre foi ? » Ils ont foi en lui, cependant, en cet instant, puisqu'ils réveillent Jésus au milieu de la tempête, alors que la barque menace d'être submergée. Il a foi, Pierre, lorsqu'il s'aventure sur les eaux à la parole de Jésus. Et cependant, alors qu'il prend peur et commence à enfoncer, Jésus, le prenant par la main, lui dit : « Homme de peu de foi ». C'est bien cela : « de peu de foi ». « Si votre foi était comme un grain de sénevé »… Les Juifs ont admis qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, et que ce Dieu était celui qui avait parlé à leurs pères Abraham, Isaac et Jacob. C'est là le commencement de leur foi. Mais elle s'est trouvé en défaut, cette foi, lorsqu'ils eurent peur de la faim, de la soif, des ennemis du désert, et lorsqu'ils se sont mis à murmurer, comme si ce Dieu qui les avait pris par la main n'était pas le Maître de l'impossible. C'est au niveau de la psychologie profonde que leur « Je crois en Yahvé le Dieu d'Israël » ne dissipait pas les ténèbres, les craintes, les superstitions et les doutes, les regrets pour un passé de servitude relativement confortable, leur appréhension pour un avenir, qui eût été infiniment plus beau, et qui nous eût ramenés au Paradis, si leur foi avait été totale !...

Dieu intervient-il personnellement, oui ou non, dans la destinée humaine, celle de chaque homme, celle de toute la communauté qui invoque son Nom ? Voilà la question ! L'objet propre de la foi que nous propose le livre de l'Exode, c'est l'intervention personnelle et permanente de Dieu qui cherche à établir un dialogue d'amitié et d'intelligence avec sa créature. Ainsi, de même que l'ancienne Genèse, accomplie dans le péché, a brisé la relation vitale de l'homme avec Dieu, le Nouvel Exode – celui qui doit se faire au niveau de la psychologie profonde – tente de la rétablir. Mais il est bien évident que pour le peuple hébreu, l'entreprise divine a échoué : « Ils sont morts dans le désert, ils n'ont donc pas obtenu la faveur divine ». Dieu en effet a été contraint, vis-à-vis d'un peuple endurci de cœur et souvent rebelle, à laisser agir l'Ange exterminateur, contraint de maintenir la menace constante de la mort, comme châtiment du péché, par le pesant Ministère de la Condamnation. [1]

Et si nous considérons cette entreprise divine de l'Exode à l'égard de tout le genre humain, c'est le même péché d'incrédulité qui en paralyse l'effet. Il faudra qu'un jour l'Esprit-Saint, agissant en Avocat, amène la conscience humaine à une véritable repentance ; telle est bien la prophétie de Jésus : « L'Esprit-Saint… lorsqu'il sera venu, convaincra le monde au sujet du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi. » (Jn.16/10) Le reproche du Seigneur pèse donc lourdement sur nous : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? »

[1] - Cf. ce que nous avons écrit sur le Ministère de la Condamnation, Livre IV ch.2.

Les grands enseignements du Livre de l'Exode

Cependant le Seigneur notre Dieu est tellement pressé de voir sa créature bien-aimée retrouver sa dignité, sa plénitude, son intégrité, son bonheur, qu'il n'a pas attendu cette repentance, cette conversion, pour se manifester à elle et lui révéler aussi clairement que possible la voie de la vie. [1] Certes, Dieu ne saurait se contredire, il ne peut nous donner raison pour nous faire plaisir, alors que nous sommes dans l'erreur !... Il met lentement ses enfants qui trébuchent encore en faisant leurs premiers pas, sur la Voie de la Vérité. A Moïse il se montra, mais au peuple il transmet tout un ensemble légal et rituel significatif de sa volonté salvatrice et de son Dessein qui est Vie éternelle.

La miséricorde de Yahvé (voir Livre V ch.5)

C'est au moment où Moïse était profondément découragé par l'idolâtrie de son peuple qu'il entra dans cet admirable dialogue avec Dieu, implorant pour ses frères le pardon, et pour lui la manifestation de la gloire divine. Nous savons qu'elle fut la réponse de Dieu : « C'est toute ma bonté que je vais te montrer… » Dieu ne veut se glorifier que de sa bonté et de son amour, encore qu'il ne puisse, à son serviteur Moïse, se montrer, se révéler entièrement : « Tu me verras de dos, car ma Face tu ne saurais la voir… » (Ex.33/23).

C'est évidemment son Nom de Père que Dieu ne peut dire encore, puisque la génération charnelle dont le peuple hébreu est tributaire comme les autres peuples de la terre, l'a privé de sa Paternité sur les créatures. C'est en Jésus-Christ seulement que le Nom du Père sera sanctifié et révélé. Cependant, sans attendre encore cette pleine confidence [2] qui ne sera jamais dépassée, c'est bien comme Amour et Miséricorde que Dieu se révèle :

« Yahvé, Yahvé, Dieu miséricordieux et compatissant,
« lent à la colère, riche en bonté et en fidélité,
« qui conserve sa grâce jusqu'à mille générations,
« qui pardonne l'iniquité, la révolte et le péché ;
« mais qui ne les laisse pas impunis, visitant l'iniquité des pères,
« sur les enfants et les enfants des enfants, jusqu'à la 3ème et la 4ème génération… »
(Ex.34/6-7)

Cette miséricorde infiniment patiente de Dieu est bien mise en évidence par la mention de ces mille générations, durée qui dépasse largement celle du genre humain depuis les origines jusqu'à nos jours. Mille générations, c'est toute l'histoire, depuis la faute originelle

---

[1] - Dieu demeure un « Dieu caché », et ses desseins « impénétrables », au dire de Paul, qui parle de son instruction antérieure dans le judaïsme, pour que l'homme blessé par le péché, ne soit pas complètement découragé par une révélation trop brutale de la vérité. Dans le même souci de pédagogie prudente et sage, « Jésus parlait en paraboles ».

[2] - Il est déplorable de constater à quel point la conscience chrétienne a dévalué la notion de la Paternité de Dieu ! Il est faux de dire, comme on l'entend partout aujourd'hui, que Dieu est le Père de tous les hommes. Disons seulement que tous les hommes sont appelés en principe à recevoir par grâce, moyennant la conversion et la foi, la filiation divine adoptive en Jésus-Christ, par laquelle ils auront l'immense et gratuit privilège de pouvoir appeler Dieu leur Père. Si tous les chrétiens baptisés s'étaient comportés en vrais fils de Dieu en Jésus-Christ ! Il n'y a qu'un moyen d'être fils de Dieu au sens vrai du mot, c'est d'être conçu de l'Esprit : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit ».

jusqu'à la fin du millénaire, où alors l'humanité entière aura pleinement retrouvé le Dessein divin. Comment Dieu pouvait-il manifester sa miséricorde autrement qu'à l'égard d'une créature pécheresse ? « Dieu a tout enfermé dans la transgression pour faire miséricorde à tous ». (Rom.11/31) Texte souverainement important, surtout si l'on observe que le mot « transgression », peut se traduire aussi par « désobéissance », et indique par conséquent un refus de croire libre et volontaire. Les Juifs étaient plus excusables que nous, car ils n'avaient qu'une parole prophétique, souvent énigmatique ou symbolique (comme nous allons le voir ci-dessous), pour accéder à la Pensée salvatrice de Dieu ; car dans les générations de péché, Dieu n'avait pas pu montrer sa pensée en la réalisant : le péché même l'empêchait de la réaliser. Mais nous, nous avons cette pensée salvatrice, non plus seulement dite par des mots, signifiée par des symboles, mais réalisée en Jésus-Christ ! C'est le Monogène, le Fils de Dieu, qui est sans cesse dans le Sein du Père, confident de toutes ses œuvres et de tous ses desseins qui est venu et nous a mis sur la voie ! Et cependant, nous n'avons pas encore compris ! La conscience chrétienne a si peu compris qu'elle reste tributaire de la génération de péché, et qu'elle a fait du Christ, fils de vierge, une unique exception, plutôt que de discerner le péché ! Ainsi elle s'est rendue incapable de voir la valeur démonstrative de la Parole Incarnée !

C'est donc non seulement sur les fils d'Abraham que s'étend le manteau immense de la Miséricorde de Dieu, mais aussi sur les générations chrétiennes, d'autant plus misérables et délaissées qu'elles ne se rattachent plus à la Loi. Dieu est patient. Il ne laisse pas impunie cependant cette séculaire incrédulité, puisque nous gémissons dans une vie amoindrie et qui le devient de plus en plus, jusqu'à ce prodigieux réveil des derniers temps que nous attendons de toute notre âme.

Si les cieux racontent la Gloire de Dieu, si les Anges proclament son intelligence et son insondable Sagesse, si toutes les créatures se réjouissent de son amour, l'humanité, elle, sera la manifestation de sa Miséricorde. La Miséricorde est donc plus que l'Amour ? Oui, sans aucun doute ! C'est un surcroît d'amour infini qui ne connaît aucune lassitude et aucun découragement. C'est pourquoi le psalmiste dit : « Misericordias Domini in aeternum cantabo : ce sont les miséricordes du Seigneur que je chanterai éternellement ! » (Ps.89)

La promulgation de la Loi morale (Livre VII ch.6)

« Il a donné sa Loi pour ceux qui défaillaient en chemin » : cette affirmation du psaume (14/9) situe à sa véritable place le don précieux du Décalogue, lequel d'ailleurs n'est pas encore appliqué ni compris par la conscience humaine. C'est en attendant que l'homme devienne capable d'entrer dans ses vues éternelles que Dieu consent à l'aider sur la route du retour au Paradis. Il lui tend la main paternellement, comme le Christ le fit à Pierre qui enfonçait dans les eaux. La Loi morale du Décalogue ne pourra jamais procurer un bonheur parfait, elle ne saurait écarter l'angoisse de la mort ; mais l'observation du Décalogue assurerait déjà, malgré le péché, un ordre humain merveilleux. Et dans cet ordre, nul doute que la Foi pourrait transcender plus facilement l'ordre charnel : n'est-ce pas d'ailleurs par ces « justes » selon la Loi de Moïse que nous est advenu le Salut ? Si Jacob, Joachim et Anne, et ensuite Joseph et Marie ont pu retrouver la Pensée authentique de Dieu, celle qui était antérieure au péché, et qui demeurera éternellement après le péché, c'est qu'ils observaient strictement les préceptes du Décalogue, et qu'ils profitaient ainsi à plein de la pédagogie de la Loi. C'est d'ailleurs cette voie normale que Jésus propose à ce jeune homme riche qui lui disait en toute simplicité : « Que faut-il faire pour avoir la vie éternelle ? » Jésus lui ayant fait réciter le Décalogue lui dit : « Fais cela et tu vivras ».

La mentalité de notre temps, plus orgueilleuse et misérable que jamais, voudrait s'affranchir de la Loi au nom des notions imprécises de « liberté, d'humanisme, de dignité humaine, de volonté de puissance… », que sais-je ?... Dangereuses illusions que tout cela, qui nous écartent de notre dépendance et de notre humilité de créatures, sans lesquelles nous nous égarons dans des déserts de perdition. Les qualités de piété, de justice, de droiture, de loyauté, d'honnêteté, de justice que nous proposent le Décalogue restent les fondements, ou mieux les fondations indispensables de la Maison qui ne peut tenir que si elle est construite sur le Roc.

L'histoire montre que les Juifs dans leur ensemble, n'ont pas observé la Loi : elle ne leur a donc servi de rien ? Si : son avantage est immense, car elle révèle aux pécheurs les raisons de leurs malheurs. La chrétienté non plus n'a pas observé le Décalogue, sur les points les plus importants comme l'homicide, l'adultère, et même l'idolâtrie ! [1] Mais la Parole de Dieu demeure, les dix commandements restent promulgués ; chaque homme toujours peut s'y référer pour comprendre les raisons des malheurs qui le frappent, faire pénitence, et obtenir la paix et la vie. Les nations peuvent elles aussi, faire le bilan de leur histoire et de leurs désastres en s'interrogeant à leur lumière. Lorsqu'il montera à la conscience collective d'un peuple de se considérer comme gravement coupable devant Dieu, par le seul fait qu'il a une armée et qu'il s'exerce à la guerre, ce peuple-là sera sur la voie du Salut.

La promulgation de la Loi sacrificielle

C'est également dans le Livre de l'Exode que nous trouvons le premier code de l'Alliance (ch.25-31), avec toutes les dispositions rituelles concernant le Temple (la Demeure ou la Tente de Réunion), les prêtres, les oblations et les sacrifices. Tout cet ensemble cérémoniel converge vers un seul point : amener l'homme à la conviction qu'il est pécheur, que la vie qu'il garde encore tient à la miséricorde de Dieu qui veut bien, moyennant les sacrifices, ne pas ternir compte du péché ; qu'il n'est affranchi que provisoirement de la mort par la substitution de la victime qu'il offre à sa place. Il faudrait attendre longtemps encore pour que vienne la véritable Victime capable de satisfaire la Justice divine en assumant la juste sentence sur le péché. Attendre aussi pour que cet Agneau portant les péchés du monde par amour miséricordieux, révélât exactement ce qu'est le péché qui outrage la Majesté divine en rendant impossible son merveilleux Dessein sur la nature humaine. Mais il était indispensable de rappeler sans cesse à l'homme que la mort qui le frappe universellement n'est qu'une conséquence, qu'elle n'est pas naturelle, mais qu'elle est provoquée par la transgression d'une volonté formelle de Dieu ; que la mort n'est pas liée indissolublement à la chair humaine, qu'elle est survenue « accidentellement », qu'elle dépend entièrement du choix de notre liberté. Voilà ce que Dieu enseigne aux « générations de péché » par les dispositions sacrificielles permanentes, et les cérémonies expiatoires qui doivent être renouvelées chaque jour, chaque sabbat, chaque année.

Comprenons bien qu'elles ne sont pas un accablement qui pèse sur les pécheurs mais un enseignement indicatif chargé d'espérance. Car si la mort ne provient que du péché, nous sommes par le fait même assurés que la suppression du péché écartera nécessairement la mort. Le tout est donc de déterminer le péché, et le péché qui est à l'origine de tous les autres… D'ailleurs l'accomplissement des rites procurait aux Hébreux une grande joie de

[1] - Il y a des idoles multiples dans notre société actuelle. Toutefois je crois qu'il y a toujours des adorateurs de Dieu, dans le secret de leur cœur, et qu'ils sont plus nombreux et plus conscients qu'autrefois. Je déplore seulement que le culte public et officiel de l'Adoration de Dieu et l'expression de la Repentance collective devant sa face n'existent pratiquement plus.

vivre, car Dieu, fidèles à ses promesses accordait les bénédictions d'une vie saine, d'une prospérité familiale, d'une sécurité territoriale, avec le déroulement régulier des saisons fertilisantes. Toute l'histoire manifestera que c'est pour n'avoir pas obéi à la Loi de Dieu que le peuple a été éventuellement décimé par la famine, ou la peste, ou écrasé et dispersé par ses ennemis.

Avant de préciser quel est le péché qui conduit à la mort, quelle en est l'exacte nature, il fallait d'abord affirmer l'existence de ce péché. [1] C'est ce que faisait la Loi, alors que le Seigneur, lui, par le Mystère de son Incarnation, nous manifeste la justice qui affranchit de ce péché.

La conscience chrétienne certes, dans son ensemble, n'a pas encore compris la leçon que lui donne le Verbe de Dieu, Maître de Vérité, en continuité avec les enseignements des anciens Livres. Mais la démonstration demeure ; elle ne saurait être donnée une seconde fois, car elle est parfaite. Il ne servirait de rien de la répéter : il suffit seulement de la rappeler, jusqu'au moment où les élèves, enfin clairvoyants, la comprendront. Et c'est pourquoi la Liturgie de l'Eglise reprend chaque année, chaque semaine et chaque jour, le même enseignement, sur les Mystères de la Foi, tout comme l'ancien rituel mosaïque mettait sans cesse sous les yeux des Hébreux l'évidence du péché, cause de la mort. L'Eglise n'a cessé de mettre sous nos yeux l'évidence de la Justice, cause du triomphe sur la mort, comme nous le voyons en Jésus, le Juste, et en Marie, sa mère sainte. Là encore l'Exode n'a pas réussi, puisque la leçon divine, qui s'étale sur tant de siècles, demeure encore incomprise.

Indications plus précises

Le lecteur sera donc tenté d'objecter ceci : « Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas parlé plus clairement ? » En fait, il a parlé aussi clairement que possible, en réalisant sa Pensée en Jésus-Christ ! Mais pour nos pères les Hébreux, il s'est contenté de parler par des signes, des rites et des symboles. Pouvait-il faire autrement ? Non pas, car une Vérité présentée prématurément provoque le scandale, et le scandale la rejette définitivement. Pour sauver son peuple, Dieu ne pouvait procéder que par étapes et amener peu à peu les intelligences à la Vérité libératrice par le moyen de ces « paraboles permanentes » qui étaient structurées dans les dispositions de la Loi ancienne. [2]

Ainsi en est-il, par exemple, des lois et ordonnances concernant les « premiers-nés », qui tous doivent être « rachetés à Yahvé », parce qu'ils ont « ouvert le sein » :

> *« Yahvé parla à Moïse et lui dit : « Consacre-moi tout premier-né qui ouvre le sein parmi les enfants d'Israël, homme ou animal, car il m'appartient ». (Ex.13/1s ; 13/11s)* [3]

---

[1] - Notons que cette notion du « péché » disparaît de plus en plus, et qu'elle est remplacé par la notion de « culpabilité », considérée comme l'un des complexes dont on prétend se guérir par les seules forces de la psychiatrie, aidée par les médications chimiques. C'est là que l'on voit l'homme chuter au-dessous de sa vraie nature et de sa vocation fondamentale.

[2] - Nous invitons le lecteur à prendre conscience de cette corrélation étonnante établie par l'Ecriture elle-même entre l'arrachement de la servitude du pays d'Egypte, et l'institution du rituel mosaïque ! Ce n'est pas par hasard que ces deux aspects complémentaires d'un même enseignement se trouvent dans le même Livre de l'Exode.

[3] - « Consacre-moi », ici le mot exprime la sainteté. « Rends-moi saint », parce qu'il ne l'est pas par la naissance charnelle. Ailleurs il y a le mot : « fais passer à Yahvé » : idée de la mort rédemptrice, le premier-né de tout animal sera sacrifié ; tandis que le fils de la femme qui aura

Cette disposition est d'autant plus significative qu'elle se rattache étroitement à la Pâque, et plus directement encore à la dixième plaie d'Egypte, dont les Hébreux ont été épargnés grâce au sang de l'agneau immolé à la place de leurs premiers-nés. Nous avons vu en détail, dans le Livre IV de ce Traité, comment cette disposition prend tout son sens par le Mystère du Christ. Mais sans que les temps soient révolus, il était déjà possible à tout Hébreu pieux qui voulait bien réfléchir, de comprendre par cette Loi, que Dieu avait des droits sur la vie, et tout spécialement sur l'ouverture du sein. Voilà qui fournissait une indication déjà précise sur ce fameux « péché » auquel la mort est liée comme une conséquence, tant que Dieu ne recouvre pas ses droits sur l'origine de la vie.

Si l'on considère ensuite la disposition du « séjour de Dieu parmi son peuple », à savoir le « Saint des saints », il est aisé de comprendre que la « Demeure » ou la « Tente de réunion », était symbolique de cette Maison que Dieu a faite de ses propres mains, qu'est le corps, et tout spécialement l'Utérus virginal, fermé par l'hymen, tout comme le « Saint des saints », était fermé par le voile. Seul le grand prêtre avait le droit d'accéder une seule fois par an dans le Saint des saints. C'était pour y accomplir l'expiation. De même, une seule fois, pendant toute cette longue « année » de l'Histoire humaine, le Monogène, le Verbe de Dieu, a fait son « passage » à travers l'Utérus virginal, prenant le nom de Jésus, « car il vient purifier le peuple de ses péchés », pour nous démontrer ainsi la Vérité et nous mettre sur la voie du Salut.

Certes, le Mystère du Christ nous a rendu claires ces anciennes dispositions. Cependant, si le Christ a pu venir, c'est précisément parce que quelqu'un a correspondu à ce Dessein éternel de Dieu, symbolisé et indiqué dans les anciens rites. C'est Marie qui « a cru tout ce qui lui a été dit de la part de Seigneur », donc qui a accordé une confiance totale en la puissance de la Parole de Dieu, et par conséquent elle est entrée dans une intelligence spirituelle des anciennes figures. Nous avons beaucoup plus que ce que Marie avait en son temps, nous avons son exemple, comme Maîtresse de Vérité, comme Trône de la Sagesse ! Pourquoi donc notre Exode n'a-t-il pas encore abouti ? N'est-ce pas uniquement en raison de notre peu de foi et notre manque de clairvoyance spirituelle ?

L'Exhortation apostolique

Oui, nous en sommes assurés, c'est pour faire entrer les chrétiens dans l'Ordre de la Vie inauguré par le Seigneur que les Apôtres multipliaient leurs instances. Ils ne peuvent les engager à observer un « Décalogue » largement dépassé par les enseignements du Sermon sur la Montagne : ce n'est pas à une « morale » qu'ils attachent le Salut et les Promesses ! C'est à une « Foi » qui doit « opérer par l'amour », et doit être pratique. Jacques dit de même : « la Foi sans les œuvres est morte sur elle-même ». Les œuvres de la Foi, bien sûr ! Or c'est précisément à l'Exode que se réfère l'auteur de l'Epître aux Hébreux, dont les paroles prennent une force et une signification singulières, lorsqu'on pense en les lisant que c'est le Mystère du Christ, dans toute sa profondeur, qui guidait l'inspiration de l'Apôtre. Lisons en effet :

> *« Prenez garde, mes frères, qu'il ne se trouve chez vous quelqu'un au cœur mauvais, incrédule, au point de s'écarter du Dieu vivant ! Aussi chaque jour, encouragez-vous les*

---

ouvert le sein » pourra être racheté : « Tu me donneras le premier-né de tes fils » (Ex.22/28), avec l'idée du rachat et du sacrifice d'expiation (Lév.12).

uns les autres, tant que reste en vigueur cet aujourd'hui, afin qu'aucun d'entre vous ne se laisse endurcir par la séduction du péché ». (Hb.3/12-13)

En effet, puisque l'Exode n'a pas encore réussi (sauf pour Marie, Joseph, quelques autres,… martyrs), la disposition divine demeure ouverte ! Cet « aujourd'hui » est un jour d'appel et d'invitation de Dieu qui nous engage à « entrer dans son repos », c'est-à-dire à connaître entièrement son Dessein, à l'appliquer et à obtenir par là la vie impérissable. Nous ne pouvons plus hésiter désormais sur ce qu'est ce « péché » qui entraîne la mort, et par lequel Satan tient le monde asservi ! L'acte de foi que nous poserons nous transportera, par grâce et en raison de la fidélité de Dieu, à cette justification et à cette innocence du monde avant le péché. Et si un nombre suffisamment grand de chrétiens effectue cette Pâque intérieure jusqu'à cette pleine justice qui provient d'une foi exacte, le Royaume sera suffisamment affermi dans les cœurs et les consciences pour que le Seigneur puisse venir le confirmer par son Retour et l'inaugurer officiellement et visiblement.

L'auteur de l'Epître au Hébreux se situe en effet dans la perspective de l'Exode pour expliquer cet « aujourd'hui » de Dieu :

« … N'est-il pas écrit : Aujourd'hui, si vous écoutez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme au jour de la contestation ». Quoi donc ? Certains se sont aigris, et pourtant ils avaient écouté ! Tous avaient fui l'Egypte avec Moïse, et ils ont péché, et leurs cadavres ont jonché le désert. »

Voilà bien la pensée biblique et apostolique fondamentale : la mort, la permanence de la mort est la preuve inéluctable que la Voix de Dieu, même si elle a été écoutée, n'a pas été comprise ni appliquée.

« … C'est contre ceux-là qu'il a juré par serment qu'ils n'entreraient pas dans son repos, parce qu'ils avaient refusé de croire ? Et nous constatons ainsi que c'est en raison de leur incrédulité qu'ils n'ont pu entrer dans ce repos. »

C'est dire que le repos de Dieu est ouvert à toutes les époques, aussi bien autrefois qu'aujourd'hui ! Référons-nous donc à ceux qui sont entrés dans ce repos de Dieu ! Voyons clairement que c'est en raison de leur foi parfaite qu'ils ont obtenu le triomphe sur la mort et le merveilleux enlèvement ! Tel fut Hénoch comme exemple pour « la conversion des générations » (Hb.11/5 ; Si.44/16). Tel fut Hélie emporté dans son « char de feu » ; tel fut Melchisédech, « qui n'a pas de fin à ses jours ». Telle fut surtout Marie, que nous proclamons bienheureuse à la suite de sa cousine Elizabeth : « Heureuse es-tu toi qui as cru qu'il y aurait un accomplissement de tout ce qui t'a été dit de la part du Seigneur ! (Lc.1/45). [1]

Reprenant le psaume 95 h, l'auteur de l'Epître aux Hébreux, montre que l'Aujourd'hui de Dieu reste toujours ouvert puisque Josué, qui cependant a introduit les Juifs en Terre promise, ne les a pas pour autant fait entrer dans le repos de Dieu. C'est bien dire que l'Exode devait avoir une toute autre portée que la conquête d'un territoire ! C'est donc Jésus et non Josué (similitude étonnante des mots) qui nous fait entrer dans le repos de Dieu : l'entrée en Terre Sainte était donc symbolique du Salut opéré par Jésus. L'auteur sacré prévoyait-il un tel retard entre le moment de la prédication apostolique et « ce jour-là », où le bon dépôt de la foi serait enfin compris et appliqué ? Il écrit en effet :

[1] - Tel fut saint Joseph qui, je le pense fortement, a connu le plein salut, lui le père du Sauveur, c'est-à-dire la suppression de la mort.

« Mais nous sommes assurés bien-aimés que vous aurez un meilleur sort (qu'une terre improductive réservée au feu) et que vous obtiendrez le salut… » (Hb.6/9)

Cette parole est profondément encourageante pour nous qui arrivons après tant de siècles d'insuccès, après tant de générations chrétiennes qui, malgré les Evangiles et les Sacrements, sont restés tributaires des sentences de la mort, de l'enfantement dans la douleur et du travail pénible. (Gen.3) Cependant elles devraient être levées, elles le sont effectivement par le Sang de l'Agneau (comme l'auteur l'explique dans les ch.7-9), mais à condition que ceux qui ont obtenu la grâce du Père sachent par la foi dépasser la « séduction du péché ». C'est ce qui advient maintenant, pour nous qui sommes arrivés au seuil du Royaume :

« Nous avons donc, frères, toute liberté pour entrer dans le sanctuaire par le Sang de Jésus, par la voie large et vivante qu'il a inaugurée pour nous à travers le voile – c'est-à-dire sa chair – et un grand-prêtre établi sur la maison de Dieu. Approchons donc avec un cœur vrai, dans la plénitude de la foi, ayant lavé nos cœurs de toute mauvaise conscience et ayant lavé nos corps d'une eau pure, tenons fermement la profession de notre espérance… » (10/19-25)

qui n'est autre justement que la plénitude du Salut selon les promesses de Jésus.

« … sans trébucher, car il est fidèle celui qui a promis. »

Nul ne saurait être plus fidèle en effet que Jésus lui-même Verbe de Vérité !

Mais l'auteur envisage hélas, la possibilité pour la liberté humaine, malgré tous les enseignements divins, de persévérer dans l'incrédulité :

« Car si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la Vérité, il ne reste plus de sacrifice pour le péché, mais l'attente redoutable du jugement et du feu, prêt à dévorer les rebelles… » (26-27)

« Il en sera au jour du Fils de l'homme comme aux jours de Lot. Les hommes mangeaient, buvaient, se divertissaient… jusqu'au jour où Lot quitta la ville et le feu du ciel tomba et les consuma tous » (Lc.17/28-29). De même Pierre prédit le Déluge de feu qui nettoiera la terre habitée de toutes ses iniquités ; et nous recevons, dans ces perspectives tragiques, une pressente exhortation de persévérer dans la foi :

« Celui qui viole la Loi de Moïse meurt sans pitié, sur la déclaration de deux ou trois témoins ; vous pensez bien qu'il sera digne d'un châtiment plus dur celui qui foule aux pieds le Fils de Dieu ! Celui qui tient pour souillé le sang de l'Alliance dans lequel il a été sanctifié, et qui outrage l'Esprit de la Grâce ! Nous connaissons en effet celui qui a dit : « A moi la vengeance, c'est moi qui rétribuerai », et encore : « Le Seigneur jugera son peuple ». Il est terrifiant en effet de tomber entre les mains du Dieu vivant ! »

Puis, revenant à des perspectives plus optimistes, au moins pour un « petit reste », l'auteur nous exhorte, qui que nous soyons, à entrer de bon gré dans cette grande entreprise divine qui nous arrache à ce monde de perdition :

« Ne soyons pas des gens à abandonner pour notre perdition, mais des hommes de foi pour la conquête de la vie ». (10/28-30, 39)

L'émouvant chapitre 11 fait défiler sous nos yeux ces « hommes de foi » qui dans les temps passés ont joué leur rôle dans cette grande entreprise divine du Salut. Tous ils trouvaient leur assurance dans une réalité qu'ils ne voyaient pas encore, mais que leur foi pouvait imaginer, concevoir, et enfin réaliser. Chacun cependant n'a joué qu'un rôle partiel, comme le maillon d'une chaîne, et aucun n'a obtenu l'objet des promesses, malgré leur fidélité à l'appel de Dieu qu'ils recevaient dans la conjoncture où ils vivaient :

« Malgré la foi, ils moururent tous, n'ayant pas obtenu l'objet des promesses, mais ils les voyaient et les saluaient de loin, et ils confessaient qu'ils étaient des étrangers et des errants sur la terre.
Tous ceux-là ont trouvé dans leur foi leur assurance, mais ils n'ont pas obtenu l'accomplissement de la promesse. Dieu avait prévu quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne soient pas portés à la perfection sans nous. (Hb.11/39-40)

D'où nous concluons que le but de ce « Exode » auquel nous sommes conviés, de cette Pâque, de ce Passage entre les deux « ordres de vie », n'est autre que la plénitude d'âge du Christ, la pleine justification aux yeux de Dieu, et la vie impérissable qui nous a déjà été acquise par le Sang de l'Agneau. Qui hésiterait à se lancer dans une aventure aussi enthousiasmante ? Qui, devant un tel trésor, hésiterait à donner tous les biens de sa maison pour l'acquérir ?

***

- Fin du chapitre 1 –

Chapitre 2

La véritable servitude

Nous sommes délivrés… mais de quoi ? La libération ! Quel mot prestigieux, auréolé d'une gloire politico-militaire ! Que de flux de salive pour célébrer les « Résistants » qui nous ont arrachés, croit-on, à l'oppression de l'envahisseur ! On a nettoyé la terrain des soldats étrangers, ouvert à nouveau les marchés et les ports ; chacun peut circuler comme il veut dans les frontières du pays ; finis les contrôles énervants, finie cette surveillance continuelle et obsédante, rencontrée à tous les carrefours ; enfin terminée cette menace de mort qui défilait dans les rues, la nuit et le jour, sous la forme de patrouilles aux uniformes ternes, armées de mitraillettes… Ceux qui ont subi l'exil derrière les barbelés des camps savent mieux encore que les citoyens restés dans la Patrie ce que signifie ce mot : « « Libération ! » Ils mesurent la différence entre les chambrées sordides et leur maison, leur appartement qu'ils ont retrouvé après une si longue absence. Après le casernement innommable, ils reviennent à leur foyer ! Eux qui pendant des années furent contraints d'obéir pour se rendre en rangs serrés à des corvées infâmes, apprécient leur autonomie d'aller ou de rester, d'entrer ou de sortir, de se reposer, de travailler, de se promener où et quand ils veulent ! Elle n'est plus cette sentinelle casquée, qui ne cessait de brailler des ordres ridicules, dénués de tout esprit, de toute intelligence ! Et que dire du repas de famille au regard de l'ignoble marmite qui ne versait dans la gamelle individuelle qu'une portion congrue de bouillon répugnant ! Et la joie de retrouver le lit conjugal, la douceur de l'épouse bien-aimée, après tant de nuits d'insomnies où l'on grelottait dans les baraques sous de maigres couvertures… La vie « normale », toute simple, qu'elle est belle ! Qu'elle est donc désirable pour celui qui, dans un cachot obscur, a rêvé si longtemps de la revoir un jour !...

Cette « vie normale et toute simple », régentée par l'honnêteté et la droiture, la cordialité et l'amitié, et même éventuellement par l'amour fidèle, cette vie que connaissent, au moins pendant un certain temps, la plupart des hommes sur la terre avec ses joies et ses tristesses, ses vacances rapides et ensoleillées, ses longs jours monotones, occupés par un travail souvent fastidieux… faut-il s'en contenter ? Faut-il la contester ? Faut-il désirer autre chose ? La vraie philosophie de la vie n'est-elle pas la résignation aux circonstances présentes ? Lorsque les problèmes de la survie, jour après jour, sont résolus, soit par l'épicier, soit par le médecin, soir par le boulanger ou le tailleur, à quoi bon vouloir autre chose ? Pourquoi se créer tant de difficultés surérogatoires, avancer des hypothèses hasardeuses concernant un avenir incertain ? Pourquoi ne pas chanter tout bonnement, selon la mode du temps, l'amour et le vin, la ville et la campagne, les loisirs et le travail, de manière à illustrer de rythmes et de poésie la grisaille de la trame quotidienne ? Ainsi va le monde et sa caravane, amusée plutôt qu'inquiète, inconsciente et naïve ; et chacun à sa place suit le mouvement, bruyant ou silencieux, intrigant ou médusé, sans autre préoccupation que l'étape du jour. Qu'importe que la caravane s'égare ou non ?... puisque dans le moment présent il y a toujours suffisamment de plaisir ou de douleur, de spectacle et de divertissement pour que l'on puisse éluder assez facilement les plus graves questions que soulève le Voyage, son but, sa signification… S'occuper de la « destinée humaine en général », quelle affaire ! Surtout si l'on entreprend de mettre cette destinée sous le regard de Dieu, et de percer les intentions du Créateur ! Tant de sages, tant de philosophes, tant de saints, se sont penchés sur ces problèmes, et qu'ont-ils obtenu de plus que les autres ? Ils se sont bien fatigués les méninges à réfléchir et à disserter, pour mourir aussi bien que les impies, les railleurs et les insensés !

Voilà bien le mot qui assombrit tout, aussi bien l'orgie du débauché, le banquet du libertin, que la quiétude du solitaire, et l'oraison du cénobite : la mort ! « Abraham est mort et les prophètes aussi sont morts », objectaient déjà les pharisiens, lorsqu'ils entendaient le Christ leur laisser envisager une victoire sur elle ! La mort est une si vieille habitude, et cependant nous ne nous y sommes jamais habitués. Faut-il rappeler l'apologue de « La mort et le bûcheron » ? De loin on peut juger qu'elle est préférable, cette terrible mort, à la vie de claustration et d'épouvante que certains hommes ont connue dans ces horribles camps de concentration ! Ils survivaient quand même, jugeant que leur faible souffle de vie était préférable à son arrêt brutal…

Et ces considérations nous amènent à situer exactement le problème : non, la servitude du Pharaon n'était pas la véritable servitude ! Celle de Hitler non plus si dure qu'elle fût, pas plus que celle de Staline si affreuse ! Si Dieu a autrefois délivré son peuple du travail obligatoire de l'Egypte, pourquoi ne l'a-t-il pas secouru pour l'arracher aux camps d'extermination, mille fois plus terribles ? Y a-t-il un seul siècle de l'histoire qui n'ait pas été assombri par d'innombrables larmes, ensanglanté par des meurtres secrets ou publics, par des carnages et des massacres ? Y a-t-il une seule nation dont la gloire ne se soit pas édifiée sur les tortures quotidiennes de milliers, de millions d'esclaves consentants ou non, de soldats, de forçats, de tant de braves gens qui, sous la contrainte ou la menace accomplissaient des travaux répugnants, enduraient des sévices perpétuels, et finalement obéissaient aux ordres plutôt que de mourir sous le fer de leurs exacteurs ?

Ces derniers sont-ils plus heureux que leurs victimes ? Est-il bien assuré que celui qui se sert de la mort violente pour asservir ses frères jouit d'un sort meilleur que celui qui la subit ? Qu'il soit dans les chaînes ou sur le trône, à la rame des galères ou au pinacle du gouvernement, l'homme est partout le même esclave, la même victime, le même prisonnier, le même asservi. S'il souffre, il vit encore de l'espoir d'être guéri ; s'il jouit il tremble que sa joie ne lui soit enlevée ; et il sait qu'elle lui sera nécessairement enlevée ; alors ?

Il y a donc en définitive, une seule servitude, celle de la mort, qu'elle soit violente ou paisible, sur le champ de bataille ou sur la table d'opérations, illustre ou ignoble, de héros ou de déserteur, de martyr ou de brigand, sur le gibet ou dans un lit… C'est elle qui fait peser sur toute activité humaine, sur toute joie, son insupportable menace. Oui, telle est la seule et véritable servitude, qui non seulement accable tout homme, mais qui détermine le cours de ce monde.

Pensons en effet aux activités humaines, aux métiers, aux travaux immenses que l'homme se fixe comme des devoirs et des impératifs, auxquels il s'asservit uniquement pour écarter ou pour reculer l'échéance de la mort !... La médecine, par exemple, avec ses recherches, ses études, ses laboratoires, ses cliniques, son matériel, son personnel… Que de soucis – bien pires que ceux des sages et des philosophes – pour rendre la vie humaine moins périlleuse : provisions de nourriture, soins vestimentaires, confort du logement… Que de gens employés dans l'alimentation, le tissage, le bâtiment, le commerce, et les affaires qui traitent du trafic des denrées, du conditionnement de la vie humaine ! Et cependant ces travaux, ces soucis, ces tracas, tout ce grand remuement de matière et d'argent, toute cette précipitation pour aller vite et « gagner du temps », tout le renfort de la technique savante et onéreuse, tout cela ne sert strictement à rien : il faut mourir quand même. Bien mieux, il faut mourir plus cruellement : les accidentés de la route le savent ! Même si la médecine découvrait le remède miracle du cancer après tant et tant de recherches pénibles et constantes – bien plus exigeantes que les réflexions des sages et des philosophes – cet excellent résultat ne nous délivrerait pas de la mort ; aucun praticien, aucun chercheur n'a la

prétention ni l'ambition de la vaincre réellement. Il ne peut que la retarder, substituer un genre de mort à un autre, et souvent toute son habileté n'aboutit qu'à la rendre plus angoissante et plus douloureuse !...

Mourir en Egypte ou mourir au désert…

A tout prendre il vaut mieux mourir le ventre plein et sous l'ivresse d'un vin généreux que de faim et de soif sur les sables brûlants… Cette simple réflexion démontre bien que la véritable servitude n'était pas celle du pharaon, et que l'ambition de Dieu en faisant sortir son peuple d'Egypte était tout autre que de les faire mourir dans le désert ! Le pharaon menaçait de coups et de mort les brasseurs de boue et les fabricants de briques qui travaillaient pour sa gloire. Mais il était bien incapable de faire vivre ou de faire mourir quiconque ! Il avait seulement le pouvoir momentané de diriger les coups de la mort sur les uns plutôt que sur les autres, ne pouvant lui-même s'en affranchir, non plus que ceux de sa maison. Tout ce qu'il pouvait escompter c'était d'être enseveli dans un tombeau somptueux plus grand, plus beau, plus colossal que celui de ses pères, afin que la mémoire des hommes retienne toujours que, tout pharaon qu'il était, il avait fini par expirer comme un pauvre homme, tout comme le dernier de ses serviteurs !

Par conséquent Dieu avait un tout autre but en délivrant son peuple de la servitude du pharaon. En effet, mourir en terre de Gessen, en pétrissant des briques, ou sous les coups des Gébuséens ou des Moabites : le résultat est identiquement le même. Si donc Dieu avait arraché son peuple d'Egypte dans le seul but de lui faire traverser un désert terrifiant, pour l'introduire dans cette Terre promise, sans que rien ne soit changé à la morbidité ni à la mortalité de la nature humaine, une telle épopée eût été absurde et indigne de la part de Dieu. Et c'est pourquoi les Hébreux qui ne comprenaient pas l'intention de Dieu intervenant ainsi dans l'histoire, mais qui s'imaginaient que Moïse voulait simplement réaliser une grande aventure politique et militaire, avaient parfaitement raison de lui objecter : « Pourquoi nous fais-tu mourir dans ce désert ? Nous étions mieux en Egypte ! »

On peut admettre cependant que l'arrachement à la férule du pharaon était un bien pour les Hébreux : ils pouvaient désormais exister en tant que peuple ; l'Exode historique lui a fait prendre conscience de son existence raciale et religieuse. Il allait être désormais le messager de la foi au Dieu unique, Créateur du ciel et de la terre, et providence de ceux qui l'invoquent, devant toutes les nations. A ce titre, l'Exode est déjà une réussite. Cependant ce succès dans le domaine de la conscience, de la « relation » de la créature à son Créateur est resté très inférieur à ce que Dieu attendait, et qu'il attend toujours. Quelle était donc la pensée de Dieu ? Quelle est cette Pensée qui demeure dans cet « aujourd'hui » qui nous est proposé ? C'est une pensée d'une extrême audace, qui bouleverse entièrement la vieille habitude que nous avons de mourir, qui renverse absolument toutes les structures de mort qui encadrent ce qui nous reste de vie, qui réduit à rien toutes les activités superflues de l'immense majorité des hommes : cette Pensée, elle s'exprime dans le psaume :

« Les pensées de son cœur demeurent d'âge en âge :
« c'est d'arracher leur vie à la mort,
« c'est de faire vivre au temps de la famine. » (Ps.33h/11,19)

Dieu n'avait donc pas l'intention de faire mourir au désert ceux qu'il délivrait de la servitude du pharaon par la main de Moïse. Il voulait les conduire par la pédagogie d'une Loi parfaite, et ensuite par le don de la Foi, à une vie si pleine et si totale que la mort n'ait plus aucune prise sur elle : ni la faim, ni le dénuement, ni la soif, ni le venin des serpents, ni la

chaleur des rocailles brûlées par le soleil, ni les angoisses de la nuit. Ce que Dieu n'a pu réaliser avec le peuple hébreu, il l'a mis sous nos yeux par son Fils Jésus, et il le propose encore à toute l'Eglise et à toute l'humanité. Mais nous l'avons vu : la même incrédulité réduit à rien, jusqu'à nos jours, cet éternel Dessein de vie impérissable, inaltérable, indestructible et triomphante.

Allons-nous donc de nouveau revenir sur les promesses de Jésus-Christ, montrer combien elles sont cohérentes avec les anciennes Ecritures, que scrutaient les pharisiens, « pensant y découvrir la vie » ? Non pas : ce travail a été fait, mais ce que nous allons essayer maintenant, c'est de faire tomber cette objection qui monte au cœur de tous les incrédules que nous sommes : « C'est trop beau pour y croire ! »

Le lien de Satan

Heureux les hommes qui, tel saint Paul dans ses prisons, ne sont enchaînés que des pieds et des mains, mais qui, dans une foi pure, possèdent déjà, face à un monde encore asservi, la clé de la liberté authentique ! Heureux ces hommes dont le chef a roulé sous la glaive, qui furent broyés par la dent des fauves, brûlés vifs, écartelés, enterrés vivants, que Satan voulait supprimer à tout prix, parce que tout faibles et mortels qu'ils étaient encore, ils possédaient en eux-mêmes cette vie d'En-Haut, cette assurance céleste, cet état de grâce qui les affranchissaient déjà de ses liens. Seuls les martyrs qui ont proposé leur vie en rançon, à la suite de Jésus, ne sont pas morts : ils ont été tués, ce qui est tout différent. Le diable n'a pu les saisir qu'extérieurement, par le moyen des alliés qu'il possède en ce monde de ténèbres, mais déjà intérieurement ils avaient échappé à sa prise. Ils avaient ajouté foi à l'espérance du Christ et c'est pourquoi avec lui ils sont ressuscités d'entre les morts. [1]

D'autres saints sont morts, hélas, qui ne furent pas martyrs, et Dieu le déclare : « Elle coûte aux yeux du Seigneur la mort de ses saints ». Que leur manquait-il pour s'affranchir entièrement des liens de Satan ? Il leur manquait de faire porter l'acte de foi sur l'intégrité de la nature humaine : certains points de doctrine leur paraissaient encore obscurs [2] ; les complexes de honte et de peur n'étaient pas encore entièrement dissipés dans leur psychologie. Ils n'étaient pas encore affranchis de l'angoisse, et celle-ci opérait encore en eux-mêmes son œuvre de destruction ; ils en étaient conscients et acceptaient loyalement en eux-mêmes ces « forces de diminution » dans un esprit d'oblation et de sacrifice. [3]

Néanmoins, ils étaient dans l'axe de Dieu. Autant qu'il était possible en leur temps, ils ont cru en sa parole, ils ont adhéré à ses promesses. C'est dans le même axe que nous nous situons, pour continuer et achever si possible le même combat. Mais nous avons la chance de pouvoir faire porter la lumière de la Foi sur des zones qui, récemment encore, étaient « taboues » et nous avons pleinement conscience cette fois, de rejoindre Marie dans son option fondamentale sur l'intégrale Pensée de Dieu.

---

[1] - Expression qui se trouve dans l'Ecriture. C'est ce que Paul espère pour lui, ou bien l'enlèvement, ou bien la résurrection d'entre les morts (Phil.3 fin). Les apparitions vérifiées de nombreux saints témoignent qu'ils ont déjà reçu leur corps glorieux.

[2] - Exemple, St François de Sales qui a failli mourir de chagrin sur le problème de la prédestination, dans les termes où il était posé en son temps…

[3] - Tel Teilhard de Chardin qui fait de ces « forces de diminution » un point essentiel de sa spiritualité (cf. Le Milieu Divin).

Depuis la lumière projetée sur notre humanité mourante et misérable par la gloire incomparable de Marie, nous apprécions exactement quel est le lien ontologique qui nous empêche de rejoindre la Pensée divine : nous l'avons observé tout au long de ce Traité. Tout le malheur de l'homme consiste en ceci : il n'a pas été conçu par l'Esprit de Dieu. Mais si ce lien ontologique a été en quelque sorte brisé par le Baptême, qui nous a faits fils, fils d'adoption, mais fils à part entière, il ne s'en suit pas automatiquement que soit brisé le lien psychologique qui nous rattache encore aux générations de péché, ou si l'on veut, au péché de génération. Du fait de ce lien psychologique, est empêchée la pleine Justice par laquelle vient la vie ; et jusqu'à nos jours, depuis l'époque apostolique, la foi chrétienne en Jésus fils de Dieu et fils de vierge a été en quelque sorte « morte sur elle-même », parce que sur le point précis de la génération, il n'y a pas eu d'application pratique. [1]

Les Hébreux ne sont pas morts en Egypte, mais ils ont péri dans le désert… C'était bien la peine de tant se fatiguer derrière Moïse ! De même les chrétiens meurent avec les sacrements et sont ensevelis selon les rites. Quel est leur avantage ? Si la mort est le salaire du péché, il faut penser que l'Eglise où l'on meurt tout comme ailleurs est elle-même en état de péché mortel. C'est logique, non ? Oui, certes, si l'on entend par « Eglise » l'ensemble des baptisés avec leur psychologie collective et individuelle qui n'est pas encore éclairée par la foi de cette Eglise sainte, déjà glorifiée ; foi qui s'exprime cependant dans les Ecritures, dans les documents infaillibles du Magistère et aussi dans la sainte Liturgie. C'est donc bien toujours le péché qui provoque la mort, que le pécheur soit coupable ou non. Il peut être victime de la psychologie ambiante, écrasé par le sur-moi social ; il meurt comme victime, mais il meurt quand même. Certes, le chrétien a l'immense avantage, en mourant, de s'associer à l'Agneau immolé ; il possède l'assurance de sa survie et de sa résurrection ; il meurt assisté par la grâce du sacrement, mais la sépulture ecclésiastique, si honorable qu'elle soit, n'est là que pour voiler pudiquement la corruption, dont l'Ecriture dit cependant :

« Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption ».

Saint Pierre, citant cette parole, l'applique à Jésus, et montre bien dans le même discours (Act.2/25s) que la corruption dont il s'agit est bien la cadavérique, dont le prophète David n'a pas été épargné, encore qu'il fut oint du Seigneur et prophète royal !

Si donc la mort subsiste dans l'Eglise terrestre, comme elle sévissait sur les Hébreux qui suivaient Moïse dans le Désert, c'est que la vraie pensée de Dieu n'est pas encore appliquée, et qu'intérieurement la conscience chrétienne n'est pas entrée dans les voies du véritable Exode ! Peut-être était-il nécessaire de changer de lieu ? Oui, c'était nécessaire : comment les Hébreux auraient-ils pu connaître le vrai Dieu de leurs pères s'ils étaient restés prisonniers de l'éclatante idolâtrie égyptienne ? Tout comme il était nécessaire que l'Eglise soit instituée, car c'est par elle, malgré ses déficiences humaines, que nous avons les Ecritures et le trésor incomparable de la Tradition apostolique. C'est elle surtout qui, dans les Sacrements, nous garde de génération en génération, le moyen divin de nous arracher à la véritable servitude, qui disons-le carrément, en appelant les choses par leur nom, est le péché, cause unique de la mort. [2]

---

[1] - le problème de la génération commande la démographie, et la démographie tous les autres problèmes : que le lecteur veuille bien y réfléchir ! Or les procédés employés pour réglementer la prolifération démentielle du genre humain sont pires que le mal. Impossible de s'en sortir sans la Foi !...

[2] - Je dis bien « cause » : car ce que l'on appelle communément « cause » de la mort (accident, maladie, microbe, virus, etc…) n'est qu'une condition déterminante, arrivant en conclusion de

Lien des complexes, lien du péché…

Les psychologues commencent à discerner dans le monde intérieur de l'homme – et quel monde en effet – ces liens et ces filets, parfois inextricables, que l'on appelle à juste titre des « complexes ». [1] Une foule d'images et d'idées négatives, de prohibitions et de peurs, de pressions ou de frustrations ont déterminé dans la psychologie profonde de l'enfant, avant même qu'il ait la moindre conscience de ce qui se passe en lui, des « réflexes conditionnés » et des tendances, des habitudes mentales, morales, engendrées par des associations aberrantes, qui le rendent tributaire d'un monde malade et perverti, celui des adultes. Adultes en taille et en âge, mais non point en science et en conscience : car ils ne se rendent pas compte eux-mêmes qu'ils cheminent hors de la voie de la vie et de la vérité, de l'amour et de la liberté. Une humanité effondrée sur elle-même ne sait plus aujourd'hui supporter ni son mal ni les remèdes qui pourraient la guérir. L'obligation morale est en porte à faux ; nous ne sommes guère plus avancés que les païens d'autrefois dont Paul dit : « Ils étaient poussés malgré eux vers les idoles muettes. »

Elles pullulent encore aujourd'hui ces idoles bien qu'elles aient changé de noms et de visages. A vrai dire elles sont anonymes et sans visage : ce sont ces innombrables objets fabriqués par la main des hommes, des guirlandes de foires aux drapeaux nationaux, de la bagnole au char de guerre, du papier monnaie au compte en banque, dans lesquels ils mettent faussement leur espérance. Ils croient trouver leur bonheur dans la satisfaction de leur instinct de possession, et lorsqu'ils sont désillusionnés – comment ne pas l'être ? – ils tombent alors dans la dépression nerveuse : le cas limite est celui du joueur obstiné qui, ruiné, court au suicide.

Idoles également, plus perfides peut-être que celles de l'argent, que les relations « mondaines » que les hommes établissent par la convergence de leurs intérêts. Le cas limite est celui des cambrioleurs qui sont bien obligés d'opérer ensemble et de conjuguer leurs efforts pour s'emparer du magot convoité. Mais une fois le forfait accompli, ils ne ressentent à l'égard des autres que haine et mépris ; chacun projette alors sur son ex-complice le profond dégoût qu'il ressent envers lui-même lorsqu'il prend tant soit peu la peine de juger ses actes.

C'est alors qu'apparaît au fond du cœur de l'homme le complexe dit « de culpabilité » qui peut revêtir des formes diverses. Dégoût, ennui, amertume… qui forme la trame des journées, qui file les heures. Il faut s'en distraire, disent nos faux-prophètes : rien n'est si mauvais pour l'équilibre et la santé que de cultiver ou même de tolérer en soi-même de tels sentiments de tristesse, de défiance de soi, d'accablement irraisonné. (En un sens ils ont raison, mais leur vue est courte !). Le « malade » - car l'homme, ils en conviennent, est bien le « malade » - recevra donc de son psychiatre un traitement approprié : le grand air, les vacances, les spectacles… le mal ne sera pas déraciné mais voilé seulement par un film de nouvelles images mentales suscitées par un changement de lieu, d'activités, de relations. Cependant, les voyages coûtent cher, les vacances ne peuvent se prendre en tout temps,

---

tout un « conditionnement » antérieur, dont il est à vrai dire très difficile et même humainement impossible de s'affranchir.

[1] - A vrai dire, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les théories modernes attribuées à Pavlov, sur les réflexes conditionnés, puis sur les complexes, se trouvent formulées par St Thomas d'Aquin dans sa théorie des « habitus » tout aussi profonde et beaucoup plus éclairante.

car lorsqu'il pleut dans une station d'altitude en morte saison, l'ennui y prolifère comme de la moisissure dans une cave humide. Quant aux spectacles, ils fatiguent vite et beaucoup écoeurent plutôt qu'ils instruisent et réjouissent. Ils peuvent provoquer chez le patient un état dépressif encore plus alarmant : certaines tragédies donnent plutôt envie de se tuer que de survivre, certains films noirs balayent toute velléité d'optimisme ! Que faire donc ? La chimie et la drogue bien dosées viennent au secours de ces désespérés, de ces découragés, de ces déprimés, de ces accablés, qui fourmillent dans les cités modernes. D'ailleurs le tabac et l'alcool sont à la portée de tous : fumer une cigarette, boire un verre apportent une dérivation sensorielle – pas toujours agréable d'ailleurs ! – qui permet de tromper un moment une psychose d'amertume et de dégoût. Mais ce sont là des moyens faibles : il en est de beaucoup plus puissants et efficaces : la drogue proprement dite, que l'on peut se procurer illégalement, à grand prix, ou légalement, par le filtre du pharmacien et l'aide financière de la sécurité sociale. Alors le « malade », le pauvre homme, est transféré dans un état d'euphorie, de semi-ivresse où les facultés maîtresses de l'intelligence et de la conscience sont comme endormies ou déviées de leur objet propre, à savoir l'homme lui-même et sa faiblesse de créature égarée. Un rêve éveillé amuse le « patient » par ses associations d'images hilarantes, lascives, surprenantes, amusantes, exaltantes, géniales même !... Le cerveau tout frein desserré, bride abattue, se fabrique son propre spectacle, entreprend un voyage, se forge un monde, se crée un univers, l'illusion l'emporte alors de beaucoup sur la réalité. Et comme ce paradis est un enchantement hautement appréciable, il devient vite un besoin furieux… Nous savons la suite : c'est l'effondrement presque inévitable – sauf grâce de Dieu – des seules ressources capables de sauver fondamentalement la personne, à savoir les facultés maîtresses, par lesquelles l'homme a reçu la vocation ontologique de se juger et de se diriger lui-même. Remèdes pires, mille fois pires que le mal…

Pourquoi l'homme cherche-t-il à se tromper lui-même ? Pourquoi parle-t-il de « culpabilité » ou de « complexes de culpabilité » sans prendre garde que le mot lui-même signifie qu'il y a une faute ? Qu'il parle donc franchement de complexes de « péché »… Mais voilà bien le mot dont il a horreur, parce qu'il touche le point sensible, parce qu'il oblige à déposer le masque, à renier la personne, et à quitter enfin la comédie qui se joue en ce monde. Oui, l'homme est prisonnier d'un complexe, d'une ambiance de péché, et disons-le, de péché mortel.

L'ambiance du péché mortel.

« Il y a un péché qui conduit à la mort », écrit l'Apôtre Jean (1 Jn.5/16-17). Alors ? Puisque le monde est tout entier sous la sentence de la mort ? C'est donc que la psychologie et la biologie du monde entier sont tributaires du péché. D'ailleurs, lorsque l'Eglise enterre les chrétiens, même les meilleurs, même les enfants, elle ne parle nullement de leur « justice », mais elle les classe parmi les pécheurs qui sont encore sous le joug de la sentence première. Même si le curé fait l'éloge de son paroissien fidèle et exemplaire, la liturgie, elle, ne se fait aucune illusion sur la justice prétendue de celui qui, sous le drap des morts, vient solliciter les prières de l'assemblée. Elle affirme sans ambiguïté que, s'il est mort, c'est qu'il a été coupable ou victime, et sans doute les deux à la fois, de cette ambiance de péché qui est comme la mauvaise odeur de la corruption cadavérique : « Nul homme ne saurait être justifié devant toi, Seigneur, sans avoir obtenu la parfaite rémission de ses péchés… »

Quel est donc ce « péché qui conduit à la mort » ? Affecte-t-il seulement les païens ? Ces « incirconcis » auxquels Paul disait sans ménagement : « Vous étiez morts en raison de l'incirconcision de votre chair » (Col.2/13) ? Ou encore aux Ephésiens : « Et vous qui étiez morts par suite des fautes et des péchés dans lesquels vous viviez jadis, selon le cours de

ce monde, selon le régisseur de cette ambiance, cet esprit qui poursuit son œuvre chez ceux qui résistent… » (2/1-2) ? Ceux qui résistent à l'Evangile, bien entendu. Et Paul vise ici non seulement les païens persécuteurs de l'Eglise, mais les judaïsants qui veulent maintenir, avec la circoncision, l'œuvre de chair, l'ordre charnel du péché et de la Loi. Est-il bien certain que les baptisés qui devraient ressentir en eux par l'état de grâce, la puissance de Jésus ressuscité, aient échappé « au cours de ce monde », « à l'ambiance de ce monde », à ce « péché qui conduit à la mort » ? L'évidence des faits nous apporte la réponse, puisque la mort règne aussi bien en chrétienté qu'au dehors…

D'ailleurs, déjà du temps des Apôtres, une déficience par rapport à l'authenticité de la Foi et de son intégrité se faisait jour. C'était celle de ces chrétiens judaïsants, abhorrés par Paul, qui avaient détourné ses chers Galates de leur foi en Jésus, en les ramenant à la loi, à la circoncision, et donc à l'ordre ancien du péché… Ni ceux-là ni ceux-ci n'avaient vu l'incidence précise de la Foi en Jésus fils de Dieu et fils de vierge sur la génération humaine. Dans cette perspective, il est bon de relire le Texte de l'apôtre Jean concernant le « péché qui conduit à la mort ». Il conclut en effet son Epître en disant :

« Je vous ai écrit cela afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au Nom du Fils de Dieu…

A condition que vous sachiez tirer de cette profession de foi toutes les conséquences pour éviter le péché, tout péché, mais plus spécialement le péché de génération, sur lequel a été prononcée, dès le début, la menace de la mort !

« … Et voici quelle est l'assurance que nous avons auprès de lui : c'est que, quelle que soit la chose que nous demandions, selon son Bon Plaisir, il nous écoute ; et si nous savons qu'il nous écoute en toutes nos demandes, nous savons aussi que nous obtenons l'objet de nos demandes, quoi que ce soit que nous lui demandions… »

Ce qui signifie que la faveur divine est alors obtenue par celui qui « croit au Nom du Fils de Dieu ». Or, que voyons-nous ? Que les chrétiens n'ont cessé d'adresser à Dieu des prières pour être délivrés de la guerre, de la maladie, et de nombreux fléaux, et que leur délivrance n'est pas obtenue, sinon localement, exceptionnellement, et sporadiquement. C'est donc que leur foi ne les justifie pas aux yeux de Dieu : elle est trop faible, trop timide, trop formaliste, trop fantaisiste, trop irréaliste, trop hypothétique… Elle ne parvient pas à les arracher au cours de ce monde, non seulement ils en subissent l'ambiance, mais ils la créent, cette ambiance de péché mortel qui se respire partout aujourd'hui ? N'est-il pas évident que les plus grands « scandales » se produisent en terre dite de « chrétienté » ?... Plus grands, car inadmissible par les disciples du Christ ! Dans ces perspectives hélas réalistes, le texte de Jean prend une singulière signification !

« Si quelqu'un voit son frère commettre un péché qui ne va pas à la mort, qu'il prie, et il lui donnera la vie, à ceux qui ne commettent pas le péché qui conduit à la mort. Il y a un péché qui conduit à la mort : ce n'est pas pour celui-ci que je demande de prier. Toute injustice est péché, péché qui ne conduit pas à la mort… » (1 Jn.5/15-17)

Le mot « injustice » (a-dikia) que Jean emploie à la fin de ce passage, éclaire tout à fait la question. Entendons par « injustice » le péché actuel, commis dans l'ordre social, dans l'ordre des relations qui devraient être fraternelles et loyales. C'est le péché que la théologie appelle « véniel », même s'il procède parfois d'une volonté perverse, mais qui procède le plus souvent d'une ignorance, d'une imperfection, d'un manque de discernement. C'est en ce

sens que l'Ecriture constatait déjà que « le juste pèche 7 fois le jour ». C'est aussi le « péché secret » dont le psalmiste demande à Dieu de le délivrer, parce que ce péché ne monte plus nettement à l'examen de sa conscience. (Ps.19 fin)

Mais ici, le « péché qui conduit à la mort », c'est tout autre chose : c'est celui qui non seulement altère l'ordre social et fraternel, mais qui altère l'ordre biologique, l'ordre psychosomatique. Et quel peut être ce péché, sinon la reproduction à chaque génération de la même transgression d'Adam sur laquelle justement pèse la sentence « Tu mourras de mort ». Oui, c'est bien le « péché qui conduit à la mort ». Si donc le chrétien instruit de sa foi, éclairé par le Mystère du Christ en sa génération sainte, persiste dans une solidarité de péché et de mœurs avec la race placée sous la malédiction divine, que faire pour lui ? La foi ne l'a pas arraché au pacte diabolique, elle ne saurait donc pas l'éclairer, car il n'y a aucune lumière supérieure à celle de la foi ! Il est vrai qu'il n'a pas reçu la lumière intégrale, cette « illumination de la foi ». Il n'a reçu que de pâles lueurs qui, n'ayant pas dissipé les ténèbres, ont perdu pour lui tout intérêt. Il n'y reviendra plus. Elles l'ont pour ainsi dire vacciné contre le message divin et sa logique spirituelle transcendante. Oui c'est bien la conscience collective dans son ensemble qui a été mortellement vacciné, puisqu'elle s'est donnée une morale où la génération de péché est non seulement acceptée, mais vantée et justifiée comme la seule valable. Aussi comme conséquence de cette génération de péché, on a vu fleurir en terre de chrétienté les mêmes iniquités que chez les anciens païens : apostasie, adultère, et homicide. Faut-il rappeler les guerres fratricides qui n'ont cessé de dévorer les peuples dits « chrétiens », jusqu'à nos jours ? Faut-il mentionner encore l'effondrement familial que connaissent ces mêmes pays dits « chrétiens », avec toutes les séquelles de dissolution que sont les contraceptifs, les abortifs, et toute la législation qui semble autoriser moralement de tels procédés ?... Nous sommes donc victimes d'une génération que nous ne pouvons plus ni supporter ni enrayer. C'est donc le cas de méditer la sévérité du Livre des Proverbes qui prend en notre temps une saveur singulièrement prophétique :

« Il est une génération qui maudit son père et qui ne bénit pas sa mère !
« Il est une génération qui est pure à ses propres yeux,
« et qui n'est pas lavée de sa souillure !
« Il est une génération : combien ses regards sont altiers et ses paupières élevées !
« Il est une génération dont les dents sont des glaives, et les crocs des couteaux,
« pour dévorer les malheureux de dessus la terre et les indigents parmi les hommes.
(Prov.38/11-14)

L'Esprit de Dieu parle avec délicatesse : « il est une génération ». Que l'on peut traduire : « Il est une race… » Quelle est-elle ? La tendance de tout homme est de voir la paille qui est dans l'œil de son frère… Mais quoi : est-ce la race des Français ? des Allemands ? des barbares ? des Juifs ? des Arabes ?... les races s'accuseront mutuellement. Nous sommes assurés d'une seule chose : ce n'est pas la génération du Christ ! C'est donc la nôtre, puisque nous n'en connaissons que deux, et que tous les peuples de la terre procèdent de la même génération ! Le Texte Sacré prend ainsi une portée singulière lorsque le lecteur, cessant alors d'accuser la génération de son rival ou de son ennemi, ou même de son prochain, acceptant d'examiner sa propre génération dans le miroir de la Génération du Christ, se dit enfin : « C'est **ma** génération que l'Esprit Saint dénonce ainsi.. » Il accepte alors l'oracle de David qui, dans un instant de vérité, devant l'évidence de sa faute, avouait :

« Ma mère m'a conçu dans le péché
« Et c'est dans l'iniquité qu'elle a été ouverte… » (Ps.51h)

« Il est une génération qui maudit son père et qui ne bénit pas sa mère ! » Les psychologues modernes sont enfin d'accord ! Ils ont découvert chez l'enfant un instinct parricide : ce qui paraissait autrefois une abomination, la science le révèle comme une « constante » du comportement humain ! L'enfant reproche instinctivement à ses parents de l'avoir appelé à la vie dans un monde déficient, de l'avoir par sa génération même, condamné à mort. Il est donc « normal » - tant que dure la génération charnelle – que l'enfant issu d'elle ne puisse bénir ses parents. Il faut qu'il fasse un acte de charité et de pardon puisqu'il puisse appliquer le commandement de Dieu : « Tu honoreras ton père et ta mère ». Assumés consciemment, cette tendance homicide devient alors coupable. La parricide réel est condamné comme infâme par la société, et cependant cette société justicière est elle-même issue de la génération perverse !... elle se contredit donc elle-même.

« Il est une génération qui est pure à ses propres yeux, et qui n'est pas lavée de sa souillure ! » Ce qui signifie que la spontanéité du jugement de la conscience en ce monde de péché, par laquelle l'homme se trouve bien comme il est, son absence de repentance, l'humanisme infatué de lui-même, enseigné dans les écoles, les gloires des royaumes de ce monde, tout cela est « une abomination aux yeux de Dieu ». « Tout cela vient du monde et non du Père », dit l'Apôtre Jean.

Mais comment cette génération sera-t-elle lavée de sa souillure ? Par la mort ? Car « celui qui est mort est justifié du péché ». (Rom.6/7) Alors il n'y a plus d'espoir ? Aucun espoir en effet, si Dieu n'avait prévu et institué le Baptême. « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit… Nul homme, s'il ne naît d'En haut ne peut voir le Royaume de Dieu… » (Jn.ch.3) Les eaux suffiront-elles à laver une telle souillure ? Non pas : il nous faut renaître aussi de l'Esprit, comme le Christ est né aussi de l'Esprit ; lui par nature, nous autres par adoption et grâce. Mais qu'est-ce donc renaître de l'Esprit, sinon entrer par l'Esprit de Vérité dans la connaissance de ce Dieu vivant et vrai, comme fils d'adoption, frère de Jésus. Sinon l'homme né de la chair et du sang reste « hors du père ».

« Il est une génération : combien ses regards sont altiers et ses paupières élevées ! Alors qu'elle devrait baisser les yeux dans un vrai sentiment de culpabilité et un immense regret d'avoir offensé la Majesté éternelle de l'Amour divin ! C'est ce que l'apôtre Jean désigne par « l'orgueil de la vie » (superbia vitae). Ce sont aussi les « pompes de Satan », tout le faste chimérique et flatteur que déploient les Royaumes de ce monde pour se donner l'illusion qu'il y a quelque valeur appréciable dans ce reste de vie laissé encore aux hommes, et qu'ils ne sauraient espérer autre chose. Il est vrai que les réussites de l'homme charnel sont appréciables, et il ne faut pas le nier ; elles sont souvent comme des pierres d'attente pour le Royaume de Jésus. Mais elles demeurent misérables par rapport aux valeurs et aux réussites que produira l'humanité lorsqu'elle aura rejoint la pensée du Père dans une pleine Rédemption !

« Il est une génération dont les dents sont des glaives, et les crocs des couteaux, pour dévorer les malheureux de dessus la terre et les indigents parmi les hommes. » A vrai dire, les malheureux et les indigents appartiennent à la même engeance que ceux qui les dévorent ! Bien mieux, dans les « démocraties prolétariennes », où ce sont les « indigents » qui prennent le pouvoir, ils sont plus tyranniques, plus intraitables, plus cruels, et combien !, que ceux qu'ils ont renversés ! Le Seigneur est toujours de préférence vers ceux qui sont persécutés et qui souffrent, car il a partagé le sort des crucifiés ! Quant aux pauvres qui sont réellement pauvres et qui ont l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire qui aiment mieux la pauvreté que la richesse, qui préfèrent l'indigence à l'opulence des puissants, qui recherchent positivement cette pauvreté et cette indigence, pour témoigner de leur abandon entre les

mains du Père, ceux-là possèdent déjà le Royaume de Dieu. « Il est à eux… » A vrai dire, ils se sont arrachés déjà à la violence carnassière de cette « engeance ».

Tel est l'enseignement du Livre des Proverbes que Paul résumera d'un mot, lorsqu'il parlera de « l'homme charnel », ou encore de « l'homme animal » qui ne saurait être justifié devant Dieu. Alors quoi ! Il n'y a donc pas de justes sur la terre ? Non, pas un, vraiment. Cela est scandaleux et répugnant ! Alors toute honnêteté, et ces vertus enseignées par les « morales » laïques ou autres ? Ces efforts accomplis par les sages des religions et des philosophies ? Certes, tout n'est pas mauvais dans l'homme charnel, car l'ordre charnel consiste justement dans un mélange de bien et de mal : ici ou là, le bien l'emporte, ailleurs le mal. A certains moments, la Terre, - certaines régions - a pu paraître paisible et tranquille ; à d'autres moments au contraire, les passions animales se déchaînent avec un aveuglement qui n'a d'égal que leur fureur, leur intransigeance, leur fanatisme, avec une rage meurtrière qui fait couler à flot le sang humain dans des génocides retentissants ! Et si quelques hommes politiques sages et pondérés parviennent à signer des traités de paix, l'histoire en démontre la fragilité ! Qui osera désormais se fier en l'homme ? La chose est impossible tant qu'il n'est pas régénéré par l'Esprit.

Certains, bien entendu, vont nous accuser de pessimisme : mais nous ne le sommes pas plus que Paul qui, dans l'Epître aux Romains (ch.1-3) fait un tableau réaliste et plus noir encore de l'humanité issu d'Adam ; non pas pour nous désespérer, mais pour nous engager à nous arracher au plus vite à cette servitude du péché qui conduit à la mort, et recevoir la pleine Rédemption qui est dans le Christ-Jésus.

Nous sommes arrivés d'ailleurs, en ces derniers temps, à une ambiance de péché mortel, « du péché qui conduit à la mort », telle qu'elle envahit tous les milieux et toutes les structures. La pollution est partout : dans les aliments, dans l'eau, dans l'air. C'est un signe j'oserais dire « sacramentel » du péché mortel. Car c'est bien la convoitise de l'argent qui a effectivement corrompu les personnes et leur milieu vital. Dans la grande cité, on ne peut trouver que des aliments « raffinés » c'est-à-dire privés de substances indispensables à la vie. L'eau distribuée à des millions d'êtres humains est chimiquement traitée pour ne pas être un poison, elle est presque imbuvable. Il n'est plus possible de séjourner dans une rue, à un carrefour, sans être intoxiqué et même asphyxié par l'oxyde de carbone répandu dans les airs. Chacun se précipite à son beefsteak et il n'y trouve qu'un cadavre tué depuis de longs jours et dont la putréfaction a été enrayée artificiellement par le froid. Privé d'air pur, de lumière, d'eau de source, de pain vraiment nutritif, de légumes frais, de fruits vierges, le citadin s'étiole, et l'agriculteur s'empoisonne encore plus vite par ses insecticides ! On ne dort plus qu'avec des somnifères, on ne s'éveille plus qu'avec des excitants ! L'homme moderne meurt de la pharmacie et de la médecine plus encore que des maladies terrifiantes qu'il tente d'enrayer. Et que perd-il en mourant ? - Une vie misérable, ratatinée dans un appartement sans joie. Il ne sait plus ni danser, ni chanter, ni jouer d'un instrument, ni courir, ni marcher, ni même parler ! Son cerveau étroitement conditionné par les sons et les images « nationales » perd peu à peu toute liberté du jugement. Le pauvre fils d'Adam frustré de toute joie véritable, aussi bien de celle des prés et des bois, de la lumière et du soleil, que de celle de l'Amour authentique, lève des regards mendiants ou courroucés vers un « gouvernement » qu'il approuve démocratiquement et qu'il conteste violemment ! Le Gouvernement n'y peut rien ; il ne peut empêcher à la fois la pollution et l'industrie, les usines fétides et le chômage. Le cercle vicieux est devenu infernal… Nous avons fabriqué une géhenne planétaire et nous nous en glorifions ! Jamais l'absurdité du péché n'a été si monstrueuse !

Comment en sortirons-nous ? Humainement la situation est sans remède. Le péché mortel, agissant par la convoitise sous la puissance de l'impiété, régenté par la tyrannie cruelle de Mammon, nous a effectivement engagés dans un « processus de mort », selon la menace de Dieu le Père : « Mourant, tu mourras ». La liberté dévoyée de l'homme, très au-dessous de la simplicité des lois divines, s'est horriblement compliquée l'existence, s'est asservie à toutes sortes de règlements, de machines, de procédés conventionnels irréversibles, de besoins impérieux et tyranniques qu'il faut maintenant satisfaire sous peine d'effondrement immédiat de toute survie. La sécurité des habitants d'une grande ville tient à un ordre politique extrêmement précaire : privée de pétrole et d'électricité, la cité meurt infailliblement, la panique paralyse toutes les rues, les hommes affolés s'écrasent les uns les autres pour tenter de fuir l'enfer de leur béton, de leur acier, de leurs fils électriques, de leurs voitures…

Mais ce n'est pas tout : au-dessous de cet « ordre » (!) de péché, engendré par la convoitise, dans le parfait mépris de la virginité sacrée, pèse la plus terrible menace des armes les plus redoutables qu'il soit possible non seulement de fabriquer mais de concevoir ! La Bombe atomique : la Déesse de la perdition (Ap.9/11). Le feu du ciel : non pas celui que le Créateur envoya sur Sodome et Gomorrhe, prenant bien soin de circonscrire ses coups à ceux qui méritaient de les recevoir, mais le feu du ciel déclenché par les hommes qui frappera indistinctement les faibles et les forts, riches et pauvres, soldats et civils, femmes, vieillards et enfants, comme cela s'est déjà vu en « miniature »… comment se fait-il que, devant de telles menaces, connues de tous, l'humanité puisse encore respirer et s'amuser ? A vrai dire, son faste et son luxe, dont la ruine soudaine est annoncée (Ap.18), cachent très mal le sentiment de désespérance le plus général et le plus profond qui remplit d'innombrables asiles et rend plus fous encore ceux qui ne sont pas enfermés comme tels ! Il est temps en effet que l'homme prenne enfin conscience de sa situation éminemment précaire et misérable, depuis si longtemps qu'il s'est éloigné du Dieu vivant et de la connaissance de son Nom !

Jésus prévoyait ces grands moments de l'accablement de la conscience humaine :
« Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants ! Car voici des jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles ! Heureuses les mamelles qui n'ont pas allaité ! Alors on dira aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Couvrez-nous ! Car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ? (Lc.23/27-31)

Ne sommes-nous pas arrivés en effet à cette époque où l'on dit : « Heureuses les femmes stériles » ? Non seulement on le dit, on le fait : combien de femmes se font « stériliser », se font placer un « stérilet » ?... pour la bonne raison que les femmes fécondes voient surgir de leurs entrailles une progéniture si souvent « inadaptée » ! Ne sommes-nous arrivés à cette époque où la femme qui était créée pour être mère n'a plus le désir de le devenir, mais au contraire cherche à éviter la maternité ?... Le temps est venu où la génération d'Adam se juge et se condamne elle-même, alors que, cependant, elle n'a aucune espérance en une autre génération, puisque la Foi ne brille plus à ses yeux. Aussi un grand découragement s'empare de toute la terre ; alors que nous voyons les hommes fabriquer les armes qui peuvent les exterminer entièrement et en même temps les abris pour s'en protéger ! Non seulement ils disent aux montagnes « Tombez sur nous », mais ils les creusent pour s'y enterrer. Ils édifient des villes souterraines, où l'air sera scientifiquement conditionné et climatisé, où ils escomptent survivre aux bombardements atomiques que préparent activement les militaires de toutes les grandes puissances !...

Situation terrifiante qui résonne sourdement dans le cœur de chaque homme. A vrai dire, il n'y a rien de nouveau sous le soleil : car la perspective de la mort a toujours suscité au cœur de l'homme une angoisse profonde et incoercible, qu'il essaie de fuir ou de conjurer, mais qui, dans ses moments de lucidité le tenaille forcément. Alors, allons-nous regarder en face cette angoisse ? Oui on a tout à gagner à être clairvoyant. Et c'est ce que nous allons tenter dans le prochain chapitre.

***

- Fin du chapitre 2 -

Chapitre 3

L'ANGOISSE

Nous n'agirons pas envers l'homme malade comme certains médecins psychiatres, auxquels nous avons fait allusion précédemment, qui cherchent seulement à faire disparaître les symptômes du mal… C'est là, d'ailleurs, le travers quasi unanime de la médecine profane : elle a désespéré depuis longtemps de guérir les malades, elle se contente de les soulager de leurs douleurs. Ses médications chimiques, ses opérations chirurgicales ne prétendent pas restaurer la pleine santé, mais une sensation de bien-être, une survie précaire donne une pâle illusion que, pendant quelques années, quelques lustres au plus, la morbidité a été jugulée. Il n'en est rien. On masque la « dépression nerveuse », l'état dépressif par une euphorie artificielle qui endort la conscience claire. Le patient ne se rend plus compte de son état ; il est comme saoulé, enivré, obnubilé. Alors quoi ? Si les facultés maîtresses s'éteignent, que reste-t-il dans l'homme ? Allons-nous vers une humanité infantile amusée et divertie, maintenue en état de rêve, d'hypnose, de semi-conscience ?

Engageons-nous dans une voie directement opposée : que l'homme prenne pleinement conscience, qu'il acquière même une sur-conscience de son état ; qu'il parvienne à en analyser tous les mouvements, toutes les nuances, toutes les caractéristiques, qu'il touche ainsi « le fond du problème » afin d'en découvrir la véritable solution !

Beaucoup de philosophes et de maîtres spirituels ont invité leurs disciples à méditer sur la mort. Tout un courant de spiritualité chrétienne fait de cette « méditation » comme un fondement. L'hagiographie nous présente l'exemple des ermites et des solitaires, des religieux et des cénobites fuyant le monde pour gagner le désert à la suite de leurs pieuses réflexions sur un cadavre en décomposition, sur le tombeau ouvert, sur un crâne décharné. Tel saint Sylvestre qui, dit-on, dissertait ainsi devant la dépouille mortelle d'un brillant personnage : « Ce que je suis aujourd'hui, tu le fus ; ce que tu es devenu, je le serai ». D'où il lui fut aisé de conclure que la recherche des gloires de ce monde est illusoire, puisque tous les avantages qui proviennent des richesses et des honneurs disparaissent avec le dernier souffle.

Est-ce là la véritable solution ? Cette solution est-elle vraiment chrétienne ? Tous ceux qui ont ainsi considéré la mort comme inévitable n'ont-ils pas négligé entièrement les promesses de Jésus-Christ ? Ils ont raisonné comme si l'Ecriture n'apportait aucune espérance. Aussi, bien loin d'avoir écarté la mort, pour eux et pour leurs frères, ils en ont accentué l'angoisse. Et, qui sait ? L'angoisse provoquée par la mort ne suffit-elle pas à la provoquer, à en déclencher le processus ?...

L'ANGOISSE, voilà le mot ! Que signifie-t-il ? Il désigne bien plus qu'un sentiment ! L'angoisse n'est pas seulement au niveau de la pensée, du cœur, de la conscience : elle s'inscrit beaucoup plus profondément dans les viscères. C'est un sursaut de l'organisme qui intéresse les humeurs et les moelles, et comme dit l'Ecriture, jusqu'à « la jointure de l'âme et du corps ». En effet, lorsque dans certaines circonstances, elle se manifeste ostensiblement, elle provoque la pâleur du visage, les battements du cœur, l'arrêt du souffle ; les yeux même changent de couleur ; il arrive que les cheveux se hérissent, les genoux tremblent, les chevilles chancellent, il semble que les os même se disloquent. Je dis « lorsqu'elle se manifeste ostensiblement », car l'angoisse est un état latent et permanent qui, au fil des heures et des jours, dans le ronronnement des anciennes habitudes, ne se laisse deviner

que par une certaine « nausée » : l'ennui, le dégoût, l'amertume, qui sont comme les efflorescences visibles à la conscience claire, d'une plante vénéneuse dont les racines pénètrent les viscères les plus profonds et les zones centrales du cerveau.

L'angoisse ?... C'est la réaction de l'animal pris au piège : il tire dessus pour s'en dégager ; mais la douleur n'en devient que plus cuisante. Qu'il se mette à hurler, qu'il demeure en silence, son impuissance à survivre s'impose à lui : « Je suis pris, je suis lié, je suis mort… » Je ne sais si le renard ou le loup peuvent ainsi interpréter leur situation dramatique par l'intelligence limitée qu'ils ont du Créateur… Mais nous savons fort bien ce qui se passerait en nous, hommes, s'il nous arrivait pareille mésaventure : celle de mettre le pied dans un piège à fauves, celle d'être lié dans les mailles d'un filet, ou de tomber dans une fosse profonde.

Le piège, les mailles, la fosse, c'est la mort. Mais la mort ne nous saisi pas comme un filet, ni comme un piège, ni comme une fosse : c'est intérieurement qu'elle agit et enclenche sa destruction. Elle n'atteint ni les membres, ni le cœur, ni les poumons… mais la conscience, et même cette zone imprécise de la sous-conscience. Car nous sommes affectés dès que nous entrons dans ce monde, dès notre premier souffle, dès que nos yeux sont frappés par la lumière. Bien mieux, le fœtus est marqué par l'angoisse et les angoisses de sa mère. Il ne sert à rien de méditer sur la mort : que dire d'un homme qui, pris au piège, s'attarderait à le considérer et à l'accepter comme un état « normal », sans prendre le souci de le desserrer pour s'échapper ? Ce n'est pas sur la mort qu'il faut méditer, mais sur le sentiment qui lui est intimement lié, à la fois comme une conséquence et une cause : l'angoisse. Car si la fosse de la mort est ouverte devant nous, c'est par l'angoisse que nous y tombons ; c'est l'angoisse qui nous engage dans le filet tendu sous nos pas ; et dans l'état actuel de la biopsychologie humaine, le filet est tellement bien serré, nous y sommes tellement liés et ligotés, qu'il semble illusoire et utopique d'y échapper.

Mais en tout cela, nous avons été responsables et libres : nous avons provoqué notre propre malheur. Ce n'est pas notre Créateur qui nous a engagés dans la mort : bien au contraire, il nous a paternellement avertis, en nous indiquant la route qu'il ne fallait pas prendre, ce chemin de perdition où le piège était tendu et dont l'aboutissement est la fosse fatale. Hélas ! Depuis cet avertissement divin, les habitudes de l'humanité nous ont placés malgré nous dans la mauvaise voie. Aussi la résignation à la mort est devenue quasi universelle, au point que l'Ecriture déclare : « Ils sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ». « Ils sont assis », ils ne bougent plus. Ils n'ont même plus le ressort de la bête traquée qui cherche à se dégager. Leur espérance est éteinte, les ténèbres les enveloppent de toutes parts ! Ils ne savent même plus qu'ils étaient créés pour la vie, par un Dieu vivant et vrai, ce Dieu dont ils perdent jusqu'au souvenir ; ils s'imaginent, dupés par leur redoutable adversaire, que Dieu est l'auteur de la mort, et qu'ils se conforment à sa volonté en s'y résignant. « Le vase est brisé, disent-ils, et la précieuse liqueur de la vie s'écoule infailliblement ! La fêlure est sans remède… » Ils oublient qu'en fait le vase est déjà réparé, plus solide qu'auparavant, et rempli d'un parfum plus suave, celui de Jésus-Christ ! Mais leur désespérance aveugle leur regard, trouble leur entendement : la démonstration de vie, le triomphe de Jésus, Verbe de Vérité, sont comme sans objectivité pour eux. La leçon n'est pas comprise. Et c'est en vain que la parole demeure condamnant leur peu de foi : « Celui qui croit en moi ne tombe pas sous la sentence, mais il est passé de la mort à la vie » (Jn.5/24 ; 8/51 ; 11/25)

Au Commencement…

C'est pourquoi il convient en premier lieu d'éclairer toute cette psychologie humaine moribonde par les enseignements fondamentaux des Ecritures. Il faut leur apprendre par l'autorité de la Parole, que la mort qu'ils redoutent est beaucoup moins à craindre que le péché qui la provoque ; qu'elle est la conséquence de la transgression d'un commandement de Dieu ; leur montrer que s'ils savent discerner le péché afin de l'éviter, ils pourront supprimer la mort ; ils apprendront ainsi qu'ils ne sont pas personnellement coupables du péché dit « originel », ils doivent se désolidariser de la faute commune, en prenant une attitude positive toute nouvelle ; ils comprendront alors qu'il ne sert de rien de se délivrer d'un complexe de culpabilité si la rupture demeure avec le Dieu vivant.

Si nous ouvrons à nouveau la Genèse, nous lisons que l'angoisse première se manifeste par la peur et la honte : « J'ai peur, et je me suis caché parce que je suis nu ». Ce trouble intense provient de la transgression du commandement de Dieu. Quoique poussé par l'Adversaire, l'homme demeure entièrement libre, car son acte suit une délibération et un conseil : « La femme vit que l'arbre était beau à voir, bon à manger et désirable pour acquérir l'intelligence ». [1]

L'homme a été dupe dans son pacte conclu avec Satan, se rendant ainsi prisonnier de « celui qui a l'empire de la mort » (Hb.2/14). Dès ce moment-là la psychologie humaine est faussée, et par suite le jugement de la conscience : un vertige, un aveuglement l'empêchent de discerner où est son vrai Bien : l'exacte volonté de son Créateur dans laquelle se trouvent sa vie et sa gloire. Aussi Paul affirme : « Tous nous avons échappé à la gloire de Dieu » (Rom.3/23).

Il est donc radicalement impossible que l'homme se trouve « à l'aise » dans une situation devenue déplorable, misérable et redoutable. Il est donc tout à fait normal que l'état psychologique le plus fondamental de l'homme déchu soit l'angoisse. Et inversement, nous recevons déjà, dès maintenant, par la grâce du Christ, le contraire de l'angoisse, c'est-à-dire la paix : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ». Et notre paix est effective et totale dans la mesure où notre foi l'est aussi, nous ramenant aux dispositions premières et éternelles.

---

[1] - « Acquérir l'intelligence », c'est-à-dire acquérir la compréhension de cet « arbre du bien et du mal ». Adam et Eve étaient parfaitement intelligents, mais il n'avait pas encore la connaissance = l'expérience des voies de génération. Or, il y en a deux : en goûtant au fruit défendu, ils apprennent la voie charnelle (bien et mal), mais ils écartent la voie spirituelle qui, elle, donne un fruit de vie, tel Jésus-Christ. Dieu seul, évidemment, est juge des reins et des cœurs. Si nous admettons, conformément à l'Ecriture éclairée par la Foi, que le péché originel est un péché de « génération », nous devons admettre que l'œuvre de chair ne saurait être accomplie par l'homme sans angoisse. Même les bons chrétiens qui, faussement instruits par une théologie morale tributaire des « traditions humaines », croient « accomplir leur devoir », ne saurait écarter une certaine inquiétude à la perspective du résultat qu'ils vont obtenir. Quels sont les géniteurs qui peuvent être assurés de la salubrité et de l'intégrité de l'être qu'ils appellent au monde ? Certes, ils ont confiance en Dieu, puisqu'on leur dit qu'il doit en être ainsi ; mais cette confiance ne saurait écarter totalement l'angoisse. Cette ambiguïté psychologique est la preuve indiscutable que l'ordre de la Loi ne peut aucunement satisfaire le cœur humain. D'ailleurs l'avortement, légal ou non, est la manifestation également indiscutable de l'insatisfaction apportée par la maternité charnelle.

L'angoisse existe, mais elle n'est pas reconnue comme telle, en général. Il faut certaines circonstances particulières pour qu'elle apparaisse et soit reconnue comme telle. Tant que la mort est loin, les habitudes de la vie courante, le conditionnement alimentaire, social, religieux ne lui permettent pas de se révéler. Elle existe néanmoins ; elle prend alors le visage de l'ennui, de la tristesse, du mécontentement, du dégoût. L'Adversaire excelle d'ailleurs à exploiter la mentalité de mécontentement pour susciter dans le monde les subversions, et révolutions que nous avons connues et que nous redoutons encore, et qui ne font que déplacer le problème sans lui apporter aucune véritable solution.

Revenir au « commencement », c'est donc descendre dans les profondeurs du cœur, car c'est dans les profondeurs que nous sommes rattachés au « Principe ». (Principe = commencement). Certes, il est beaucoup plus facile de colmater l'angoisse, de la camoufler, de l'oublier, sous les préoccupations et les divertissements de ce siècle, sous un optimisme de façade, sous une religion tranquillisante. C'est là le procédé des mauvais médecins qui se contentent de supprimer la douleur sans chercher à guérir vraiment leurs malades. N'hésitons pas à mettre l'angoisse en évidence ; il est aisé de la suivre à tous les âges de la vie.

« Malade et mourant dès ma naissance… »

Cette parole du psaume nous invite à regarder les « fils des hommes » sous l'angle de la Vérité. Habituellement, la politesse mondaine veut que l'on s'extasie sur le nouveau-né que la sage-femme vient de déposer dans son berceau après une première toilette : « Qu'il est beau ! Qu'il est charmant !... » Certes c'est une grande chose que la venue au monde d'un être vivant… Mais comment y vient-il ? D'ailleurs est-il bien vrai qu'il soit un être « nouveau » ? Biologiquement parlant, il n'est que le résultat d'un développement automatiquement réglé et programmé, dans les gènes qui lui ont donné naissance dès la fécondation de l'ovule. Il ne peut recevoir charnellement que ce que ses parents lui apportent, sans qu'ils soient eux-mêmes conscients de l'hérédité qu'ils portent et qui contient nécessairement, après tant de générations de péché, de redoutables menaces. Il vient dans le monde par la déchirure douloureuse du sein maternel, et lui-même, le pauvre petit être, a été tenaillé et torturé dans l'accouchement pénible ! Il est blessé… A peine vient-il de franchir les portes de la vie qu'il étouffe dangereusement : il faut que ses petits poumons, encore fripés, comme les pétales d'une rose enclose dans son bouton, se déplient soudain : il crie ! Il faut d'ailleurs qu'il crie. Est-ce un cri de délivrance ? Peut-être aussi…Car il vient de s'arracher, ce petit organisme qui aspire à l'autonomie, à l'étouffement du sein maternel, devenu bien trop étroit pour lui. Mais c'est aussi un cri d'angoisse : cette première angoisse de la conscience obscure et viscérale devant une existence précaire, dépendante, qui n'est attachée qu'à un souffle, qu'à un battement de cœur, à un équilibre étroit de température avec le milieu ambiant, et au fonctionnement difficile et complexe d'un ensemble prodigieux de cellules dont on ne sait si elles sont vraiment solidaires ! Déjà certaines d'entre elles tentent de se disperser, de s'isoler, de rejoindre, dans une cancérose anticipée, la prolifération joyeuse et anarchique des unicellulaires qui n'ont d'autres loi qu'eux-mêmes ! N'est-il pas vrai que le sang d'un nourrisson véhicule déjà un nombre élevé de cellules mortes ? Qu'il en est de même de l'embryon ?

Voici donc le fils de l'homme : il a des yeux, il ne voit pas encore ; il a des oreilles, entend-il ?... Sa petite bouche ne sait que rechercher une mamelle pour y sucer le lait indispensable. Ses mains recroquevillées et fragiles ne peuvent rien saisir d'elles-mêmes, ses jambes ne peuvent le porter. Il est ridé comme un vieillard. Déjà serait-il las de vivre ?

Ainsi se passe la naissance dans les meilleures conditions. Elle s'accompagne d'une douleur intense de la part de la mère, d'une angoisse mortelle, même lorsque le père est là, et qu'il est homme à prendre ses responsabilités, ce qui hélas, n'est pas toujours le cas !... Quelle effroyable solitude, le plus souvent que celle de la femme qui enfante, et qui se trouve corporellement et personnellement devant l'énigme indéchiffrable : « Comment se fait-il que la vie commence par la douleur ? » Une mère me disait : « C'est un scandale ! » Angoisse aussi chez la sage-femme ou le médecin, voire le chirurgien qui est obligé parfois d'intervenir par cette horrible chose que l'on appelle « les fers », quand ce n'est pas le scalpel qui tranche délibérément les tissus. Une chair dolente et sanglante laisse échapper un fruit qui sera marqué inexorablement par toutes ces douleurs. Que dire alors lorsque ce fruit est, comme on dit, « inviable » ?

Certains prophètes, Job, Jérémie, ont maudit le jour de leur naissance. Ils y étaient poussés par l'excès de leur douleur. Avaient-ils vraiment tort ? Sans doute l'existence est bien toujours infiniment supérieure au néant, mais quelle existence ? Qui pourra mesurer les déficiences de l'existence actuelle en rapport à l'existence que nous aurions si la Volonté du Père avait été accomplie ? Heureusement, en un sens, que nous n'avons pas la notion ni l'expérience de cette vie humaine conforme au plan de Dieu : nous mourrions de chagrin à la vue de ce que nous sommes devenus…

C'est donc une nostalgie indéfinissable qui pousse certains enfants particulièrement faibles à refuser toute nourriture : ils ne veulent pas de ce monde ; une force mystérieuse les appelle déjà à une mort purificatrice ?... Il faut alors toute la vigilance d'une mère attentive pour les maintenir en vie sous le soleil. Et inversement, certaines mères semi-conscientes qui n'ont pas voulu ni désiré leur enfant, le contraignent à mourir, en quelque sorte, en le considérant comme un objet, en lui refusant toute autonomie et toute expressivité. Il est donc parfaitement exact de dire que la naissance charnelle est déjà un mélange de vie et de mort…

« Comment jeune corrigeras-tu ta voie ?... »

Le psaume 119h qui pose cette question donne immédiatement la réponse : « c'est en observant les préceptes du Seigneur ». Sans doute, la stabilité de l'ordre familial et patriarcal assurait en Israël une éducation plus facile. Les jeunes peut-être ignoraient ce que nous appelons aujourd'hui les « crises de l'adolescence » ? Pourquoi de telles crises ? Elles se produisent au moment de l'éveil de la conscience, devant le scandale que provoque, par une intuition encore pure, le monde corrompu des adultes. Ce jeune pour qui la vérité était plus nécessaire que le pain, n'a rencontré dans son ardente et naïve recherche, que mensonges vils, sourires narquois, silences pernicieux, dérobades lâches et traitresses. Que penser ? Doit-il accepter loyalement l'autorité paternelle ? Ne voit-il pas celui qui l'a mis au monde compromis avec tout un monde d'affaires sordides qui, comme capitaliste, participe à l'agression des travailleurs, comme militaire, à l'extermination de la vie sur terre, comme « bourgeois », à une société manifestement contestable ?... Ce jeune est exigeant pour les autres, d'autant plus cruel à l'égard de son milieu vital qu'il n'a pas conscience en général de tous les bienfaits qu'il en a reçus. Il accède difficilement à une miséricorde qu'il croit faiblesse, et cependant il est tenu par le Seigneur d'honorer et d'aimer ses parents, il ne pourra le faire qu'en leur pardonnant.

Sous cette crise de l'adolescence qui en nos jours prend une acuité d'autant plus inquiétante que les jeunes sont groupés dans d'immenses ensembles scolaires, et pratiquement déracinés de leur milieu vital naturel, la famille, il faut discerner toujours la

même angoisse d'un cœur humain arraché au Dieu vivant, à la Trinité Sainte, angoisse aussi d'une conscience qui ne peut motiver ses jugements, parce qu'elle est sans relation authentique avec la Parole authentique et l'Esprit d'amour. Le nourrisson tremble d'être sevré ; le jeune garçon frémit de la solitude qu'il rencontre dans un monde où les confidences essentielles, capables de résoudre l'ambiguïté pour la vie ou la mort, sont devenues impossibles. Et pourtant c'est bien au moment où s'éveillent les puissances de l'amour, avec une acuité brûlante, qu'il conviendrait de résoudre l'énigme que pose à toute conscience la nature à la fois sexuée et virginale, belle et troublante, attirante et redoutable… Quelques années seulement nous séparent de ces temps où personne n'osait élever la voix sur ces sujets tabous, sinon en d'ignobles railleries. De nos jours l'instruction sexuelle, la liberté des mœurs, l'érotisme commercialisé, produisent un vacarme et un vertige plus inquiétant que le mutisme prude de nos pères. Un mystère sacré auréolé autrefois les choses du sexe, que la morale des interdits préservait comme un jardin fermé. Les mots de « pureté », de « virginité », de « continence » se liaient étroitement avec la notion d'état de grâce. La peur du péché mortel, en ces matières délicates, a paralysé sans doute quelques âmes scrupuleuses ; mais pour le plus grand nombre, elle était une sauvegarde important pour que soit sanctifié le mystère de la vie. Dieu avait là son mot à dire. C'était à lui, avant tout, qu'il convenait de se référer lorsque la chair frémissante se mettait à résonner aux paroles et aux images qui évoquaient l'union de l'homme et de la femme. Nul ne pouvait prétendre entrer en profane dans ce sanctuaire secret où Dieu avait droit de regard parce qu'il est tout spécialement présent. Il était donc possible au jeune homme, à la vierge, bien disposés et pieux de deviner intuitivement que si la famille, la société, la religion même paraissaient si malades, c'est qu'à l'origine même de la vie quelque chose avait été faussé, et inversement, que l'idéal d'un bel amour portait en lui-même une formidable espérance de salut et de rédemption. Aujourd'hui, où la « génération aux yeux altiers », sûre d'elle-même dans une absurde naïveté, pure à ses propres yeux, étale le coït animal comme un phénomène obligé de la nature, dans les leçons officielles de la sexualité profane, il n'y a plus de mystère, plus d'espérance, et bientôt sans doute, l'amour lui-même deviendra impensable…

C'est pourquoi les philosophes de l'absurde qui ne voient partout que peste et nausée ont leur moment de succès. Au spectacle de ce monde, ceux qui se croient raisonnables et logiques, peuvent-ils envisager autre chose qu'une froide résignation au désespoir ? Les jeunes ne veulent plus d'un monde qui n'a apporté aucun bonheur à leurs aînés, et d'autant moins qu'il devient techniquement parfait, ordonné, calculé, et programmé. C'est donc en eux que résonne plus intensément l'angoisse qui pèse sur le genre humain, car le scandale ne les a pas encore corrompus, la méchanceté ne les a pas encore endurcis.

Comment alors écarter cette angoisse si tenaillante ? Faudra-t-il se lancer à corps perdu dans les engagements de la politique, de la lutte sociale, de la révolution ? Rejoindre les sentiers perdus des voyages fumeux de la drogue ? Faire taire en soi les questions brûlantes en s'étourdissant sous le bruit de musiques infernales, dont les vibrations intenses secoueront le cerveau pour lui faire perdre toute possibilité de méditation et de réflexion, de contemplation et de prière ? Ou bien alors s'accommoder de la figure de ce monde, en y étant ni bon ni mauvais, mais les deux à la fois, selon l'opportunité, pour y flatter habilement, y parler élégamment, y mentir poliment, y réussir impunément ? Il est vrai qu'en restant studieux et discipliné, l'étudiant a largement de quoi s'occuper avec ses programmes, sans avoir le loisir de songer à lui-même et à la destinée humaine en général ! Saisi par ses cours et ses examens, comment pourrait-il trouver un temps convenable pour se situer par rapport à son Créateur, deviner son Bon Plaisir, découvrir sous son regard quelque vocation transcendante aux stériles occupations des métiers et des tâches, des trafics et des

entreprises qui agitent tant de mains, qui fatiguent tant de cerveaux, qui gaspillent tant de talents et éteignent tant de génies ?

Ce n'est certes pas le « service militaire » qui lui donnera sa dimension d'homme et de fils de Dieu ! Tout au contraire : l'école du crime collectif et légal, savamment élaboré et techniquement efficace, montera en lui, s'il ne sait s'en défendre, de nouveaux réflexes conditionnés. A l'heure où la nature lui permettrait déjà d'être père, et de susciter la vie, il sera endoctriné en entraîné sur les moyens de la détruire. Il sera obligé de concevoir que la survie de l'individu est méprisable, pourvu que subsiste la collectivité anonyme ; de là il sera amené à conclure que les actes qui sont susceptibles de transmettre la vie ne sont valables que pour le plaisir qu'ils procurent, puisque le repos du guerrier implique la jouissance sans frein. En laissant à la caserne l'uniforme qui l'aura dépersonnalisé, il entrera définitivement blasé dans la vie civile, pour y être happé par ses engrenages, enfermé dans ses horaires, ses chaînes de montage, ses paperasses, ses formalités. C'en est fait ! Le salaire le tiendra comme un hameçon. S'il le veut élevé, il devra s'élever dans le système qui exploite et asservit ses frères, tout comme il en est asservi lui-même. Quelle prison ! Quels fers ! Et s'il acquiert une voiture pour s'évader de la cité dévorante, il devra suivre les « sens uniques », la ligne blanche des routes, menacé de contravention toujours possible à la moindre inattention, de l'accident imprévu et terrifiant. Enchaîné à longueur de journée par les minutes et les lieux, dans les limites de plus en plus strictes d'espace et de temps, il retrouvera le soir chez lui les chaînes de la télévision. Certaines images peut-être lui apporteront quelque évocation de rivages encore vierges, de montagnes encore inviolées ; mais la plupart d'entre elles lui fourniront de l'ensemble de la planète un spectacle plus attristant encore que celui dont il est le spectateur et l'acteur à la fois.

Et tout cela ne fait que multiplier l'angoisse au plus profond du cœur, même si, dans le tintamarre du monde, la conscience est comme hypnotisée.

« Les chemins de l'enfer et de perdition… »

Voilà l'adulte du 20ème siècle, conditionné entièrement par sa société laïque et sa cité de béton. Il s'est casé, il jouit d'une « situation » confortable, honorable même. Peut-être, malgré lui, a-t-il eu des enfants qu'il n'a plus la liberté d'instruire ni d'éduquer comme il l'entendrait (situation plus que réelle sous les dictatures multiples et variées...). En tant que citoyen de la libre République, il doit les envoyer obligatoirement à l'école nationale, où d'autres que lui, qui n'ont sur lui aucun droit à la paternité, lui apprendront tout ce qui est inutile et vain, et sans rapport aucun avec le Salut éternel. Comme lui-même, père malheureux, n'a jamais eu le temps de se pencher sur les questions fondamentales qui, dès l'orée de ses 14 ans, sont restées sans réponse, il ne saurait en parler à ses fils, ni même y faire allusion. A-t-il seulement réalisé avec son épouse une unité inaltérable ? Sait-il seulement ce que ce mot signifie ? Le roman, le théâtre, le film ne présentent, à ses heures de loisir, sur le grand ou le petit écran, dans le livre de luxe ou de poche, que des histoires d'adultère pour de l'argent, d'argent pour le crime, de crime pour l'adultère et l'argent. La carrousel des intrigues infernales ne s'arrête jamais : à chaque tour les mêmes personnages reviennent affublés de déguisements horriblement vieillis, mais repeints de vives couleurs pour retenir un instant le regard…

Entend-il parler d'une conférence donnée par quelque savant éminent sur les origines de l'homme ? Il y court, surtout si le snobisme l'y pousse. Pense-t-il obtenir une réponse à cette inquiétude métaphysique qui, de temps à autre, sourd en lui ? C'est un fouilleur de sables, un cavernicole obscur qui montre des fragments de crânes, des bouts de tibias, qui

fait grand cas de silex taillés, de peintures murales informes… Cro-Magnon, Néandertal, Sinanthrope, Pithécanthrope… Voilà notre civilisé qui mettait sa fierté à être tiré à quatre épingles dans une société policée, qui apprend par la science ultra-moderne dont les dogmes ne sauraient être qu'infaillibles, que son grand-père était un gorille et sa grand-mère une guenon. Le hasard et la longueur des temps ont favorisé accidentellement dans les gènes de ses lointains ancêtres un certain nombre de mutations qui l'ont amené à être lui, parisien du 20ème siècle, privé de bananes et de libertés, grevé d'impôts et de soucis, grisonnant à la quarantaine, poussif quand il grimpe l'escalier parce que l'ascenseur est en panne, tributaire de l'épicier et du boulanger, du médecin et du pharmacien pour sauvegarder sans succès ce qui reste de santé. Toutefois malgré l'indiscutable évolution créatrice, il ne ressent pas positivement d'attrait pour la feuille d'eucalyptus ou la noix de coco dont ses ascendants étaient si friands ! Il se demande donc avec effarement si l'évolution dont il est le jouet s'est bien faite dans le bon sens, puisque les gènes mutants l'ont arraché définitivement à la vie au grand air !...

Alors, que lui reste-t-il pour surmonter cette angoisse qui éventuellement remonte en lui, à l'occasion d'un deuil, d'un accident, d'un malheur public, d'une menace de guerre, d'une panique, et peut-être hélas de l'infidélité de sa femme ? Il lui reste l'Eglise, lointaine, muette, en deuil, comme une veuve éplorée derrière un corbillard, pressée d'enterrer ses morts, débordée par les obsessions politiques et temporelles des vivants qui s'ennuient encore dans ses parvis. S'il y passe pour s'y recueillir, y murmurer quelque bribe de prière oubliée, il n'y trouvera que pierres muettes, des icônes démodées, vestiges d'un passé révolu, d'une mentalité dépassée, expressives de légendes dorées et puériles, pense-t-il, qui ne pouvaient satisfaire que les ignorants du Moyen-Age. S'il arrive au milieu d'un office, peut-être aura-t-il la chance d'ouïr un témoin de Dieu, qui au lieu de bénir Babylone, osera élever la voix pour arracher les hommes à la servitude de Satan… Cette hypothèse est peu vraisemblable. Mais en admettant qu'elle se réalise, est-il capable, ce citoyen du 20ème siècles, en quelques minutes, de s'adapter au langage religieux traditionnel, qui même exprimé en français, exige une longue initiation pour livrer son resplendissant mystère ?

Voilà donc notre homme de bonne volonté. Il glisse lentement vers les années grisâtres de la retraite. Heureux est-il s'il a pu garder auprès de lui son épouse, s'il n'a pas été torturé par l'ingratitude de ses enfants, s'il a pu s'adapter pour ne pas perdre le dialogue avec la génération montante ! Heureux est-il si, parmi tant de traverses et d'hostilités, de contrainte et de servitude, il a gardé un cœur généreux et cordial comme une étincelle de bonheur pour lui et pour les siens ! Heureux est-il si, ayant échappé par miracle à l'écrasement de la machine propulsée par l'argent, il a pu faire survivre en lui un minimum de culture humaine et chrétienne par laquelle il peut entrer en résonnance avec une véritable pensée ! Alors si, dans un moment de silence, il prend la peine de s'asseoir la tête entre les mains, s'il évoque en lui certains lointains et chers souvenirs, s'il colore son rêve intérieur des soleils d'antan, n'est-ce pas une angoisse qui va se réveiller en lui, alors que le bruit de la cité ne frappe plus ses oreilles ?... « Qu'ai-je fait ? Que n'ai-je pas fait ? Que fallait-il faire ? Que fallait-il penser ? Que fallait-il ne pas penser ? Combien de jours me sont comptés encore ? Et après ? Et avant ? Combien d'amis, combien de camarades, de voisins sont-ils passés déjà de l'autre côté ? Convient-il de faire quelque chose pour assurer ce passage ? Ce passage ou cet anéantissement ? Quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise, tout n'est-il pas déjà décidé d'avance ? Le sort de tous ne m'est-il pas imposé à moi aussi ? Que la mort est amère ! Le fait qu'elle soit universelle n'est pas une consolation ! Et cette femme que j'aime, si elle venait elle aussi à fermer les yeux à la lumière ? Et mes enfants ? Suis-je maître de leur vie ? Ne suis-je pas dans l'inquiétude lorsqu'ils sont en vacances loin de moi ? Est-il vrai que ceux qui nous ont aimés vivent quelque part ? Qui peut le prouver, puisque les morts ne

reviennent pas ? Qui peut le savoir ? Que croire sur ces points, où les philosophies sont si contradictoires ? Les prêtres ? Sont-ils si assurés eux-mêmes de ce qu'ils disent pour consoler leurs ouailles ? Les Ecritures ? Par qui ont-elles été élaborées ? L'Eglise ? Jésus-Christ ? Il faudrait consulter quelqu'un, un vrai maître ? Où le trouver ? Il faudrait tout reprendre à la base, étudier les sources, l'histoire… Mais comment ? Je n'en ai plus le temps, ni la force… Et en définitive, à quoi bon, puisque, quoique je fasse, je ne vis désormais que pour mourir, et j'aurai toujours le temps d'apprendre à ce moment-là ce qui se passe de l'autre côté…

Le vertige de la vieillesse n'est autre que la terreur en face de l'anéantissement. Sans la foi, sans une foi parfaite, qui saurait y échapper ? Il est vrai qu'en ce domaine, comme en beaucoup d'autres, les hommes jouissent d'une étonnante capacité d'adaptation, d'une surprenante hypocrisie, de possibilités quasi infinies de camouflage ! Tel cachera son angoisse sous les dehors de la maladie, de quelque infirmité, de quelque chagrin… ou même simplement d'une pluie qui ne cesse pas, d'une neige hivernale persistante, des chaleurs pénibles de l'été… Tout lui sera prétexte à se plaindre, à gémir, à exhaler sa tristesse et son ennui. Tel accusera le ministère, tel autre le notaire, tel autre le médecin. Il aura toujours un bon motif pour expliquer au prochain cette mine défaite, ces yeux découragés, ce regard fuyant, cette attitude courbée, ce corps croulant, cette âme désespérée. Non, fils d'Adam, ce n'est pas ton rhumatisme qui t'accable, ni ta pauvreté, ni la vie chère, ni l'ennui de la ville, ni le cours de la monnaie, ni les surprises de la politique, ni la menace de la guerre, ni même ton cancer, ni même ta folie ! C'est le Serpent qui t'a mordu le jour où tu as commis ton premier péché, le jour où l'évidence de la peur et de la honte s'est dressée devant toi, aussi fulgurante que l'épée de l'Ange exterminateur. Il y eut, souviens-toi, un moment dans ta vie d'homme, où malgré tous les dehors de la civilité prudente et respectueuse, tu as su, sans l'avoir formulé à haute voix peut-être, et sans l'avouer à personne : « Cette fois, je suis perdu, je suis mort, j'ai croqué la mort à pleine dents… » Tu vas mourir maintenant de cette fièvre qui te ronge, qui depuis de si longs jours te torture sur ton lit d'hôpital, mais tu sais pertinemment que le mal est entré en toi, non pas sous la forme d'un microbe ou d'un virus, mais sous la forme d'un refus, le jour où tu as rompu l'alliance avec l'Esprit de Dieu ! Peut-être ce premier péché mortel, ce péché qui « conduit à la mort » est-il oublié, sous des habitudes d'avaricieux, de buveur, de libertin, d'impie, de paresseux… Ton orgueil ne veut pas te courber devant l'évidence des faits, ni sous la main de Dieu, qui pourtant ne te frappe que pour te réveiller, ne te touche que pour te pardonner !... Cependant le jugement est tout proche ; tout va être examiné à la lumière d'une foi dont tu t'es détourné lentement, insidieusement, lâchement, pour n'avoir pas à regarder en face ce sentiment d'angoisse qui t'a accompagné comme une ombre, tous les jours de ta vie… »

En définitive, quelle est la seule découverte que l'homme peut faire en ce monde, à la suite de laquelle il puisse espérer quelque bonheur valable ? Est-ce la « fée électricité » ? La machine à vapeur, la motorisation ? La radio ? Le remède du cancer ? La puissance nucléaire ?... Non pas, car l'expérience nous a prouvé abondamment que l'on peut faire de toutes ces choses excellentes, qui sont des dons de Dieu, un usage pervers qui accentue notre misère, hâte notre mort, appelle notre destruction ! La seule découverte importante pour l'homme est de reconnaître qu'il est pécheur, et que de là proviennent toutes ses misères, sans aucune exception. Car ni virus, ni microbe, ni pollution, ni accident, ni infirmité, ni diminution quelconque ne peuvent atteindre le Juste. Mais cette justice, que nous ne possédons pas nous-mêmes, puisque nous sommes nés hors de la justice, comment l'acquérir sinon par la rémission des péchés ?...

Certes, ce n'est pas là chose nouvelle, puisque dès le départ de l'ère chrétienne, c'est exactement ce que l'apôtre Pierre demandait à ses contemporains : « Convertissez-vous et repentez-vous, afin que vos péchés soient effacés » (Act.3/19). Mais encore faut-il que cette conversion descende dans les racines profondes, dans les zones obscures, inavouables… Que de convertis n'ont fait que de changer de camp, traqués par la peur de l'enfer, ont émacié leur face, revêtu le cilice et le froc, pour jouer un autre personnage, sous lequel ils ont espéré cacher plus commodément leurs secrets devant la Face de Dieu ! C'est pourquoi il nous faut plier l'échine sous la parole fulgurante de Jean-Baptiste :

« Race de vipères ! Qui vous a appris à fuir la colère qui vient ? Faites une digne pénitence, une pénitence qui porte du fruit… »

A vrai dire, rien n'est aussi difficile que la pénitence ! Elle n'est autre que la mort du vieil homme, lequel n'accepte pas facilement de mourir ! Aussi, que de faux-fuyants, que de chemins de traverse, que de portes de sortie l'homme victime de la ruse diabolique ne trouve-t-il pas dans les ressources de son imagination, pour fuir à la fois la pensée de la mort, signe de sa servitude, et l'angoisse qui le ronge, preuve de cette même servitude ! Qu'il lui est donc difficile d'atteindre les terres vierges de la Liberté devant la Face de Dieu !... De gagner le désert aux larges horizons, où, dans la solitude, il entendra la confidence divine ?...

Il ne sera donc pas inutile de s'attarder un peu, avant d'aborder la question souverainement importante de la rémission des péchés, sur les faux moyens de sortir de l'angoisse que l'homme utilise largement et abondamment, dans ce monde de perdition qui le conditionne pour la mort !...

***

- Fin du chapitre 3 -

Chapitre 4

Les fausses solutions de l'angoisse

Sur la grande Babylone la voix de l'Esprit ne cesse de proclamer :

« Sortez, ô mon peuple ! Quittez-la ! De peur que solidaires de ses fautes, vous n'ayez à pâtir de ses plaies ! Car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Qu'on la paie de sa propre monnaie ! Qu'on lui rende le double de ses forfaits ! A la mesure de ses fastes et de son luxe, qu'on lui donne tourments et malheurs ! Je suis reine, dit-elle, et je ne suis pas veuve, et jamais je ne connaîtrai le deuil ! Voici pourquoi, en un seul jour, les plaies vont fondre sur elle, peste, deuil, et famine ; elle sera consumée par le feu, car il est puissant le Seigneur Dieu qui l'a condamnée. » (Ap.18/4-8)

Il faut que l'Ange du Seigneur vienne prendre Lot par la main, pour le contraindre, en quelque sorte à se dégager de Sodome : il s'y trouvait assez bien, il n'avait pas envie de s'en aller. De même, il est tellement facile de s'accommoder de la figure de ce monde, de hurler avec les loups, d'accorder sa propre voix à la leur, que l'on ne souffre plus d'aucune discordance ! Telle est l'image des fausses solutions de l'angoisse, qui peuvent paraître, du moins pendant un certain temps, plus économiques, plus viables, et surtout moins exigeantes que cet Exode dans le désert où Dieu ne cesse de convoquer son peuple.

La solution luciférienne

C'est la haute trahison. Elle consiste à prendre carrément le parti de l'oppresseur, à entrer dans ses vues, à faire son jeu, à devenir son allié et son suppôt. On dit qu'il s'est trouvé parmi les fils d'Adam des gens pervers, conscients de ses desseins, qui se sont engagés délibérément dans son œuvre de destruction et de mort… On cite des noms. Il est notoire qu'il existe des sociétés secrètes, dont les membres sont progressivement initiés et accèdent à des grades de plus en plus élevés. Ils récoltent les moissons des royaumes de la terre : argent, influence, honneurs, distinctions de tout genre. Ils possèdent surtout la puissance, par laquelle ils s'imaginent gouverner l'univers ! D'une certaine manière, ils obtiennent ce que le Prince des ténèbres promettait au Seigneur Jésus, en échange d'un geste d'adoration : « Cette gloire je la donne à qui je veux, et je te la donnerai… »

Le monde d'aujourd'hui, beaucoup plus que celui de nos pères, est un tel réseau d'absurdités homicides, allant de l'alimentation à la médecine, de l'urbanisme à la fabrication des armes, que l'on est bien obligé de croire qu'un esprit pervers organise la terre habitée pour le plus grand malheur des hommes ! Les pactes infâmes qui suscitent les usines et les écoles de guerre, qui solidarisent les grandes puissances d'argent avec les chefs d'Etats, qui font voter des lois iniques, qui pourra jamais les connaître et les dénoncer ? Personne. Ils ne sont pas livrés à l'information qui, par la presse ou les ondes, atteint les simples citoyens, que l'on cherche surtout à divertir et à leurrer. Bien entendu de tels hommes s'ils existent, sont volontairement coupables et ne sauraient échapper au châtiment de la colère divine jusqu'à leur entière confusion. Déjà la Parole du Seigneur tombe sur eux :

« Malheur à vous qui riez maintenant,
« Car vous serez dans le deuil et dans les larmes… »

Jetons un regard effaré sur la psychologie ténébreuse du luciférien. Est-il homme encore ? A-t-il gardé quelque générosité de cœur, quelque sympathie amicale ? Non pas, sinon de façade : il ne le pourrait sans se renier lui-même. Il a épousé entièrement le mépris et la jalousie de Satan à l'égard du genre humain ; par une sorte d'osmose avec l'Ange déchu, il s'est laissé imprégné par l'esprit de perversité. Trouve-t-il une satisfaction, un plaisir dans cette symbiose que l'on peut qualifier de possession ? C'est le plaisir de la destruction, car pour un être pervers la destruction implique une puissance et une domination. Cette puissance donne l'illusion d'une certaine rivalité avec Dieu. Elle est terrible, en effet, la liberté de la créature, encore que le domaine de son action soit providentiellement limité dans l'espace et le temps. C'est par le mauvais choix de la liberté humaine que l'histoire est ce qu'elle est : misères de toutes sortes, carnages, massacres, trahisons, révolutions sanglantes et déportations ; depuis les mines de l'antiquité jusqu'aux modernes camps de travail, le gémissement des esclaves n'a jamais cessé… Et s'il en est ainsi, il faut admettre que chez certains hommes particulièrement influents, ce mauvais choix est parfaitement conscient et délibéré.

On conçoit d'ailleurs aisément que pour de tels hommes, par une sorte d'euphorie assez extraordinaire qu'ils reçoivent de l'Ange déchu, l'angoisse soit presque entièrement écartée. Si la drogue, en effet, suffit, par l'absorption de quelques molécules chimiques venant au contact des zones profondes du cerveau, à provoquer l'illusion du paradis, à plus forte raison l'esprit angélique peut-il pour celui qui se livre à lui, provoquer toutes sortes de phantasmes donnant l'illusion de la joie et du bonheur ! C'est ainsi que l'appel de la conscience est étouffé : « Après tout, qu'importe si je suis prisonnier, du moment que ma prison devient un lieu de délices, que mes liens sont doux, que j'ai fait taire en moi tout désir d'en sortir ! Dehors ne fait-il pas plus froid que dans cette confortable demeure, où je puis, pendant un certain temps du moins, jouir de tous les biens qui restent départis aux enfants des hommes ? » Ce raisonnement à courte vue suppose évidemment que l'on a rejeté les données de la foi, les avertissements divins, que l'on ne songe plus à ce qui se produira au moment de la mort, que l'on a foulé aux pieds le jugement de Dieu, que l'on a rejeté comme inexistantes les réalités invisibles qui soutiennent le monde visible.

Quelle confusion extrême est préparée pour de tels hommes ! Ce n'est pas sans une véritable terreur que nous l'évoquons, à la lumière de l'Epître aux Hébreux : « Il est épouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » Ayant douté de Dieu et de ses Desseins, comment pourront-ils jamais croire en sa Miséricorde ? Leur part est avec Satan dans l'étang de feu et de soufre, comme l'Apocalypse le prévoit sans ambiguïté. N'est-ce pas là une juste conclusion de leur pacte ? Ils ont voulu régner avec lui, il est juste et équitable qu'ils périssent avec lui après avoir été solidaires de son empire, ils le seront de sa confusion.

Mais écartons cette solution extrême qui ne saurait être, nous l'espérons, que le fait d'un très petit nombre d'hommes. En grande majorité ils fuient le problème de l'angoisse en se contentant d'en atténuer la morsure par le « divertissement », au sens pascalien de ce mot ; ou encore ils s'efforcent, avec une duplicité plus ou moins conscience, d'en déplacer le point d'application. Il est bon de discerner ces faux-fuyants, par lesquels la conscience humaine persiste à échapper à l'interrogatoire divin : « Qui t'a appris que tu es nu ? Aurais-tu mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? » La plupart, l'immense majorité des hommes, sont beaucoup plus victimes que responsables ; la prise sur eux de Satan reste heureusement assez extérieure. Il reste en eux un fond de bonté, un désir d'amour, un idéal de droiture que Dieu connaît et sur ces valeurs son Esprit veille. Lorsque le Mauvais sera

vraiment dénoncé et écarté, et délié son pacte, nous verrons toutes ces richesses se transfigurer dans la Grâce et dans un bonheur inexprimable. Ce sera le Royaume.

Le conditionnement alimentaire.

L'angoisse est la prise de conscience tragique de la précarité de la vie, de la fragilité de l'existence, dans un milieu qui n'est plus entièrement vital. C'est l'organisme qui s'interroge, plus que les facultés maîtresses ; c'est l'instinct de conservation » qui demande : « Subsister ! Voilà l'essentiel ; mais comment ? Comment vais-je survivre ? »

Le seule réponse digne d'une créature intelligente à cette question serait : « En renouant avec mon Créateur, puisque ma vie est devenue précaire depuis le moment où j'ai rompu l'Alliance avec lui ». Mais après tant de générations de péché, le Créateur semble si loin ! Le souvenir de son visage s'est estompé depuis si longtemps ! Le monde profane a si peur de Dieu qu'il n'ose même plus prononcer son Nom ! Tant d'équivoques, tant d'idoles ont été dressées par l'Ange des ténèbres sur la route du retour vers la vie ! L'homme ne songe plus à lever son regard vers Celui qui l'a fait, qui continue de le soutenir dans l'existence, qui attend patiemment, comme le père du fils prodigue, le moment de la repentance et de la conversion. Mais l'homme pécheur et exilé garde les yeux tournés vers la terre, tout comme ce fils prodigue convoitait, dans sa faim, les caroubes dont se rassasiaient les porcs.

Aussi, à la question posée ci-dessus : « Comment survivre », l'humanité presque unanime répond : « En mangeant ». Manger : voilà le mot. La ruée vers la nourriture, voilà le principal ressort de l'activité humaine. Cultiver le sol, lui faire rendre au maximum, entasser des stocks, organiser des marchés : toute la politique est centrée sur l'économie, comme si l'humanité entière se réduisait aux bouches, aux estomacs et aux tubes digestifs ! De quoi les hommes ont-ils besoin ? De pain et de viande. Qu'est-ce qu'un peuple sous-développé ? Un peuple qui n'est pas encore capable d'organiser son ravitaillement. En quoi donc va consister l'aide que nous lui apportons ? A leur prêcher l'Evangile du Salut ? A les initier à ce qu'il y a de bon dans notre culture ? Peut-être, mais ceci après, car il faut d'abord les nourrir, remplir leurs estomacs.

Il est vrai que le conditionnement alimentaire est nécessaire, qu'il est bon d'y travailler. Cependant, lorsque Dieu mit l'homme dans le jardin, il lui proposa beaucoup plus de le cultiver pour sa beauté que de l'exploiter pour son rendement. C'est par surcroît qu'une terre cultivée par amour produit un fruit généreux et agréable. La connaissance désintéressée des lois de la vie, de la biologie animale et végétale, dirions-nous aujourd'hui, est plus nécessaire que le rendement immédiat. L'exploitation intensive des sols a produit d'immenses désastres. L'humilité en face des lois de la nature, l'émerveillement en face de la vie sont des conditions d'existence et de survie beaucoup plus impérieuses que le remplissage des estomacs par n'importe quoi, comme le veut aujourd'hui la société dite de « consommation ». L'homme a été depuis longtemps pris au piège du pain, tentation à laquelle a échappé le Seigneur lorsqu'il jeûnait dans le désert. Il lui fut dit après sa faute : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front », mais il a voulu le pain sans la sueur. Il a déserté la terre et le travail familial : il a laissé la bêche et la paire de bœufs tirant la charrue antique pour la ville et ses occupations artificielles. Il en résulte que dans les nations dites civilisées, la majorité des hommes ne vivent plus sur le froment, les légumes, les fruits de leur terre, mais en absorbant des denrées qu'ils achètent à prix d'argent, et qui leur parviennent le plus souvent par des « intermédiaires » plus soucieux de leur profit personnel que de la santé de leurs clients. Aussi pour que les produits soient « vendables », il a fallu les conserver, les dévitaliser, les enrober, les stériliser et surtout les vanter exagérément par une publicité onéreuse. Les

survivants, dans les grandes villes, ne mangent plus que des aliments morts ou empoisonnés, si bien que l'on a pu écrire que si l'un de nos ancêtres était brusquement mis au régime d'un parisien moderne, il mourrait en huit jours… L'homme ayant cherché le pain plus que la parole de Dieu, meurt du pain qu'il mange : en entendant par le mot « pain » les nourritures frelatées et trafiquées que le commerce distribue dans les magasins de Babylone.

Ce n'était donc pas la solution que d'organiser d'abord l'économie. Nous en prenons conscience au point de vue collectif. Mais la conscience collective n'est que la résultante des consciences personnelles ; rien en sert de déplorer les désastres d'une alimentation carencée et déficiente – beaucoup d'autres l'ont fait avec plus de compétence que nous – si nous ne savons pas nous-mêmes prendre pour règle de conduite la Parole qui nous est donnée par le Verbe de Dieu : « Que mangerons-nous, que boirons-nous ?... » Gardons-nous de glisser si facilement vers la satisfaction du manger et du boire, alors que dans le fond de nos cœurs restent en suspend beaucoup de questions non résolues et qu'il faudrait résoudre d'abord et de toute urgence !

Il serait donc plus important de s'occuper du Royaume de Dieu que du manger et du boire ? Sans aucun doute ! C'est exactement ce que le Seigneur Jésus disait à ses Apôtres ; alors qu'ils l'exhortaient à prendre quelque nourriture : « J'ai une autre nourriture, leur répondit-il, que vous ne connaissez pas : c'est d'accomplir la volonté de mon Père ». (Jn.4/33-34) Il arriva pendant le meilleur moment de sa vie publique, alors que les foules étaient enthousiastes à sa prédication, que ces humbles de Yahvé qui l'avaient suivi au désert, en avaient oublié de manger : « Ils m'écoutent depuis trois jours, constatait Jésus, et si nous les renvoyons ainsi, ils vont défaillir en route… » Et il multiplia les pains pour eux. Il ne s'agit dont pas de mépriser la nourriture : elle est un don de Dieu, et une condition indispensable de vie pour notre corps tant qu'il est terrestre. D'ailleurs, le premier commandement de Dieu donné à l'homme est : « Tu mangeras », en lui proposant les herbes des champs portant semence – les céréales et les légumineuses - et les fruits des arbres. Mais il faut mettre la nourriture à sa juste place, et ne pas attendre d'elle ce qu'elle ne peut donner.

Supposons en effet une communauté familiale, paroissiale, religieuse… où se serait produite quelque dissension, quelque querelle entre ses membres. Une communauté encore localement groupée, mais où l'amour risque de s'éteindre, que l'Esprit de Dieu est en voie de déserter, parce qu'il y est contristé par la dispute, l'agressivité, voire la haine ou la rancune… Que faire donc, dans de telles circonstances ? Manger ? Non pas, mais jeûner et prier jusqu'à ce que la paix soit revenue. Le repas fraternel doit être vrai, significatif d'une amitié réelle, sinon les aliments que l'on mangerait dans la haine deviendraient des poisons. L'organisme ne peut vaquer efficacement à ses fonctions d'assimilation que si les zones centrales du cerveau sont dans la paix. D'ailleurs, dans les cas extrêmes de grand chagrin, de grande affliction, il devient radicalement impossible de manger : il faut attendre la consolation de l'Esprit, c'est-à-dire l'impulsion de la vie, qui vient de Lui, et non pas de la nourriture.

Si la communauté qui doit être fraternelle ne l'est plus ? Si elle n'est plus le milieu vital de cette consolation divine ? Que faire ? Chacun ira-t-il prendre son repas séparément, comme un carnassier jaloux de sa ration individuelle, tout en jetant un regard de convoitise sur la portion de son prochain ? Cette situation éminemment dramatique est cependant celle du genre humain, où chacun cherche à tirer à soi le bien commun, où chaque collectivité se défend âprement contre d'autres collectivités, où chaque nation prétend accaparer les

marchés pour amasser le plus possible de ressources et de devises. Quand donc saurons-nous organiser une économie en fonction des vrais besoins, et non pas du profit, dans un véritable esprit d'amour et d'entraide ?...

Ce sont donc les moines qui ont raison, lorsqu'ils s'imposent, au nom de tous les hommes, des jeûnes sévères et des pénitences, de manière à apporter un surcroît d'amour et de grâce face aux égoïsmes et aux intérêts particuliers. Normalement, si la conscience chrétienne collective était clairvoyante, tous les fils de Dieu, qui le sont réellement par le Baptême, - mais qui semblent bien l'avoir oublié ou négligé – se prosterneraient dans la cendre et sous le sac, comme autrefois les gens de Ninive à la prédication de Jonas, afin d'implorer d'abord la Miséricorde de Dieu, la paix véritable, et par conséquent la vie. Ce faisant, ils travailleraient plus efficacement pour l'économie mondiale que par n'importe quelle tâche « alimentaire ».

Il nous faut donc être vigilants, comme le Seigneur nous y exhorte en de nombreux passages des Evangiles. Il nous met précisément en garde contre ce « conditionnement alimentaire ». Ecoutons notre Seigneur :

« Mais si ce serviteur dit en son cœur : « Mon maître tarde à venir », et s'il se met à battre les serviteurs et les servantes, et à manger et à boire, et à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne connaît pas, et il le retranchera parmi les rebelles… » (Lc.12/45-46)

Et le Seigneur ajoute, tout particulièrement pour les prêtres de l'Eglise, qui devaient en principe connaître la Volonté de leur Maître :

« Or ce serviteur qui connaît la volonté de son Maître et qui n'a pas préparé ni agi selon cette volonté, recevra un grand nombre de coups… »

Il importe donc hautement de discerner en soi-même le moment de ce glissement vers le « conditionnement alimentaire » : lorsque les habitudes sont prises, il est déjà trop tard ! Celui qui ne peut plus se passer de sa cigarette, de son verre de vin, de son beefsteak quotidien… celui qui tremble à la pensée d'un seul jour de jeûne, de sauter un repas, comment pourrait-il être « récupérable » ? Que de gens sont en effet engloutis et exterminés par la nourriture, je veux dire par une nourriture prise avec excès ! Que de gens sont intoxiqués par les excitants dont notre civilisation fait un usage abusif ! Pour tous ceux-là le jeûne est rigoureusement nécessaire pour les arracher à la perdition, mais doit être pratiqué avec une discipline rigoureuse. [1] D'ailleurs la morbidité est là comme un avertissement tragique et une redoutable menace. Que de malades le sont parce qu'ils ont cru pendant des années violer impunément les lois de la nature, mais, les connaissaient-ils ?... [2]

---

[1] - En effet, le jeûne permet à l'organisme d'utiliser les réserves accumulées notamment les graisses. Or c'est dans les réserves graisseuses que l'organisme stocke aussi des toxines dangereuses. Le jeûne libèrera donc ces toxines lesquelles peuvent, si elles sont trop abondantes dans le corps, provoquer des accidents.

[2] - A vrai dire, qui les connaît, puisque nous nous sommes écartés depuis si longtemps de notre milieu vital naturel. Un régime végétarien et sobre, l'élimination de tous les excitants, alcool inconsidéré, tabac, drogue… l'effort physique qui fait transpirer, semblent des données essentielles.

Là encore c'est le principe posé par le Seigneur qui viendra à notre aide : « La chair ne sert de rien, c'est l'esprit qui vivifie ». Un homme qui vit de l'Esprit, par la prière et l'oraison, par la méditation des Ecritures, par le ministère de la Parole ; un homme qui met ses préoccupations constantes dans l'avènement du Royaume, pour qui les demandes du Pater sont pain quotidien, souci de toutes les heures, murmure de toutes les minutes, qui les exprime en son âme aussi facilement que l'air qu'il respire, cet homme-là, parce qu'il vit en Dieu, parce que sa « conversation est avec le ciel », échappera facilement à la tentation de la nourriture, « du conditionnement alimentaire ». Il n'aura aucune peine à être sobre ; il jeûnera facilement, et son organisme, justement parce qu'il restera sain, n'éprouvera aucun de ses faux-besoins tyranniques qui asservissent la plupart des « civilisés ». [1] Il faut vivre hors des portes et loin des cités, au moins spirituellement si l'on s'y trouve momentanément lié. Et cette réflexion nous conduit à discerner, pour s'en soustraire, ces autres « conditionnements » qui sont de fausses solutions à l'angoisse.

Le conditionnement vestimentaire

« Ils cousirent des feuilles de figuier pour s'en faire des pagnes ». La Parole de l'Ecriture assimile la nudité à la santé et à la sainteté, à l'état d'alliance. Elle manifeste que le vêtement est le signe de la mésalliance, de l'hostilité entre la créature et son Créateur. Nous avons vu précédemment que le vêtement est un « sacrement du Diable » (Livre VIII). En recouvrant la nudité, il fait reculer le sentiment de la honte, mais il retarde aussi l'urgence de l'interrogatoire divin : « Qui t'a appris que tu es nu ? » Nous avons vu également qu'il ne suffit pas de poser le vêtement – ce qui en soi est très salubre – pour supprimer la honte ; mais il faut au contraire supprimer le sentiment de la honte par une parfaite réconciliation avec Dieu notre Créateur, pour que l'on n'ait plus aucune gêne à s'accepter nu et à « fouler aux pieds le vêtement de la honte », selon la prophétie de notre Seigneur. [2]

Le monde n'en est pas là, hélas ! Il cultive au contraire habilement et perversement le vêtement, comme s'il était une « liturgie », voire une « religion ». Ne suffit-il pas d'être bien vêtu, de préférence à la dernière mode ? Cela tient lieu de tout : de vertu, de piété, d'honnêteté, de droiture. Surtout lorsque le vêtement se prolonge par la voiture, et la voiture par le chic appartement, puis la résidence secondaire. Un couturier habile, depuis ses bureaux et ses ateliers complote de ramasser plusieurs centaines de millions pour assurer en même temps sa gloire. Il souffle le vent d'une mode nouvelle dont le ridicule est caché sous le faste d'une habile publicité. Aussitôt les opinions les plus farfelues deviennent des dogmes, les fantaisies les plus extravagantes des articles de foi. Aussitôt des millions de girouettes s'orientent dans la direction indiquée avec plus d'ensemble et de rectitude qu'une armée de soldats asservis par la discipline militaire ! Etre à la mode : cela suffit. On peut dire que la mode est lancée lorsqu'en chaque ville un certain pourcentage de jeunes girouettes et de godelureaux oisifs ont emboité le pas. L'opinion est faite. Opinion basée, on le voit, sur

---

[1] - Ce recours aux excitants en raison d'une carence alimentaire a été observé même sur les animaux. Les souris nourries au blé se détournent de l'alcool, elles ils viennent au contraire si on les nourrit au pain blanc, au riz décortiqué, etc… Il en est de même pour les humains : mais ils ont besoin d'une autre nourriture que du blé complet ! « L'homme vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». C'est pourquoi lorsqu'il est privé systématiquement de cette parole nourricière depuis l'école laïque, quelles ne seront pas les tyrannies alimentaires et compensatoires qui le pousseront à toutes sortes d'excès, comme cela se voit manifestement aujourd'hui.

[2] - Paroles de Jésus, selon l'Evangile de Thomas, Logion 37, repris dans les Stromates de St Clément d'Alexandrie.

l'arbitraire absolu, sur la plus extrême fragilité, puisque dès la saison prochaine, toutes ces robes, pantalons, vestes, jupes et manteaux, chapeaux et chaussures seront considérés comme des loques et de guenilles. Cependant les consciences délabrées de nos contemporains se satisfont en grand nombre de la mode. Attirer les regards suffit : ils ne seront pas tous approbateurs, certains seront envieux, d'autres chargés d'une réprobation amère. « Je suis plus riche que toi, tu n'as pas assez d'argent pour te payer ce « mini » ou ce « maxi », ou ces bottes de cuir, exposées en vitrine dans un « grand » magasin. » Voilà le monde et sa mentalité surfaite remplie d'illusions et de vanité. Et comme en notre temps il y a une accélération, selon la loi bien connue de la chute des corps, les modes changent beaucoup plus rapidement qu'autrefois. Que de frais inutiles ! Que d'argent jeté par les fenêtres ! Que de travaux superflus ! Que d'occupations et de préoccupations frivoles. Comment se fait-il que l'homme et la femme ne soient pas encore parvenus à ce minimum de raison et d'intelligence, par lesquelles il vomirait de telles stupidités ?

Enlisé dans le terrain mouvant de l'opinion, le civilisé de nos cités grouillantes et vides se prive des véritables joies de vivre qui proviennent de la simplicité, de la loyauté, de la pauvreté, de l'humilité, du travail manuel, de la patience… de toutes les vertus dont les serviteurs de Mammon ont horreur. Ce qui est plus grave, c'est que la préoccupation du vêtement ôte entièrement celle du corps. La recherche de la « coupe » de la robe ou du pantalon, du « chic » dans le vêtement supprime le sens de la beauté du corps. Peu importe que la chair soit laide, malingre, étiolée, difforme, du moment qu'elle est bien habillée ! Le corps étouffe, sanglé de toutes parts, privé d'air et de lumière. Il peut être sale, voûté, bossu, aux cuisses grêles et blanchâtres, aux bras décharnés, ou bien encore bouffi, épais, ventru, obèse, peu importe ! Un habile tailleur remédie à tout cela, comme un habile apothicaire saura procurer les drogues adéquates à supprimer les symptômes douloureux de quelque maladie. Nous sommes devenus très inférieurs aux païens qui cultivaient leur corps par les jeux du stade en l'honneur des dieux, car ils pensaient que la force corporelle, la beauté, l'harmonie dans les lignes du corps, un heureux développement de la musculature était un culte à la gloire de la divinité. Ils avaient raison. Nous chrétiens, qui professons l'Incarnation du Verbe de Dieu en notre chair, comment n'avons-nous pas exalté ce culte du corps, non pour en faire une idole, mais un sanctuaire et un temple, et finalement un sacrement vivant du Dieu invisible, dont la beauté est telle qu'il n'a pas trouvé mieux, pour l'exprimer dans le monde visible, que de créer l'homme et la femme selon son image et sa ressemblance ?

Mais comme l'homme pécheur s'est éloigné de plus en plus de son Dieu, il est tout à fait normal qu'il ait recours à un vêtement de plus en plus sophistiqué ! Que dire lorsque le vêtement devient l'uniforme ? – Toute mode d'ailleurs tend à une uniformisation – Nous l'avons vu, il fait alors triompher presque entièrement le sur-moi collectif sur la personne et sa liberté. Il anéantit le jugement moral, et l'on voit ainsi des armées immenses transgresser allègrement, au son de la trompette et du tambour, le commandement de Dieu : « Tu ne tueras pas ! » ainsi que d'autres commandements ! Le vêtement entretient les divisions entre les hommes, maintient les castes, renforce les préjugés, assure la puissance des puissants, l'indigence des faibles ; il est le symbole de toutes les autorités usurpées, d'autant mieux habillées, environnées de fastes, de palais, de polices… qu'elles sont plus tyranniques. En un mot le vêtement est le signe permanent non seulement du péché, comme l'était déjà le simple pagne du Paradis Terrestre, mais de tout le conditionnement social et psychologique du péché, dont il nous fait parler maintenant.

Le conditionnement sociologique

« Pourquoi suis-je quelqu'un dans le monde ? » se demande le civilisé. « Est-ce parce que je suis fils de Dieu ? Est-ce parce que je suis droit et honnête, que je m'efforce d'être juste et exact en toutes mes affaires, bon et loyal dans toutes mes relations ? » La préoccupation de se conduire digne d'un fils de Dieu ne monte plus guère à la conscience collective contemporaine. Que signifient encore les mots « fils de Dieu » ? N'ont-ils pas perdu leur sens, comme beaucoup d'autres, depuis si longtemps que « les perles ont été jeté aux pourceaux » ? Chacun sait qu'en demeurant strictement honnête et droit, la fortune ne vient pas vite : bien mieux, on peut perdre tout espoir de la voir jamais venir ! Le péché seul rapporte : tel souteneur, en ouvrant un dancing à l'orée d'un bois, ramassera plus d'argent en une seule saison qu'un honnête charpentier pendant toute sa vie ! Les trafiquants de drogues et les vendeurs de poison, légaux ou illégaux, accumulent en une seule saison, plus de bénéfices qu'un honnête boulanger pendant toute sa vie ! Le compositeur, l'éditeur, le chanteur d'une chanson triviale, grotesque, stupide, récolteront des droits d'auteur abondants, car le disque une fois multiplié, aura les honneurs de la radio, sera vendu dans tous les bazars, entendu dans tous les cafés, où pour un franc, les boites à musique le répèteront inlassablement aux badauds et aux buveurs de passage ! Mais celui qui prétendrait mettre au jour un Oratorio sur les Mystères du Salut, surtout s'il le compose en invoquant l'Esprit-Saint, devra attendre le Millénaire pour le faire apprécier.

Que d'exemples pourrait-on citer dans ce genre !

C'est dire que l'opportunité a supplanté la Vérité, même en haut lieu, ainsi que l'Apocalypse l'avait prévu en nous faisant le tableau de la grande prostituée, vêtue – voilà le mot ! – de pourpre et d'écarlate, assise sur la bête, compromise avec le Dragon ! Qu'est-ce à dire, sinon que la conscience chrétienne et ecclésiastique a fui la contradiction, la persécution, l'angoisse, pour se conformer au conditionnement psychologique issu du péché.

N'a-t-on pas nommé des aumôniers dans les armées ? Certains grands évêques sont honorés, dans ces vastes entreprises homicides, de hauts grades et touchent des soldes élevées en échange de leurs silences, voire de leurs bénédictions. [1] Le Vatican heureusement a liquidé son armée ; on aimerait qu'il fasse disparaître également la « banque du Saint-Esprit » ! Le pape alors serait plus vrai dans la blancheur de l'hostie eucharistique. Ose-t-on espérer que l'Epouse du Christ épousera vraiment l'Evangile ?...

Si nous voulons obtenir ce résultat, il ne faut pas attendre qu'il vienne d'en haut, par décret pontifical ! Mais c'est à chacun, au jour le jour, de s'interroger loyalement et de demander si dans son vêtement, ses manières, ses habitudes, ses relations, il cherche à porter un témoignage contradictoire à ce monde de péché, ou si au contraire, par toutes sorte de compromissions, il cherche à se couler, à s'infiltrer, à disparaître, à se mêler, à se confondre avec l'ambiance indifférente, hostile, athée, ou simplement ridicule et vaine de ce monde dé péché ?... Mieux encore : dans certaines phalanges d'une « action catholique », qui a déposé les armes depuis longtemps, - les armes, à savoir la Croix – il est devenu bienséant de ne point heurter par la présentation de la Vérité évangélique, les opinions des

[1] - La chose était admise et fréquente il y a quelques lustres. Aujourd'hui certains évêques commencent à élever la voix pour condamner l'abomination des armements. Nous désirons ardemment que tous les évêques prennent ostensiblement et universellement le parti de la Loi divine : « Tu ne tueras pas ». Ce serait leur strict devoir.

concitoyens ! Les vrais croyants, les vrais disciples de Jésus-Christ acceptent loyalement de devenir, à la suite de leur Maître crucifié, un signe de contradiction. « Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi… » C'est là évidemment une situation très inconfortable, que l'homme charnel en nous a nécessairement tendance à fuir. Il justifie sa lâcheté par ce que l'on appelait autrefois le « respect humain ». Jacques parlait autrefois de la « considération des personnages », ou de « l'acceptation des personnes ». Nous dirions l'art de fléchir l'échine sous la pression du sur-moi social. C'est ici la perte et la disparition de la personne sous l'anonymat collectif, de la conscience libre sous l'esprit grégaire, l'étouffement de l'homme par l'ambiance irrespirable de ce monde, l'abdication du fils de Dieu devant le démon muet.

Il est vrai que la figure de ce monde, à l'époque actuelle peut paraître séduisante. Sommes-nous arrivés aux temps prédits par le Seigneur : « Les hommes feront des signes et des prodiges qui pourront séduire les élus eux-mêmes » ? Les chemins raboteux n'ont-ils pas été aplanis en de superbes routes ? Les sentiers raboteux ont été rectifiés ; les voies sont ouvertes pour de merveilleux et rapides voyages ; l'homme dispose d'une énergie fantastique pour remuer de la terre, faire sauter des rochers, forger le fer, par rapport aux bras du laboureur, du tailleur de pierre, du forgeron d'autrefois… Il n'y a plus de commune mesure entre le paysan courbé sur la glèbe qui suait pour son pain quotidien, et l'exploitant agricole d'aujourd'hui juché sur son tracteur. Que dirait le terrassier de naguère, gagnant ses quatre sous avec sa pelle et sa brouette, face au moderne conducteur d'engin, qui d'un seul coup de griffe de son excavatrice arrache à la tranchée profonde le chargement d'un lourd camion ? La chimie nous procure les matériaux que nous désirons, avec la dureté, l'élasticité, la pureté, la transparence, idéales ! Les métaux n'ont plus de secrets, même le titane et magnésium sont disciplinés au four électrique. Les chaînes de montage livrent des moteurs de toute puissance, qui permettront à la plus faible femme, par une seule pression de son doigt, d'accomplir les travaux du ménage que redoutaient nos grands-mères, comme aussi à l'avion géant de s'affranchir de la pesanteur…

Et l'on pourrait continuer cette litanie pendant des livres, pour exalter le génie multiple de l'homme technique arrivant à son apogée ; Il est intéressé, captivé, séduit, comme jamais il ne le fut par l'ouvrage de ses mains, par les réussites de son intelligence multiforme. C'est pourquoi beaucoup de chrétiens sont tombés dans le piège de « l'ouverture au monde ». Ont-ils été fascinés ? Eprouvent-ils une sorte de complexe d'infériorité en face de la science triomphante et profane ? « Elle a réussi, pensent-ils, c'est indéniable ! » Comment se fait-il que la « religion », elle, n'a pas réussi encore ? En effet les hommes ne sont-ils pas divisés par ce qu'ils croient, alors qu'ils s'unissent par ce qu'ils savent, pour reprendre la parole du célèbre Berthelot ? Ainsi voit-on prêtres et laïcs, pris de panique à l'idée de se trouver hors de la course, relégués sur la voie de garage, se lancer à toute vitesse à la suite de cette accélération du progrès, de la technique, de la science, de l'Evolution… Alors que jusqu'ici les saints et les hommes spirituels ont cherché à se dégager de la prise du monde, nos progressistes et nos modernistes veulent s'en rendre étroitement solidaires, et cela sans le moindre discernement des valeurs. On a vu des religieux fouiller les sables, explorer des grottes et des cavernes pour y découvrir les origines de l'homme, comme si la parole de Dieu n'avait donné aucune lumière sur ce point capital ! D'autres se lancent dans la physique nucléaire, apportant la contribution de leur intelligence et de leur temps à l'élaboration, non seulement des connaissances abstraites et désintéressées, mais de la bombe ! L'avant garde des théologiens et des exégètes voudrait aujourd'hui inventer un Evangile et un Christ aussi satisfaisants pour la civilisation planétaire qui monte à l'horizon, que l'était ce Jésus que les premières générations chrétiennes ont inventé, disent-ils, pour se consoler des persécutions et des outrages qu'elles subissaient de la part de païens…

Certes, tout n'est pas à renier ni à dédaigner dans la science et la technique qui conditionnent aujourd'hui le monde beaucoup plus étroitement que les anciennes idolâtries. Le Christ était lui-même charpentier-forgeron. Nous sommes assurés que ces dons de Dieu merveilleux que sont les éléments matériels, ainsi que leur usage en vue du bien de l'homme, garderont toute leur valeur dans le Millénaire qui vient. Ils seront disciplinés en vue d'une fin noble et juste. Ce que nous déplorons ici, c'est le manque de discernement de la conscience chrétienne qui cherche à baptiser Babylone, et qui, devant les trouvailles ingénieuses de l'esprit humain, semble oublier la valeur éternelle de la Parole immuable et Dieu, hors de laquelle il ne saurait y avoir de salut pour la chair humaine.

Car si nous voulons avoir la vrai solution de l'angoisse, ne la cherchons pas dans un conformisme quelconque avec la figure de ce monde ! N'est-il pas évident que l'angoisse elle-même est en quelque sorte le ressort et le moteur de cette intense précipitation des hommes vers une productivité insensée qui les absorbe et les exténue, qui les étouffe et les extermine ? Cherchons et trouvons la vraie solution de cette angoisse dans la Parole créatrice de Dieu. Tout nous est donné par le Seigneur pour opérer en nous cette réconciliation ontologique à la suite de laquelle l'angoisse disparaîtra entièrement, par laquelle nous serons envahis par une Paix véritable, dans laquelle nous pourrons demeurer. Tout nous est donné : mais il nous faut chercher encore, car la Foi n'a pas resplendi de toute sa lumière sur nos ténèbres au point de les dissiper entièrement. C'est pourquoi le « conditionnement religieux », s'il reste en route, s'il se contente d'un juridisme, d'un formalisme, d'une morale… risque lui aussi d'être une solution imparfaite, inefficace, voire dangereuse ; et c'est ce que nous allons étudier dans le prochain chapitre.

***

- Fin du chapitre 4 -

Chapitre 5

Le conditionnement religieux

Quiconque a quelque idée de la complexité de nos cellules et de nos organes, de la stabilité de leur fonctionnement, de la fragilité de leur structure, et cependant de leur singulier pouvoir de défense, n'a aucune peine à admettre, avec la Parole de l'Ecriture, que notre vie ne saurait dépendre ni de la nourriture, ni du vêtement, ni du cautionnement sociologique ! Le granit, s'il avait quelque conscience de lui-même, pourrait encore croire à son immortalité, tant que la terre reste ce qu'elle est, tant que quelque explosion solaire ne la réduit pas à l'état gazeux incandescent. L'acier rouille très vite lorsqu'il est abandonné à lui-même, il se corrompt avec le temps. Et pourtant, combien il est dur en rapport avec notre chair ! Qu'est-ce que la vie ? Un souffle ? Un échange physico-chimique à l'intérieur de nos tissus ? Les plus grands savants avouent leur ignorance : ils constatent des phénomènes et des enchaînements de phénomènes : mais les lois de la vie leur échappent encore. Plus ils scrutent le mystère des cellules, plus ils découvrent de conditions serrées, étroites, à la limite de l'improbable, et qui sont cependant rigoureusement nécessaires pour que le protoplasme ne tombe pas en décomposition immédiate. L'architecture des chromosomes défie toutes les lois de l'équilibre : elle subsiste cependant, avec une stabilité étonnante de génération en génération ! Dépend-elle cette vie des protides, des glucides, des lipides ? Pas forcément, puisque dans le jeûne la vie semble se renouveler ! Et cependant, il suffit de quelques milligrammes, voire de quelques millionièmes de grammes de certaines substances, introduites dans le sang ou les humeurs pour tout arrêter, presque instantanément ! Quel mystère ! Quel abîme de fragilité !

L'homme devenu pécheur n'est retenu dans l'existence que par un lien ténu, une chaînette subtile dont les maillons doivent tous se joindre de souffle en souffle, de diastole en systole, sans aucune interruption, sans aucune discontinuité ! Malgré toute sa technique, toute sa science orgueilleuse, il ne peut commander à son domaine intérieur ! Et l'on voit des tyrans qui prétendent faire marcher au pas cadencé des millions de leurs semblables, rester rigoureusement incapables de vérifier le fonctionnement de leur cerveau, de régler les battements de leur cœur, ou simplement les mouvements parfois imprévus et compromettants de leurs intestins ! Et lorsque la nuit tombe sur leurs majestés et leurs altesses, elles sont tributaires de l'inconscience du sommeil tout comme le dernier des esclaves et du paria innommé ! Dans la torpeur qui suit leurs journées de vanité, dans leurs draps de soie et sous leurs baldaquins dorés, les rois sont comme des cadavres encore tièdes dont le reste de vie n'est décelable que par une haleine humide !...

Voilà l'homme qui s'imagine vivre parce qu'il mange, qu'il boit, qu'il s'habille ; parce qu'il peut s'intégrer dans un ensemble qui lui procure le pain, l'habit, l'argent et surtout l'illusion d'être un personnage et d'avoir quelque importance sous le soleil !

« Votre Père sait que vous avez besoin de tout cela… » Et nous pourrions traduire : « Que vous avez encore besoin de tout cela. » Car présentement nous sommes comme des embryons dans la matrice qui les amène à l'existence réelle. Nous restons soumis aux éléments du monde. Les païens voient dans cette dépendance une nécessité, et ils s'en font une gloire : mais nous chrétiens, nous savons que cette servitude n'est que provisoire, et qu'elle est nécessaire tant que notre liberté n'est pas formée, n'est pas affermie dans le Bien, dans le Beau, dans le Vrai ; et nous comprenons que les conditions présentes de la vie terrestre ne sont que des conditions, et non point des causes. Nous n'existons ni par nous-

mêmes, ni par cet ensemble d'éléments, d'échange, de processus qui nous solidarisent avec l'Univers. N'est-il pas évident, en effet, que lorsque le dernier soupir a été rendu, ni le ballon d'oxygène, ni le glucose infiltré dans le sang, ni la transfusion ne peuvent empêcher le refroidissement et la décomposition cadavériques ! D'ailleurs scientifiquement parlant, selon le témoignage d'un homme aussi éminent que Jean Rostand, la mort est tout aussi inexplicable que la vie !...

Tous les sages ont su cela, bien avant que le microscope nous ait permis de distinguer les cellules et d'analyser leurs éléments infiniment petits ! C'est une intuition du cœur en même temps qu'une conclusion de l'expérience universelle, l'expression de la croyance de tous les peuples, confirmée par la Révélation divine : nous sommes entre les mains de Dieu. Et depuis le péché depuis cette rupture d'alliance, nous ne sommes plus retenus dans l'existence que par le fil ténu de la création. Ce fil, il ne nous appartient pas de le rompre : car le désespéré qui a recours au suicide n'est pas anéanti par son geste. Il ne peut savoir ce qui se passera après, et nous savons, nous chrétiens, par la Parole même de Dieu qu'il entre en jugement devant son Créateur et Maître, pour lui rendre compte de ses actes et se fixer, à la lumière de la Vérité divine, dans une relation nouvelle avec la Trinité Sainte. Mais ce fil de la création, il nous appartient de le solidifier, de le réparer, avec l'aide de Dieu qui veut bien nous en donner les moyens, de le doubler par l'observance des préceptes, de le tripler par les vertus théologales. Alors se réalise la parole de l'Ecriture : « Le fil triple ne rompt pas facilement ». (Ecc.4/12) Et si ce fil est bien tressé selon l'exacte volonté du Père, alors la vie est indestructible, les promesses sont accomplies, toute angoisse est écartée, le Royaume est obtenu et notre chair même se dirige vers l'incorruptibilité, selon la prophétie de Paul :

> *« Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous ». (Rom.8/13)*

Ils se pencheront encore longtemps sur leurs éprouvettes pour y suivre avec une curiosité toujours déçue le développement des germes pathogènes et des virus infectieux, ces chercheurs qui voudraient nous faire croire que la mort provient de leur infiltration pernicieuse dans les humeurs et notre corps ! Ils observeront les couches microbiennes qu'ils cultivent avec un soin scrupuleux, évoluer et se transformer les unes dans les autres, s'adapter aux antibiotiques, déjouer toutes les subtilités de la science… et pendant ce temps les maladies elles aussi évolueront les unes dans les autres, les hôpitaux pousseront comme des champignons aux portes des cités immenses, où la chair humaine, plus fragile que jamais sera vaincue non plus par des pestes redoutables, par des choléras impitoyables, mais par des grippes bénignes, des rhumes bénins dont nos ancêtres se guérissaient par deux heures de marche dans l'air frais du matin !... N'est-il pas évident que les hommes étaient plus vigoureux autrefois qu'aujourd'hui ? Que l'on songe par exemple aux travaux prodigieux, aux marches interminables qu'accomplissaient les légions de César ? Ils vivaient ces hommes, tout aussi bien, mieux qu'aujourd'hui avant l'invention du microscope et du vaccin ! Il y avait plus de joie de vivre sur les clairs rivages de la mer Egée et des Iles Ioniennes que dans les faubourgs actuels de Paris ; tout comme il y a incomparablement plus de poésie dans l'Odyssée que dans les romans policiers de notre temps ! Certaines maladies ont reculé avec la médecine, mais la morbidité s'est multipliée puisque malades et médecins sont plus nombreux aujourd'hui qu'autrefois ! Plus une civilisation est « avancée », plus elle est grevée par la maladie. Où s'est-elle « avancée » cette civilisation, dans quelle direction ? N'est-ce pas précisément dans la direction de l'impiété et de l'athéisme, c'est-à-dire de la rupture avec le Dieu vivant ? Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la mort soit plus redoutable qu'autrefois, puisque le péché qui la provoque abonde et que l'iniquité

déferle ! Car la vie, en son essence profonde, ne dépend pas des éléments qui la conditionnent, la mort ne provient pas non plus des contagions microbiennes qui la conditionnent. Le problème de la vie et de la mort se situe sur un tout autre plan : les consciences sont obscurcies et alourdies, le jugement moral et religieux se décompose, voilà pourquoi la vie s'en va.

C'est pourquoi la vision prophétique reste vraie plus encore aujourd'hui qu'autrefois ! Pourquoi sommes-nous malades ? Pourquoi sommes-nous frappés par la mort ?

« Ils ont abandonné les sources de la vie,
« Ils m'ont abandonné, moi, la source de la vie,
« pour se creuser des citernes qui ne retiennent pas l'eau…
« Ils m'ont abandonné depuis des jours sans nombre. » (Jér.2/6,13)

Comment reviendrons-nous à la vie ?
« Venez à moi, vous tous qui êtes las et accablés
« et je referai vos forces !

« En vérité, en vérité, je vous le dis,
« celui qui croit possède la vie éternelle ».

***

La tentation du sentiment religieux

La tentation du sentiment religieux pour sortir l'homme de son angoisse situe le combat sur son vrai terrain. Il faut évidemment que la conscience humaine soit littéralement effondrée pour qu'elle ne sache plus discerner que la maladie, la souillure et le péché sont une seule et même réalité se manifestant à des niveaux différents. Lorsque la corruption, sous une forme ou l'autre, depuis le simple « mal blanc » jusqu'à la tuberculose avancée, envahit le corps et détruit les chairs, nous n'avons là qu'un « épiphénomène », la manifestation la plus extérieure de la corruption intime qui touche tout être humain. Par bonheur d'ailleurs dans notre langue, le mot « corruption » s'applique effectivement à tous les niveaux de l'être. S'il est bien insensé de prétendre guérir les maladies corporelles sans une amélioration de conduite, sans un affinement du jugement moral, sans un effort patient et persévérant de conversion et de sanctification, nous sommes en revanche assurés de faire régresser toute morbidité et la mortalité elle-même en extirpant la racine du mal, c'est-à-dire en renouant avec notre Créateur et souverain Maître, la Relation vitale de connaissance et d'amour.

N'est-ce pas ce que le Seigneur nous enseigne en disant : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, Père, et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ». L'Evangile et les Actes nous rapportent qu'en ce grand moment de l'histoire où la Terre a été visitée par le Verbe de Dieu, où s'amorçait une réponse positive à la proposition divine, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les boiteux se levaient, les lépreux étaient purifiés, les morts ressuscitaient. [1] Chaque homme est plus ou moins tributaire de la conscience collective de

[1] Nous avons là le fondement de notre invincible espérance, car si les infirmités et les maladies vont croître encore avec les progrès de l'impiété jusqu'au retour du Seigneur, nous

son temps, et c'est pourquoi ce ne sont pas toujours les plus coupables qui souffrent le plus, du moins présentement. Mais inversement la conscience collective est également tributaire de l'avènement d'une super-conscience chez les meilleurs, ou mieux, les plus favorisés. Et là, le mouvement est irréversible, c'est le mouvement même du Salut et de la Rédemption, suscités par l'Esprit de Dieu qui ne se repentira jamais de son ouvrage.

La profession des religions du monde entier est unanime : le mal est une souillure, et cette souillure résulte d'un péché ; ainsi se trouve expliquée l'angoisse. « Je ne suis pas juste aux yeux de Dieu, je ne suis pas en état de justesse et d'accord avec ses vues, je ne suis pas en correspondance avec son désir… je suis certes dans sa main, comme créature, puisque je ne saurai aucunement dépendre de moi-même, commander à ma vie, à ma subsistance ; il est grand, sage et tout-puissant Celui qui me maintient et me fait exister ! Mais ce mal que je ressens, ce mal dont je vois souffrir mes frères, cette mort qui frappe les miens, qui dévaste autour de moi, d'où peut-elle provenir, sinon d'une défaillance avec Celui qui nous crée tous, sinon d'une désobéissance à sa Loi, sinon d'un péché ? »

Quel remède trouver dans l'immédiat ? Y a-t-il un homme qui oserait prétendre retrouver exactement la volonté de Dieu pour l'appliquer ? Telle est la question sans solution que posent toutes les religions, celle que pose aussi l'Ecriture Sainte, lorsqu'elle nous invite, en de nombreux endroits, à nous mettre en quête de cette « sagesse » qu'aucun des fils d'Adam n'a connue. Invitation pressante… mais aucun des Livres de l'Ancien Testament ne nous dit en clair en quoi consiste cette Sagesse qui rend l'homme agréable à Dieu et lui procure l'immortalité !... Il semble que souvent la question soit un défi ; qu'une vie d'homme ne suffirait pas à découvrir ce Dessein mystérieux et oublié. Aussi, dans l'immédiat, faut-il pallier par quelque artifice compensatoire et expiatoire à cette non-justice, à ce « péché » de qui viennent tous nos maux, et surtout la morsure insupportable de l'angoisse.

C'est pourquoi toutes les religions, après avoir dit que l'angoisse provient d'une non-justice de l'homme dans son rapport avec Dieu, instituent un ensemble de rites et de coutumes, sans s'attarder à rechercher la voie de la Justice qu'elles avouent ne pas connaître. Ici, ce sont des sacrifices expiatoires, des oblations pacifiantes ; là des ablutions continuelles, journalières, hebdomadaires, mensuelles, ou encore des gestes à reproduire, des formules à répéter ; ailleurs il faut porter tel ou tel vêtement, vénérer une image, une statue, porter un médaillon, une effigie, une amulette ; presque partout les vrais dévots s'imposent de pénibles pèlerinages, des jeûnes sévères, des coups, et même de véritables tortures. Les talismans, les théraphim, les bracelets, les boucles d'oreilles, les anneaux dans le nez, les tatouages, les tonsures, les coiffures, les franges des vêtements… signification diverses, infiniment variées d'une recherche de la « distinction », d'un échappatoire, d'un pharisaïsme sécurisant. Comme le mal a certainement une cause, et que depuis longtemps on ne la connaît plus, il faut bien la situer quelque part : d'où les innombrables tabous : « Tu ne mangeras pas… tu ne toucheras pas… tu ne prononceras pas… Tu ne feras pas ceci, cela… » C'est ainsi que les religions qui réglementent tant de coutumes avouent ainsi leur impuissance radiale à procurer à leurs fidèles la Justice essentielle de notre vraie relation à Dieu, notre Créateur.

---

sommes assurés que le mouvement de foi qui précèdera dans l'Eglise fidèle et accompagnera ensuite ce retour renouvellera la Création ; non seulement la chair humaine retrouvera sa santé et sa beauté, mais la nature extérieure sera renouvelée par la puissance de Dieu. « Voici que je fais toutes choses nouvelles ».

Le coutumier, le règlement, l'institution, les constitutions… fournissent ainsi à celui qui se veut « religieux » toute une liturgie des heures, des jours, des semaines, et de saisons. O bienheureuse règle qui dirige à chaque instant l'impératif de l'obligation morale, de sorte qu'il « n'y a plus de problème » ! Toujours savoir ce que je dois faire au son de la cloche, quelle orientation je dois donner à mon esprit, à mes jambes, à mes mains. Etre enfin délivré par un seul engagement, par des vœux perpétuels, de cette nécessité de choisir dans une ambiguïté permanente, de prendre mes responsabilités dans des situations nouvelles et imprévues ! Dans le cloître, plus rien n'est laissé au hasard ; l'obéissance à la règle a concrétisé une fois pour toutes l'option de la liberté ! L'ordonnance de la vie tendra à la perfection lorsque par ses membres bien disciplinés et généreux, la communauté tout entière sert le Seigneur par l'Office divin, le prochain par l'hospitalité et subvient à ses besoins par le travail. Certes, que de richesses dans la vie monastique ! Quelle puissante tradition ! Quel merveilleux conditionnement dont il faut garder toute la valeur positive. Depuis les prophètes qui, à la suite d'Elie, recherchaient Yahvé de tout leur cœur, en passant par les scribes pieux, jusqu'aux multiples couvents du Moyen-Age, lumière de science et de charité pour toute l'Europe, jusqu'aux communautés charismatiques d'aujourd'hui, que de témoignages pour crier que la vie humaine a un tout autre sens que les affaires et l'argent ! Nous espérons fortement que dans le Millénaire qui vient toutes ses richesses encloses et conservées dans les cloîtres seront enfin appréciées par le peuple de Dieu et finalement par toute l'humanité.

Cependant, les religieux eux-mêmes reconnaissent, comme saint Thomas d'Aquin, l'un d'entre eux : « Le religieux régulier est dans la recherche de la sainteté… » (in statu sanctitatis acquirendae). La règle n'est qu'un moyen, un conditionnement qui, pour certains hommes – à vrai dire pour le plus grand nombre qui feraient bien de s'y conformer ! – est rigoureusement nécessaire. L'Eglise agit en maîtresse non seulement de Vérité, mais d'éducation. A travers elle l'Esprit de Dieu poursuit l'œuvre entreprise depuis l'Ancien Testament, lorsque le peuple hébreu était soumis à la Loi de Moïse et à l'ensemble des préceptes. Ils sont indispensables ! Tant que l'homme n'a point atteint l'âge adulte, il a effectivement besoin d'un règlement, jusqu'à ce que par l'Esprit de Jésus-Christ, il sache exactement discerner en toutes choses la Volonté, le Bon Plaisir du Père.

Mais voilà l'écueil, le conditionnement religieux de la règle, de la loi, risque de se refermer sur la personne et de la maintenir prisonnière, de même que le conditionnement vestimentaire et sociologique reste, pour la plupart des humains, la seule référence pour diriger l'obligation morale. Et aussi, et à plus forte raison, la conscience personnelle peut être comme obnubilée par la règle, s'y confiner, s'y enfermer, et ne plus pouvoir la dépasser. Un règlement fait pour des enfants risque de favoriser l'infantilisme. On a vu d'anciens scouts tellement saisis par le grand jeu inventé par Baden Powell qu'ils restent adolescents toute leur vie, et ne se trouvent bien qu'en culottes courtes et en chapeaux à larges bords !...

Le raidissement pharisaïque qui a finalement rejeté le Sauveur en le clouant à la Croix n'était qu'un attachement excessif à la Loi, belle et bonne, mais provisoire, que Moïse avait promulguée au Nom de Dieu pour un peuple en voie de formation. « Nous sommes disciples de Moïse, rétorquaient avec fierté les pharisiens aux partisans de Jésus, ce Jésus de Nazareth nous ne savons pas d'où il vient… » Ce que Jésus leur demandait cependant, humblement, mais fortement, c'est de prendre soin d'examiner la doctrine qu'il leur proposait pour qu'ils soient convaincus qu'elle venait bien de Dieu, et il ajoutait : « Si quelqu'un accepte de faire la volonté de mon Père, il verra si la doctrine que j'enseigne vient de Dieu, ou si je parle de moi-même ». (Jn.7/26s) A force de regarder la Loi, d'en écouter tous les détails, d'en cultiver la lettre, ils ne voyaient plus derrière elle et au-delà d'elle, le Législateur ; bien mieux, ils ne convenaient même plus de ce principe de bon sens que Jésus leur

rappelait à mainte occasion : « Le Sabbat est fait pour l'homme, et non point l'homme pour le Sabbat ».

Quel est en effet le meilleur tranquillisant ? L'équanil ? Le largatil ? L'épanal ? Tous ces produits chimiques vendus sous des étiquettes multiples dans toutes les pharmacies du monde ? Lequel choisir ? Aucun n'est meilleur que la Loi : heureux l'homme qui, devant la Loi, n'a rien à se reprocher ! Ainsi se voulaient les pharisiens qui payaient même la dîme de la menthe et du cumin ! « Ils filtraient le moustique », disait le Seigneur, « mais ils avalaient le chameau ». Perdus dans les détails d'une casuistique infantile, ils oubliaient la droiture, le jugement et la miséricorde. Ils se voulaient purs, et se désolidarisaient ainsi du monde, où ils ne voyaient que des pécheurs et des maudits « qui ne connaissent pas Dieu ». N'est-ce pas précisément ce reproche qu'ils adressent à l'aveugle-né qui, par l'évidence des faits, cherche à leur faire prendre conscience du miracle dont il est l'heureux bénéficiaire, mais surtout de la puissance divine de Celui qui l'a opéré ?

Certes la Loi de Moïse était difficile à pratiquer intégralement ! Surtout si l'on y ajoutait les arguties minutieuses dont les Anciens, avec leur « tradition », étaient les inventeurs. Nous savons comment Jésus invitait ses contemporains à faire un nécessaire discernement sur ce point lorsqu'il disait aux pharisiens, au risque de les effrayer et de les scandaliser : « Isaïe a bien prédit de vous, hypocrites, lorsqu'il disait : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ! Leurs doctrines ne sont que des préceptes humains ! » Et leur citant l'exemple du 4ème commandement transgressé au nom de leur tradition, il ajoutait : « par votre tradition, vous avez anéanti le commandement de Dieu » (Mc.7 Mt.15)

S'ils étaient restés fidèles à l'esprit de la Loi de Moïse, c'eut été tout différent ! Jamais ils n'auraient persécuté le Seigneur, jamais surtout ils n'auraient tramé contre lui de complot homicide ; jamais ils n'eussent été mis dans leur tort par le Seigneur, comme ils le furent : « Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Eh bien, aucun de vous ne met la Loi en pratique : pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? » S'ils avaient su discerner dans la Loi l'Amour qui l'inspire et qui la justifie, s'ils avaient pu, selon cet esprit d'Amour, faire la hiérarchie des préceptes, la Loi les eût conduits à la porte du Royaume de Dieu. Il leur eût suffi de faire un pas pour y entrer. Cela s'est heureusement réalisé pour quelques-uns, comme ce scribe qui avait reconnu les deux grands commandements de la loi dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain : « Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu », lui dit Jésus. Et si l'amour animait les cœurs, la Loi de Moïse elle aussi serait facile à observer, car elle correspond, en ses points essentiels, aux plus profondes aspirations du cœur humain.

Ainsi les cadres structuraux ecclésiastiques et religieux de l'Eglise ont pu paraître comme le conditionnement idéal pour la pratique des vertus : humilité, douceur, patience, amour fraternel. Le séminariste, le moine, le religieux… qui, renonçant à eux-mêmes, à leur volonté propre, avaient suffisamment d'amour et de générosité pour triompher de la règle en s'y soumettant, et s'échapper ainsi, vers une oraison perpétuelle, de toutes les occupations fastidieuses de la vie cloîtrée, pouvaient atteindre la sainteté, telle du moins que la définissait pour eux l'Eglise : « l'héroïcité des vertus ». Malheureusement, il ne semble pas que la proportion de saints et de saintes, sur le nombre total des religieux et religieuses, soit très élevée. Il faut reconnaître que la Loi de Moïse n'était pas mutilante pour l'homme : elle suppose toujours que la cellule de base de la société, et de cette société choisie qu'est le peuple de Dieu, est l'homme **et** la femme. La famille et le patriarcat sacré, ordonnée par la Loi, conformément à la nature – à la nature outragée sans doute mais à la nature quand même – étaient le plus sûr moyen pour aboutir à la vie : là encore il fallait se soumettre à la Loi pour la dépasser. C'est ce qu'ont réalisé les Gloires de l'humanité au principe de notre

Salut. Inversement les traditions humaines introduites dans l'Eglise par l'encratisme et le manichéisme sont profondément mutilantes : la conscience chrétienne s'est écartée avec horreur et angoisse de cette « sexualité » où elle a pressenti le péché d'origine. Mais que peut désormais l'homme sans la femme, et la femme sans l'homme ? Travaillant chacun de leur côté au « salut de leur âme », ils institutionnalisent le péché d'adultère. Ils ne peuvent donc espérer l'accomplissement des promesses, et dans les profondeurs de l'Amour, ils ferment la porte à l'Esprit de Dieu. N'est-il pas en effet, avec le Père et le Fils, le Créateur de la nature humaine dans toutes ses dispositions ? N'est-il pas l'inspirateur du Cantique des Cantiques ? Le désir de l'Esprit n'est-il pas de devenir le Lien éternel de l'homme et de la femme, comme il est le Lien des divines Hypostases ?

Le cadre ecclésiastique se proposait de ramener ceux qui s'y conformaient à la Connaissance : ils avaient la Lecture divine, la sainte Liturgie, l'Office divin ; ils avaient surtout les Sacrements, le silence pour méditer les Mystères, pour en contempler toutes l'espérance, et la puissance de vie. Et voici que leur claustration même les empêchait de les mettre en application ! Aussi il ne faut pas s'étonner des crises et des scandales qui ont assombri l'histoire des Ordres religieux, et que les ennemis de l'Eglise n'ont pas manqué d'exploiter. Mais quoi ! était-il si nécessaire de se contraindre et même de se mutiler par des règlements humains qui non seulement enrayaient le commandement de Dieu mais lui interdisaient, en quelque sorte, de rendre à la créature la vie et le Salut ? Selon la parole prophétique de Pierre, c'était là un ensemble de prescriptions que « ni nous ni nos pères n'avons pu porter » (Act.15/10). D'ailleurs les Saints authentiques de l'Eglise, qui demeurent des lumières irremplaçables pour nous qui arrivons à la fin des temps, sont justement ceux qui, dépassant le péché d'adultère et de séparation entre les sexes, se sont acheminés, par un amour docile à l'Esprit de Dieu, vers la restauration de l'unité entre l'homme et la femme : François de Sales et Jeanne de Chantal, Vincent de Paul et Louise de Marillac, François d'Assise et Claire… et combien d'autres, dont la vie du cœur n'est que trop discrètement confiée au public chrétien. Il faut certes, ne pas livrer les perles aux pourceaux, mais l'on doit déplorer aussi la pruderie excessive d'un cléricalisme ombrageux et profondément complexé…

Le Livre de Job

Tous ces justes selon la Loi, tous ces pratiquants de la vertu morale, cette nombreuse armée d'hommes et de femmes qui, avec un courage admirable, une volonté intrépide, et même parfois des excès héroïques, se sont livrés à la pénitence pour atteindre le suprême degré de la vertu, quelle est en définitive leur moisson ? Qu'ont-ils récolté ? Quels sont les fruits de leur dur labeur ? Nous ne doutons pas un instant qu'ils aient aujourd'hui la vie éternelle, sinon par la résurrection d'entre les morts, du moins par le séjour dans ce lieu de paix, de repos et de rafraîchissement qu'évoque la sainte Liturgie lorsqu'elle nous fait prier pour les défunts. Ils sont au « paradis », mais ils n'ont pas obtenu les promesses ; après d'amères épreuves, ils ont subi l'humiliation du vieillissement, ils ont vu s'ouvrir devant eux la fosse ; ils s'y sont résignés, avec plus de sérénité sans doute que les gens du monde, et finalement on leur a donné la sépulture. Le mauvais riche et le pauvre Lazare meurent pareillement. Les Anges voient évidemment ce qui se passe de l'autre côté ; mais les hommes, eux, voient que le riche est honoré par les pompes funèbres, alors que le pauvre est méprisé jusque dans son enterrement. Lorsqu'un chef d'état porté au pinacle par les procédés diaboliques, que nous avons dénoncé, vient à mourir, la nation entière s'émeut et pleure, l'Eglise sonne ses cloches en des glas interminables, elle joue sur ses orgues de puissantes marches funèbres. Il semble que le soleil doive s'obscurcir et que la lune ne donnera plus sa lumière ! Mais lorsqu'un pieux religieux s'éteint dans sa cellule, où il a prié et

veillé, où il a sans relâche mené le bon combat contre les puissances infernales, qui le sait ? Qui en parle ?

Job se scandalisait ainsi de ce que le juste soit éprouvé tout autant et parfois plus que le méchant. Le juste : celui qui non seulement respecte le règlement, mais qui pratique la loi morale, ce « Décalogue » universel qui correspond bien aux aspirations du cœur humain ! Job a conscience d'être juste : pourquoi donc est-il affligé ? Il proteste continuellement de son innocence. A-t-il raison ? Si sa cause est juste, n'est-ce pas Dieu qui se trouve dans son tort à son égard ? Mais cette hypothèse n'est pas soutenable. C'est pourquoi les amis de Job la rejettent avec véhémence : « Tu as péché ! » lui disent-ils. L'évidence du châtiment n'est-elle pas la preuve formelle du péché ? Dieu est juste et ne saurait permettre aucunement que l'innocent soit traité comme un coupable. Alors Job est hypocrite ? Il a bien caché son jeu ? Il existe chez lui un péché secret qu'il en veut pas avouer ? Non pas ! Job est droit et loyal : il persiste, malgré ces allégations, dans la proclamation de son innocence ! Alors ? Il y a donc un péché secret que Dieu seul voit, lui qui voit des déficiences même chez les Anges !

Et lorsqu'à la fin de ces longues et très belles discussions poétiques, les quatre interlocuteurs, trois contre un, plus Eliud qui renforce les trois, demeurent sur leurs positions sans avoir trouver la clé du problème, c'est Dieu qui prend la parole. Il fait alors défiler sous nos yeux les splendeurs de sa création, et nous enseigne ainsi que si un gouvernement admirable préside aux choses de la nature, il en est à fortiori de même pour l'histoire de l'homme, comme pour le cas particulier de chacun. Dieu dit simplement que rien n'arrive au hasard, que tout a un sens. Il nous invite donc, non pas au silence comme Job l'imagine, frappé qu'il est soudain par la Majesté divine, mais à une recherche confiante qui doit persévérer et aboutir. En effet, cette justice de Job était-elle la véritable Justice ? Etait-elle celle qui accomplit les promesses de l'Ecriture ? Job était juste selon la Loi de Moïse [1] –dont il avait observé toutes les préceptes, mais était-il juste aux yeux de Dieu ? Il n'avait pas conscience d'un péché mais était-il sans péché pour autant ? Il n'était pas coupable, certes, sans qu'il s'en rendît compte, conditionné qu'il était par la sociologie religieuse de son temps, qui ne pouvait régenter qu'un ordre de péché, il portait en lui une déficience profonde qui permettait à l'Adversaire de s'introduire, de le trouver en défaut et de l'affliger de toutes sortes de maux. Et finalement Job a récupéré ses biens, recevant ainsi une certaine approbation de Dieu : « Mon serviteur Job intercédera pour vous ». Mais il est mort, « vieux et rassasié de jours », restant prisonnier de l'ancienne sentence, justifié seulement par la Loi ?

Ainsi le conditionnement de la Loi, - de la loi rituelle et de la loi morale – la pratique « religieuse », les vertus, même héroïques, ne sont encore que des moyens destinés à nous conduire au-delà de ce qu'ils contiennent. Aussi la Loi et son ordre restent décevants : quelle est donc la valeur de cette vie sur terre ? A quoi bon se sanctifier ? A quoi bon être juste, si le juste et l'insensé meurent pareillement ? Jusques à quand, Seigneur, durera cette profonde déception de l'homme qui, malgré tout son désir ardent d'immortalité, et malgré toute sa bonne volonté dans l'observance des préceptes, reste condamné par la parole qui régit toute la biologie humaine depuis la première transgression : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière ».

[1] - Job n'était pas juif, mais il connaissait, et suivait semble-t-il, la Loi de Moïse, connue dans toute la région de la Palestine, comme de nombreux « craignants Dieu ».

C’est ici qu’il convient d’ouvrir le Livre de l’Ecclésiaste, pour faire par sa lumière une critique fondamentale de l’être charnel, de l’homme animal ; c’est ce que nous allons tenter dans le chapitre suivant.

***

- Fin du chapitre 5 -

Chapitre 6

Critique fondamentale

Le Livre de l'Ecclésiaste

Si les Hébreux avaient pris au sérieux les gémissements qu'ils poussaient vers le ciel lorsqu'ils étaient sous la férule du Pharaon, jamais ils n'auraient éprouvé le désir de revenir en Egypte. Dieu cependant les avait pris au sérieux ; il avait entendu leurs cris, il était intervenu pour les délivrer. Et voici que dans la solitude, à certains moments, la liberté leur paraît un bien moins précieux que les oignons d'Egypte et la viande dont ils pouvaient là bas se rassasier !...

Que l'homme est inconstant ! Que sa mémoire est courte ! Lorsqu'il est dans l'épreuve, il pousse des cris vers le ciel ; lorsqu'il est prisonnier il soupire vers la liberté et il déclare : « Plutôt la mort que de me laisser reprendre lorsque je serai libre ! » Mais à peine les portes de la prison s'entrouvrent-elles que cet espoir, ce rêve d'évasion suffit à le rassurer, et il se résigne à ses liens. Il remet au lendemain son plan de fuite qu'il a mis tant de veilles à élaborer, à caresser, à préciser jusque dans les moindres détails !...

Prenons conscience des tribulations amères qui nous sont advenues en raison du péché. Que de guerres ont ensanglanté la planète ! Quel est le pays, la contrée, la région dont le sol n'a pas était souillé par le sang d'Abel, c'est-à-dire par la main de Caïn ? Que de dévastations et de déportations ! Que de caravanes de captifs et de fuyards, de déportés et de réfugiés ! Et lorsque les traités et les intérêts des puissants ramènent la paix, - cette ombre de tranquillité que les nations appellent la paix ! – les maladies ne cessent pas pour autant leurs ravages, la chair humaine reste croulante et souffrante, blessée à mort, assombrie par le désespoir. Les humains se traînent plus qu'ils ne marchent, et en notre siècle ils ne peuvent même plus se traîner : ils se font traîner par leurs innombrables moteurs ! Ils s'affublent de vêtement devenus indispensables : accablés qu'ils sont par le froid et par la honte. Que leur reste-t-il des vraies joies disposées par le Créateur dans le grand jeu de la Nature ? Des images fugaces, irréelles, affleurant sur un écran luminescent ! Illusion, sous-réalité que l'on regarde assis dans un fauteuil. Les fleuves à traverser à la nage, les montagnes à gravir, les forêts à explorer, les plantes à nommer, à contempler, à bénir, les fruits présentés par les arbres séculaires, les lacs et les océans, leurs rivages infinis, les collines aux formes féminines qui ceinturent un horizon toujours renouvelé… tout cela n'est plus à portée de l'homme devenu prisonnier du monde fumeux et artificiel qu'il a produit, de la fausse sécurité de la ville dont les constructions hideuses ont ravagé le jardin que Dieu avait autrefois planté…

L'humanité s'endort dans la mort, c'est-à-dire dans le processus infernal qui y conduit. Elle se laisse prendre dans le filet, elle en rit, avant d'en pleurer ; elle s'en amuse, elle en plaisante avant d'être tenaillée par la souffrance, les deuils, les cris, les larmes, la désolation. Et lorsque Dieu dans sa miséricorde, envoie de solennels avertissements, ils ne sont pas reçus comme tels. Sans doute certains secours s'organisent, au milieu desquels beaucoup trouvent leur intérêt. On fournit des couvertures, du pain, des médicaments aux sinistrés lorsqu'un typhon a rasé la campagne, lorsqu'un tremblement de terre a précipité les maisons à terre. Mais ces malheurs sont peu de chose en comparaison des tortures et des oppressions que les hommes s'imposent les uns aux autres ! Qui ne frémit à la pensée de

ces millions de forçats condamnés, dans les camps de travail, à de terrifiantes servitudes pour la gloire d'idoles dont le ridicule est immense, comme le communisme athée ? Qui ne tremble en évoquant les armes terrifiantes que la science unie à la technique a élaborées et construites, comme si elles étaient le moyen indispensable d'assurer le prestige des nations, leur paix et leur sécurité ?... le plus grand des désastres est sans contredit la folie de l'homme dit « normal » !

L'heure va-t-elle bientôt sonner où nous allons enfin prendre conscience de notre véritable servitude pour nous en libérer ?...

Un pessimisme radical

« Je suis captif, pouvait dire l'ancien Hébreu, mais ne suis-je pas aussi serviteur du pharaon ? Et le pharaon n'est-il pas le plus grand roi de la terre ? En peinant pour lui, je participe à sa gloire ! Son faste est si grand que le plus humble de ses sujets en reçoit quelque étincelle ! D'ailleurs nous sommes si nombreux à fouler la paille et l'argile pour pétrir des briques ! Ecoutez nos marteaux frapper en cadence pour tailler des pierres ! Les chants qui rythment nos gestes sont si entraînants lorsqu'ils jaillissent en mesure de milliers de poitrines ! Quelle fête, quel enthousiasme au jour de son anniversaire, lorsqu'il reçoit les acclamations de tous ses sujets, lorsque passe le cortège de son char de triomphe et de ses troupes d'élites, lorsque sonne la trompette guerrière et que les lances d'argent, les boucliers d'or étincellent au soleil ! Quelles clameurs, quelles vociférations qui vont trouer les nuages ! Oui c'est à ce grand roi que revient l'empire et l'honneur puisque par lui est maintenu l'ordre social, est distribué le pain, engrangé le froment, édifiées les villes et enterrés les morts ! Vive Pharaon !

Vive Napoléon, vive Hitler, vive Staline, vive Mao… La chanson ne change guère ! On a seulement remplacé les cavales frémissantes par les tanks rapides et les chars faucheurs par les avions de bombardement. Mais la pensée sous-jacente est toujours la même : vraiment le Diable manque d'imagination ! Entre les pyramides et la Tour Eiffel, quarante siècles se sont écoulés, la terre a tourné pour rien, elle a parcouru dans l'espace des milliards de kilomètres, mais la conscience collective du vieil Adam éparpillé sur le globe en près de trois milliards d'individus n'est pas montée d'un degré, et pourtant que de cervelles !...

Il est vrai qu'à chaque époque, des contestataires élèvent la voix, le poing, la lance, le pistolet ou le cocktail Molotov. Que cherchent-ils ? Autre chose. Ils condamnent une société dont ils voient, grâce à une perspicacité plus aigüe que ceux qui la gouvernent, les tares et les injustices. Ils fomentent la révolution. Il y eut ainsi dans les temps anciens des changements de dynasties qui jalonnent les grandes étapes de l'histoire. Il y eut des querelles de palais : un poignard menteur et bien affuté, caché dans le pli d'un vêtement blessait au cœur le tyran du jour pour le remplacer par celui du lendemain. Les empires ont survécu en surmontant des complots, les Républiques des conspirations ; nous parlons aujourd'hui de changements de régimes, de sociétés nouvelles ! Les mots et les slogans ont leur instant de succès ; bien fou qui s'y laisse prendre et qui ne voit que c'est la même convoitise en lutte contre elle-même, le même racisme qui anime aussi bien les blancs que les noirs, la même envie qui pousse les hommes de gauche à abattre les militants de droite, la même ambition charnelle qui fait craindre au grand d'être évincé ou assassiné, et qui provoque les complots, les conjurations et les intrigues de tout genre…

Ces considérations pourraient être multipliées et illustrées par des exemples fameux. D'autres que nous l'ont fait, et mieux encore, l'Esprit-Saint les a condensées dans ce clou acéré qui crucifie l'homme charnel : le Livre de l'Ecclésiaste. Son premier mot, d'ailleurs, réveille immédiatement l'homme heureux et repu qui jusque là s'amusait en goguenard du spectacle du monde :

« Vanité des vanités, tout est vanité et poursuite du vent… »

« Tout » :
C'est l'Esprit de Dieu qui parle. Renie-t-il son ouvrage ? Pourquoi dit-il *« tout »* ?

« Que revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? Vanités des vanités, tout est vanité !... »

« Vanité » : cela ne sert de rien, n'apporte rien ! C'est le vide, c'est le creux, c'est l'inexistence ! Sommes-nous au bord de l'abîme ? L'abîme n'est-il pas en nous aussi, puisque nous sommes compris dans ce « tout », et ne serions-nous pas « vanité » nous-mêmes ? Ce mot « vanité » est d'autant plus significatif dans la langue sacrée que souvent l'Esprit-Saint s'en est servi pour désigner les idoles ou les œuvres de péché. Voilà qui éclaire singulièrement la question et qui nous permettra de surmonter le scandale de ce livre.

« Une génération passe, une génération vient, et la terre subsiste toujours.
« Le soleil se lève, le soleil se couche, il reprend les mêmes chemins…
« Tous les fleuves vont à la mer et la mer n'est point remplie…
« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil… (1/4-11)

Tout ce passage où l'auteur constate que « tout est ennuyeux » (v.8) est commandé par le 1er verset (4) : la succession des générations qui n'apporte « rien de nouveau ». N'est-ce pas affirmer que c'est dans le domaine de la génération que l'on attend quelque chose de « nouveau » ? N'est-ce pas là l'espérance du prophète Isaïe : « Un fils nous est donné, un enfant nous est né » ? Mais avant la réalisation de cette espérance, qui pour nous est article de foi, on comprend fort bien que le spectacle du monde soit infiniment triste !

Depuis son trône de roi à Jérusalem [1] l'auteur de l'Ecclésiaste était bien placé pour contempler la vie de ce monde, « afin d'acquérir la sagesse… » Mais il ne l'a point trouvée, car elle n'est pas dans le monde construit hors de la Pensée du Père. Il constate en effet :

« J'ai vu toutes les œuvres qui se font sous le soleil,
« et voici : tout est vanité et poursuite du vent…
«J'ai appliqué mon esprit à connaître la sagesse
« et à connaître la sottise et la folie :
« et j'ai appris que cela aussi est poursuite du vent.
« Car avec beaucoup de sagesse, on a beaucoup de chagrin,
« et qui augmente sa science augmente sa douleur. (1/12-18)

C'est en effet à ce résultat que doit nécessairement converger l'expérience humaine lorsqu'elle atteint une certaine extension et une certaine profondeur. L'illusion du divertissement tombe : les plus grandes entreprises déçoivent ; il a fallu un enthousiasme enfantin et puéril pour construire les pyramides, tout comme pour marcher sur la Lune ! les

[1] - Il n'y a aucune raison de mettre en doute sur ce point la parole de l'Ecriture.

constructions les plus colossales, les tours, les gratte-ciel, les ponts immenses, les voies ferrées, les aérodromes, et les avions géants… cela ne change nullement la nature profonde de l'homme, qui reste soumis aux caprices de la chair, à la vanité, à la convoitise, au vieillissement et à la mort.

Que faire donc ? Profiter au maximum des joies de cette pauvre existence, en sachant qu'elles sont caduques, et que tout plaisir entraîne avec lui une secrète amertume ? C'est ce que le Quohélet a fait :

« J'ai dit dans mon cœur : « Viens donc,
« je t'éprouverai par la joie, goûte le plaisir ! » (2/1)

Et voici notre homme occupé à de grands ouvrages ; il multiplie les constructions, il remplit ses palais de chanteurs et de danseuses, il accumule l'or et les richesses et les femmes en abondance… et finalement :

« Et cela aussi est une vanité !
« J'ai dit au rire : « insensé ! »,
« et à la joie : « Que produis-tu ? »…
« Il n'y a aucun profit sous le soleil. (2/1-11)

Se tourner vers la sagesse ? « Elle a l'avantage qu'a la lumière sur les ténèbres » (2/13). Mais puisque le sort du sage est identiquement le même que celui de l'insensé :

« J'ai dit en mon cœur : cela est aussi vanité et poursuite du vent.
« Car la mémoire du sage n'est pas plus éternelle que celle de l'insensé :
« dans les jours qui suivent, tous deux sont également oubliés ».

A vrai dire, nombre de véritables déments ont eu assez d'habileté démoniaque pour occuper les plus hauts rangs dans le monde, et leur mémoire subsiste beaucoup plus longtemps que celle des sages !

« Eh quoi ! Le sage meurt aussi bien que l'insensé !
« Et j'ai haï la vie,
« car ce qui se fait sous le soleil est mauvais à mes yeux,
« car tout est vanité et poursuite du vent. » (3/17)

Nous pensons à la parole de Dieu à Noé, quand il lui confiait sa déception lorsque « toute chair avait corrompu sa voie sur la terre ». La parole : « J'ai haï la vie » est singulièrement impressionnante : elle exprime la logique charnelle aboutissant de déception en déception, de deuil en deuil, de souffrance en souffrance, à considérer la mort comme une délivrance !

La perspective de laisser tout le fruit de son travail à un autre est aussi une vanité :

« Et j'en suis venu à livrer mon cœur au découragement :
« à cause de tout le travail que j'ai fait sous le soleil ;
« en définitive, celui qui a travaillé avec sagesse, savoir, et succès
« laisse sa part à celui qui n'y est pour rien :
« c'est là une vanité et un grand mal. » (2/20-21)

Le mal, ce n'est pas de travailler pour les autres : aucun homme ne pourrait subsister par son unique travail, et toute l'humanité est solidaire, ne serait-ce que pour sa subsistance quotidienne. Mais le grand mal est que l'homme est mortel et que la permanence de l'humanité en tant « qu'espèce » ne satisfait nullement le désir d'immortalité que chacun porte au plus profond de soi.

Dans de telles conditions cette sagesse qui consiste à se résigner à cueillir les humbles joies passagères, sans chercher à résoudre l'énigme de la destinée humaine, peut paraître une première solution :

« Il n'y a rien de meilleur pour l'homme que de manger et de boire,
« et de faire jouir son âme du bien-être au milieu du travail,
« car cela aussi vient de la main de Dieu. » (2/24-26)

Mais, à tout bien considérer cela ne change rien à la condition de l'homme, qui reste « vanité et poursuite du vent ». (2/26)

« Il y a un temps fixé pour tout… » Ce passage célèbre (3/1-8) met en évidence l'absurdité, apparente du moins, du monde de péché, qui détruit et corrompt tout ouvrage. En effet :

« J'ai vu sous le soleil qu'au siège du droit il y a la méchanceté,
« qu'au lieu de la justice, il y a l'iniquité…
« Et j'ai dit dans mon cœur au sujet des enfants des hommes :
« la conduite des hommes est ainsi pour que Dieu les montre tels qu'ils sont :
« de vrais bêtes les uns pour les autres (ou les uns aussi bien que les autres).
« De fait le sort de l'homme et de la bête est le même :
« l'un meurt, l'autre aussi. Ils ont même souffle tous deux.
« La supériorité de l'homme sur la bête est nulle, car tout est vanité. (3/16-21)

Ces paroles véritablement « scandaleuses » pour un humanisme qui ne veut parler que de « dignité humaine », sont inspirées par l'Esprit. Il faut les prendre comme telles. L'Esprit de Dieu est Vérité, il ne peut ni ironiser, ni mentir, ni exagérer. Que penser donc ? Que nous sommes dans un monde de péché, et que l'Esprit de Dieu nous invite à considérer la déchéance où le péché nous a conduits, il nous a ravalés au rang des « animaux », à être tous ensemble un « genre » humain, une « espèce » humaine. Paul parle dans le même sens de l'homme « animal », ou « psychique », qui garde, certes, toutes sortes de facultés et de possibilités, mais qui se trouve privé de l'Esprit de Dieu, et qui de ce fait est prisonnier des ténèbres, victime des impulsions irrationnelles de sa nature « animale ». Nous savons où cela conduit. Qu'est-ce que l'homme en effet ? Qu'est-ce que le fils d'Adam issu d'une génération adultère et pécheresse ? Il est encore une « capacité » de l'Esprit, mais une capacité vide et dès lors disponible aux influences diaboliques par lesquelles Satan instaure les « Royaumes de ce monde et toute leur gloire ». Dans cette perspective la parole de l'Ecclésiaste est profondément vraie dans toute sa rigueur.

Et c'est d'ailleurs dans ce sens qu'il dirige maintenant sa méditation : en jetant un regard sur la société des hommes, que voit-il ?

« Je me suis tourné et j'ai vu toutes les oppressions qui se commettent sous le soleil.
« Et voici que les opprimés sont dans les larmes, et personne ne les console…
« Et j'ai proclamé que les morts qui sont déjà morts

« sont plus heureux que les vivants qui sont encore vivants !
« Et plus heureux que les uns et les autres,
« celui qui n'est pas encore arrivé à l'existence
« et qui n'a pas encore vu toutes les mauvaises actions
« qui se commettent sous le soleil… (4/1-3)

« Si tu vois dans une province le pauvre opprimé, le droit et la justice violés,
« ne t'étonne point de la chose !
« car un plus grand veille sur un plus grand, et de plus grands encore veillent sur eux. (4/7)

« Veillent » ou « surveillent » : il ne s'agit pour l'homme en ce monde que de flatter ses supérieurs et d'opprimer ses inférieurs. Quel est celui qui oserait, coincé qu'il se trouve dans la hiérarchie sociale, ou même ecclésiastique, « juger par lui-même ce qui est juste », indépendamment de l'opinion ou de l'autorité ? Nous voyons donc que l'un des plus grands maux est l'asservissement de la conscience personnelle au groupe, à la pression grégaire. N'est-ce pas là la preuve évidente que l'Esprit de Dieu n'habite plus la conscience ni le cœur des hommes, et qu'ils sont en « état de péché mortel » ?

L'Auteur sacré poursuit son investigation des choses humaines ; il nous parle de la vanité des richesses et même de ce qui faisait la gloire de tout homme en Israël : d'être géniteur d'une nombreuse famille, d'accéder au titre de patriarche :

« Quand un homme aurait engendré cent fils, et vécu de nombreuses années,
« et que les jours de ses années se soient multipliées,
« si son âme n'est pas rassasiée de bonheur,
« et s'il n'a pas de tombeau pour lui,
« je dis qu'un avorton est plus heureux que lui !
« Car il est venu en vain et il s'en va dans les ténèbres.
« … et quand il vivrait deux fois mille ans, sans jouir du bonheur,
« ne vont-ils pas tous deux (lui et l'avorton) dans un même lieu ? » (6/3-6)

Situation désespérée ? Sans aucun doute ! Car le péché a tout détruit par avance, et tout ce qui existe hors du Verbe est comme n'existant pas. Or l'ordre de la Loi se referme sur lui-même, car il ne sort pas du processus de la condamnation à mort : à chaque génération il ne fait que reproduire sa propre mutilation :

« Qui sait ce qui convient à l'homme pendant sa vie,
« au fur et à mesure des jours de vanité qu'il traverse comme une ombre ? (6/12)

« Comme une ombre » : peut-on trouver expression à la fois plus poétique et plus significative – employée d'ailleurs par de nombreux poètes – pour dire que l'homme est « étranger à lui-même » ? « hors de son lieu » ? hors de son être véritablement « aliéné » (= devenu autre) ? C'est cela qu'il importe en effet de découvrir en faisant le bilan de l'histoire et de la vie terrestre : en déduire que l'homme est en dehors ou au-dessous de sa Loi spécifique, afin que cette capacité vide accepte de se remplir de la grâce et de la présence de l'Esprit de Dieu.

Puisque le vieil homme est condamné à mort, l'auteur sacré n'hésite pas à écrire :

« Le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance !

« mieux vaut aller à la maison du deuil qu'à la maison du banquet…
« le cœur du sage est dans la maison du deuil…
« Mieux vaut la fin d'une chose que le commencement. (7/1-6)

Considérations qui nous permettent de comprendre l'inexorable sentence de Dieu sur un monde de péché :

« Regarde l'œuvre de Dieu :
« qui pourra redresser ce qu'il a courbé ? (7/13)

Et à ne considérer que l'ordre de ce monde, en faisant, comme nous dirions de nos jours, l'intégration de tout le comportement humain sur la terre, que trouverions-nous, sinon cette immense déception de ne pouvoir parvenir à la vie.

« Tout cela, j'en ai fait l'essai par la sagesse,
« j'ai prétendu être sage, mais c'est hors de ma portée !
« Hors de ma portée ce qui est profond, profond,
« qui le concevra ? (7/23-24)

Où faut-il chercher, sinon dans ce que nous appelons aujourd'hui la « psychologie des profondeurs » ? C'est là que la sexualité joue le plus grand rôle, soit pour la vie, soit pour la mort. L'auteur sacré le savait déjà, certes, et il nous met sur la voie de cette recherche en disant :

« Oui, je trouve plus amer que la mort : la femme,
« car elle est un piège et son cœur est un filet, ses bras des chaînes
« qui plaît à Dieu lui échappe, mais le pécheur y est pris… »

Nous voici donc ramenés à la considération d'un amour charnel qui engendre une postérité charnelle, et tous les maux dont nous souffrons, jusqu'à la mort inclusivement :

« Voici, j'ai trouvé ceci, dit l'Ecclésiaste,
« en considérant toutes choses, une à une, pour en trouver la raison
« que mon âme a constamment cherchée sans que je l'ai trouvée :
« j'ai trouvé un homme entre mille,
« mais je n'ai pas trouvé une femme dans le même nombre. (7/27-29)

Parce que la femme est beaucoup plus grégaire que l'homme, elle a moins de capacité pour s'abstraire de la psychologie – de la psychose – ambiante. Cependant nous savons que la femme véritable a été trouvée par l'Esprit de Dieu en Marie, la Vierge immaculée, car elle a répondu exactement à la Pensée divine. L'Ecclésiaste, en effet, nous propose la conclusion de l'ordre charnel, qu'il soit ou non régi par la Loi ; avec la Foi, tout devient différent.

Or la Foi, celle de Marie d'abord, celle de l'Eglise ensuite, n'est-elle pas cette illumination de l'Esprit qui nous permet de rejoindre la simplicité de la Pensée de Dieu, inscrite en notre nature, simplicité que l'Ecclésiaste lui-même reconnaît :

« Seulement, vois, j'ai trouvé ceci :
« c'est que Dieu a fait l'homme simple,
« et que l'homme cherche beaucoup de complications ! (7/29)

Le problème de la rétribution est évoqué sans ambages : pourquoi le méchant n'est-il pas puni ? Pourquoi obtient-il les honneurs et les succès ? Pourquoi le juste est-il méprisé et méconnu ? Problème insoluble par les seules lumières de la raison. Il faut seulement tenir l'axiome de la Justice divine, sans chercher à savoir comment il s'appliquera. Qu'y a-t-il à comprendre, en effet, dans la vanité, c'est-à-dire dans l'obscurité et la folie qu'est la vie de l'homme dans le péché ? (Ec.8/9-15). Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que nous sommes amenés à conclure à l'absurdité, en contemplant le spectacle du monde ! Mais il est vrai que de nos jours, cette absurdité armée de la technique, amplifiée par la science aboutit à l'autodestruction de l'homme et même de toute vie sur la terre. Est-ce un instinct de suicide qui pousse ainsi l'homme à s'anéantir en détruisant l'œuvre de ses mains, cette Babylone qu'il a mis tant de peine à construire ?...

Beaucoup de chrétiens se scandalisent du pessimisme absolu de l'Ecclésiaste, notamment lorsqu'il déclare :

« Les vivants en effet savent qu'ils mourront,
« mais les morts ne savent rien, et il n'y a plus pour eux de salaire ;
« car leur mémoire est oubliée.
« Déjà leur amour et leur haine, leurs désirs ont péri,
« et ils n'auront plus jamais aucune part à ce qui se fait sous le soleil…

« Tout ce que ta main peut faire, fais-le avec force,
« Car il n'y a plus œuvre, ni intelligence, ni science, ni sagesse,
« dans le schéol où tu vas. » (9/1-10)

A vrai dire le monde n'a vraiment commencé qu'avec la conception virginale de Jésus, dont sa résurrection est la preuve manifeste. Disons qu'il a commencé avec l'Immaculée Conception de Marie, qui était comme l'aube qui précède et annonce le soleil levant, et la « brillante étoile du matin ». Auparavant, c'est au-dessous de cette vue de foi que la désespérance est la seule conclusion véritablement logique : il ne faut pas avoir peur de la tirer ! Sinon nous ne pouvons pas non plus concevoir ce que signifie le mot « Rédemption ».

Enfin, toujours en contemplant le cours de ce monde, l'Ecclésiaste prononce le mot de « folie » : n'est-ce pas en effet une errance et un égarement que l'homme connaît durant sa vie terrestre, et dont il fait la douloureuse expérience « de génération en génération » ? (ch.10) « Le travail des fous m'ennuie… Malheur au pays dont le roi est un gamin… »

Enfin, c'est avec une intense poésie et des images poignantes que l'Auteur sacré décrit la vieillesse et la décrépitude (ch.12). Car c'est bien en définitive à la considération de la mort qu'il nous amène en disant : « Tout est vanité et poursuite du vent… »

A quoi bon ?...

A quoi bon la création de l'homme, dans de telles conditions ? Quel avantage avons-nous à être créés ? Aucun, répond audacieusement la liturgie de Pâques : « Il ne nous eût servi de rien d'être créés, si nous n'avions été rachetés ». [1] Et c'est pourquoi toute éthique,

[1] - « Il nous eut servi de rien d'être créés si nous n'avions été rachetés » Chant de l'Exultet, samedi saint. Cette parole est un peu paradoxale, il faut le reconnaître, car l'œuvre de la création est souverainement bonne et utile, et c'est énorme d'être créé ! Elle se comprend

toute religion, toute philosophie, toute sagesse, toute morale qui ne veut pas tenir compte de ces mots : « Péché » et « Rédemption », commettent une double faute : elles sont aveugles et perverses, qu'elles professent un optimisme de principe pour permettre aux hommes de subsister malgré tout, ou, au contraire, un pessimisme réaliste et négateur, lucide et railleur, qui fait que l'homme cache ses pleurs sous le rire.

Or cette tendance à l'optimisme axiomatique se manifeste furieusement de notre temps, qui ne veut plus admettre la notion de « péché ». Et pourtant n'avons-nous pas sous les yeux plus encore de misères et de raisons d'angoisse que l'Ecclésiaste ? La prolifération anarchique des fils d'Adam, que produit-elle ? Des réussites, certes, comme nous le verrons, qui sont comme le fondement du Royaume futur, plutôt comme des expérimentations timides et provisoires… Mais au-dessous de ce progrès que l'on vante tellement, la déficience de l'ordre biopsychologique est plus évidente que jamais. Si la génération charnelle continue sur sa lancée, avec l'aide des contraceptifs et des avortements, des médications chimiques de tout genre, les calculs statistiques montrent que le nombre des insensés va croître rapidement en progression géométrique, que le monde entier va se transformer en hôpital ; les bien-portants ne pourront suffire au soin des infirmes et des malades, quelques générations seulement transformeront la terre habitée en un immense « mouroir » !...

Le pélagianisme, [1] cette tendance spontanée et naïve de l'homme charnel, de cette « génération aux regards altiers si fière d'elle-même », est donc bien démontré faux par le déroulement de l'histoire. Et c'est pourquoi la littérature de l'absurde, en notre siècle s'est prodigieusement développée, et constitue un fait psychologique nouveau : beaucoup s'en scandalisent, mais nous devons nous en réjouir. L'homme est sur le point de faire son « examen de conduite » sinon son « examen de conscience »

En effet, si l'on dit « A quoi bon ? », si entrant dans les vues de l'Ecclésiaste on déclare : « tout est vanité », on choque forcément ceux qui veulent « défendre les droits de Dieu », ceux qui s'arrêtent à la 1ère parole de l'Ecriture sans oser lire la suite. Il est vrai que lorsque Dieu vit tout ce qu'il avait fait, il déclara : « Tout est très bon » ; mais il est vrai aussi que l'homme, par son mauvais choix, a corrompu l'œuvre de Dieu. Depuis le péché le mal est entré dans le monde, de sorte que Dieu ne peut plus dire, tant que la Rédemption n'est pas achevée en Jésus, « Tout est très bon ». Alors, pourquoi Dieu permet-il le mal ? Non pas, non pas ! Dieu ne permet nullement le mal : il ne commande que le bien, et il interdit le mal. Dès le commencement, par sa prescription formelle, Dieu a mis en garde sa créature libre contre la connaissance du mal. Chaque fois que Dieu est intervenu, par la Loi ou les

---

dans le contexte théologique du Moyen-Age où l'on imaginait que la sentence « Mourant tu mourras », signifiait ni plus ni moins que la damnation éternelle. C'est forcer le Texte sacré, qui ne dit pas « tu seras damné » mais seulement « Tu mourras ». Mais la mort est elle-même l'expiation du péché originel, puisque Paul affirme : « Celui qui est mort est justifié du péché ». Sans l'intervention rédemptrice de Dieu, la mort eut été indissolublement liée au péché, de sorte qu'il n'y aurait eu aucun espoir pour les fils d'Adam de recouvrer l'immortalité première. Notre espérance devient beaucoup plus concrète et enthousiasmante, et nous sommes assurés que la Rédemption qui est dans le Christ nous ramène au Bon Plaisir du Père, suivant la voie royale inaugurée par la Vierge Marie, et sanctionnée par sa glorieuse Assomption.

[1] - Hérésie de Pélage (4ème s.) Thèse d'un optimisme naïf sur la bonté de l'homme issu d'Adam, qui évacue à la fois la notion de péché et la notion de grâce salvatrice. Pélage est l'ancêtre des innombrables discoureurs du style de JJ Rousseau, tous immortalisés et ridiculisés dans le Pangloss de Voltaire.

prophètes, et surtout lorsqu'il est entré personnellement dans l'histoire par son Verbe incarné, il n'a autorisé, il n'a prescrit que le bien. La vraie manière de « défendre les droits de Dieu » c'est de montrer que le mal ne provient aucunement de lui, mais seulement et strictement du mauvais choix des créatures libres : les Anges et les hommes.

Et voilà justement la terrible gravité du péché ! Il est non seulement la défaillance et le malheur de l'homme, mais il est une redoutable offense à la Majesté de Dieu. Réfléchissons un peu : que fait le pécheur ? Il utilise les dons de Dieu, les dons de son Amour, pour les détourner de leur fin, qui doit être une fin d'amour. Dieu a créé les métaux qui sont très bons, qui peuvent rendre tellement de services, qui sont en quelque sorte indispensable à la vie et au progrès de l'homme ; et voici que ce dernier, dans son aveuglement pervers, en forge des armes meurtrières, jusqu'au fer de cette lance qui a transpercé le cœur de Jésus-Christ, jusqu'à ces clous qui ont percé ses mains et ses pieds. Ne parlons pas des objets innombrables, inutiles et vains, inventés par la convoitise dévorante. « La création a été asservie à la convoitise », dit Paul. Or le mot « création » signifie « Dieu est en train de créer ». C'est donc Dieu lui-même dans son acte créateur qui est en quelque sorte humilié par le péché de l'homme, et compromis avec ce péché. Il s'en trouve victime, car l'amour ne peut être que victime, et c'est ce qui nous est révélé dans le Mystère de la Croix, où le Verbe de Dieu a été outragé, flagellé et crucifié !...

Oui, quel mystère mais aussi quelle lumière ! Les optimistes résolus qui ne veulent pas entendre parler de « péché », qui veulent absolument que l'Ecclésiaste n'ait pas raison, qui s'effraient de sa désespérance, ne verront jamais à quel point Dieu est entré comme partenaire dans le jeu de l'homme, combien il s'est rendu solidaire de notre histoire, sans jamais renier ses dons, sans ôter à sa créature libre la moindre parcelle de sa liberté ! Dieu certes n'a jamais permis le péché, mais puisque le péché est advenu, Dieu a accepté par avance d'être traduit en justice comme un accusé. Car l'homme charnel est la cause de son propre malheur, et cependant il accuse Dieu ! C'est même cette accusation de Dieu, Créateur et Père, qui est en quelque sorte la composante la plus profonde de la psychologie dévoyée de l'homme charnel.

Cela l'Ecclésiaste ne l'a pas fait. Il n'a pas toutes les lumières, certes, pour comprendre le gouvernement divin, mais jamais il ne rend Dieu responsable du malheur de l'homme. Il est désespéré, il est désabusé, mais il n'est pas révolté, et aucune parole de blasphème ne monte à ses lèvres. C'est en effet par un gouvernement divin très sage et très bon que le péché produit un fruit de tristesse et d'accablement, de frayeur et d'angoisse. Il fait que le pécheur souffre et qu'il est humilié ; il résulte, du gouvernement divin, qu'il soit châtié et confondu. Il faut en effet qu'il reconnaisse ses voies, qu'il renonce à celle du péché, et qu'il s'engage dans celle de la Justice, afin d'obtenir la vie. Quel est le père qui ne châtie ses enfants pour les diriger dans la voie droite ?

L'Espérance qui provient de la notion de péché.

Si l'homme était « naturellement mortel », comme le pensent les philosophes, comme on l'admet universellement dans le monde, si la mort était substantiellement liée à la nature humaine, si Adam, qu'il eût péché ou non, était mort corporellement, [1] alors oui, la situation de l'homme serait vraiment désespérée. Car la croyance à l'immortalité de l'âme n'apporte pas une espérance, mais seulement une consolation. En affirmant que la mort et tous les maux qui la précèdent, infirmités, souffrances, misères, vieillissement… ne proviennent que

[1] - opinion condamnée par le Concile de Carthage, en 418. (cf Livre III)

du péché, c'est-à-dire de la libre et mauvaise détermination de l'homme, d'une option fondamentale transgressant un commandement de Dieu, inscrit dans notre nature même, corporelle et psychologique, alors, oui, nous pouvons espérer. En accusant l'homme nous le délivrons. En le rendant pleinement responsable de ses malheurs, nous lui donnons toute possibilité d'en sortir. En le convainquant d'erreur nous lui ouvrons la porte de la vérité libératrice. En lui démontrant que l'ordre biopsychologique dans lequel il se trouve est un ordre de péché – donc un désordre – même s'il est régenté par la Loi, même s'il est civilisé et policé, nous lui ouvrons des perspectives immenses et prodigieusement enthousiasmantes vers l'Ordre supérieur de la Foi. En lui parlant de « péché », nous lui apprenons qu'il y a une « rémission des péchés » : c'est-à-dire que Dieu se dispose dans son éternelle et bienveillante miséricorde à nous rendre gratuitement ce que la nature violée n'a pas obtenu, ce que la transgression de la Volonté du Père nous a fait perdre dès l'origine.

Bien mieux, nous comprenons alors que le Verbe de Dieu, qui est la Vérité, nous fait, dès sa conception spirituelle et virginale, la démonstration non pas d'un monde meilleur, mais d'un monde parfait. Nous voyons ainsi que cette « Terre nouvelle où il n'y aura plus ni cris ni larmes ni douleurs » est à portée de main !...

Et c'est pourquoi dans le chapitre suivant, nous allons sortir véritablement de l'angoisse, en étudiant la « rémission des péchés ».

***

- Fin du chapitre 6 -

Chapitre 7

La rémission des péchés

« Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu » (Mt.19/26)

Cette parole de notre Seigneur répond à la question désespérée de l'Ecclésiaste :

« Ce qui est courbé, qui peut le redresser ?
« Ce qui manque, qui peut le compter ? (1/15)

Le péché ?.... qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas justement « ce qui manque » ? Cette effroyable mutilation de la nature humaine, de sorte que nous ne sommes plus qu'un résidu quasi informe de ce que nous aurions dû être ! Nous sommes créés image et ressemblance de la Trinité, et nous sommes devenus caricature ! Nous étions créés participants de la nature divine, immortels et incorruptibles, et par le mauvais choix de notre liberté, nous sommes devenus « animaux et mortels », voués à la corruption du tombeau, à cette humiliation redoutable de la chair, à la disparition pitoyable de sa beauté, à l'extinction de ses admirables facultés !...

C'est pourquoi, lorsque le psalmiste inspiré, le roi David, eut pris conscience, à la voix de Nathan, qu'il était « cet homme-là », qu'il avait perpétré comme les autres hommes - qu'il condamnait au nom de la Loi de Yahvé - le crime et l'adultère, il découvrit avec horreur l'effondrement intérieur de sa nature : « Ma mère m'a conçu dans le péché, c'est dans l'iniquité qu'elle m'a enfanté », dit-il. Mais il se tourna aussitôt vers Dieu qui peut tout parce qu'il a le pouvoir de créer :

« O Dieu, crée pour moi un cœur pur,
« restaure en mes viscères le retour de l'Esprit ! ».

« Crée pour moi un cœur pur… » hélas David ne pouvait rendre la vie à son fidèle serviteur Urie qu'il avait fait tuer en le plaçant au centre de la bataille ; meurtre habilement caché sous les avatars de la guerre ! Meurtre doublé d'hypocrisie et de fourberie ! La victime est morte, mais l'assassin plus encore : la mort corporelle en effet ne peut pas par elle-même séparer la personne du Dieu vivant, tandis que le péché est la privation de l'Esprit de Dieu. C'est pourquoi le roi David prie pour lui-même, soudain terrifié par son isolement hors de la vie, par la réprobation de Dieu qui a détourné de lui sa Face.

Ecartons donc de nos pensées ces notions alanguies et superficielles qui nous feraient considérer le péché comme le manquement à un règlement, à un code, comme une irrégularité purement juridique. Il en est ainsi parmi les hommes qui ont réglementé leur vie sociale par des conventions qui pour la plupart demeurent arbitraires. Mais la Loi de Dieu porte sur les composantes mêmes de la vie, elles sont toutes des lois biologiques ; elles s'adressent à la conscience claire par une formulation positive, mais leur application, pour être exacte, doit intéresser les profondeurs de l'être. Or justement, c'est là que réside tout le drame humain, c'est que la Loi divine n'est plus naturellement et spontanément appliquée par une créature déchue, déracinée. Si donc Dieu nous dit : « Tu adoreras et tu aimeras le Seigneur ton Dieu », c'est parce que nous n'avons plus une tendance spontanée et naturelle à l'adoration et à l'amour de notre Créateur. En nous spécifiant : « Tu ne tueras pas », Dieu nous invite à découvrir en nous-mêmes, sous toutes les illusions qui peuvent donner des

habitudes civilisées et policées, une tendance homicide par laquelle nous sommes en méfiance, en antipathie, en aversion à l'égard d'un prochain qui est lui aussi créature de Dieu et appelé à devenir son fils. Et même lorsque Jésus prescrit à ses disciples le commandement suprême de l'Amour : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés », c'est pour une refonte complète de ce que nous sommes, c'est tout un programme de vie ; ce n'est en effet qu'au terme de nombreux efforts et d'une profonde rectification de nos tendances que nous pourrons enfin parvenir à un amour semblable à celui de Jésus-Christ pour nous !...

La transgression évidente

« Heureux l'homme qui a péché… » peut-on dire, à la limite, en méditant sur certaines paroles paradoxales du Seigneur ; lorsqu'il disait par exemple :

« Les bien portants n'ont pas besoin de médecin, je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs… »

Ou encore, s'adressant aux pharisiens qui mettaient toute leur confiance et toute leur gloire dans la pratique exacte des plus petits points de la Loi :

« Les publicains et les courtisanes arriveront avant nous dans le Royaume de Dieu… »

D'ailleurs nous connaissons bien cet épisode qui se déroula dans la maison de Simon le pharisien, lorsque la pécheresse, connue comme telle dans la ville, accueillit Jésus par une onction de nard parfumé, par ses larmes et par ses baisers (Lc.7/36-50). Jésus accueillit cette manifestation scandaleuse de tendresse et d'amour ; puis il donna ensuite l'explication de son attitude à Simon le pharisien par la petite parabole des deux débiteurs. C'est évidemment celui à qui l'on remet davantage qui aura le plus de reconnaissance et d'amour à l'égard du créancier généreux. Et Jésus conclut : « Celui à qui l'on pardonne peu, aime peu… Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé ». Attention ! ce ne sont pas ceux qui ont abusé d'elle qu'elle a aimés, mais le Christ !

Relisons également dans ces perspectives le ch.15 de Luc. Nous y voyons toute la sollicitude de notre Dieu qui se met à la recherche de la brebis perdue, comme le bon pasteur ; sa joie lorsqu'il l'a retrouvée, semblable à la joie de cette femme qui a retrouvé la dixième drachme qu'elle avait égaré. Et si nous méditons la parabole du fils indigne, (que l'on appelle « l'enfant prodigue », alors qu'il n'est prodigue de rien, sinon des biens de son père, pour la satisfaction de ses tendances égoïstes), nous voyons bien que ni l'aîné ni le cadet n'avait d'amour pour leur père ! Le premier restait à la maison, certes, comment faire autrement ? C'était son intérêt de travailler des terres qui seraient un jour son héritage, d'entretenir des bâtiments qui devaient lui revenir. Le plus jeune s'en va carrément : en un sens il est plus vrai avec lui-même. Il ne cache pas son égoïsme sous des dehors de civilité et d'obséquiosité : « Donne-moi la part d'héritage qui me revient… » Qui me revient ? Que lui revient-il ? Rien du tout ! N'a-t-il pas tout reçu de son père ? Voilà ce jeune insensé qui s'imagine avoir quelque « droit » sur un bien qu'il n'a pas gagné, qui ne lui a demandé aucun effort ! Voilà cette créature aveugle sur elle-même qui s'imagine être quelque chose alors qu'elle n'est rien.

Nous sommes étonnés devant la largesse du père qui laisse partir son fils cadet ; étonnés aussi devant la folie du garçon qui laisse les biens incomparables de la maison paternelle pour aller « jouer un personnage dans la société des buveurs et des insensés ».

Le père prévoit ce que sera son dénuement, sa misère, sa faim. Il respecte sa liberté, il lui laisse faire son expérience. Nous savons ce qui se passe : contraint par la nécessité, le fugitif est réduit à garder les pourceaux, et son estomac creux désire se remplir des caroubes qu'on leur donne en nourriture : « Mais à lui, personne n'en donne » : il est moins que les porcs que l'on engraisse pour le profit : mais qui pourrait trouver intérêt à rassasier un homme déjà vendu comme esclave ? Voilà bien la société humaine basée sur la convoitise et sur l'argent ! Quelle cuisante expérience ! Elle commence à porter ses fruits lorsqu'il se souvient de la maison paternelle, de la table dressée, où chacun pouvait couper dans la grosse miche des tranches de pain savoureux. Il commence à comprendre que toute l'ordonnance de cette maison qu'il a dédaignée reposait sur un amour tellement égal, tellement constant, tellement discret, tellement respectueux de la liberté de ses créatures, qu'il en était presque insensible ! Il aurait fallu découvrir cet amour… mais est-ce l'amour qui ramène le fils ingrat vers son père ? Non pas, mais la famine. « Combien de mercenaires de mon père ont du pain en surabondance, tandis que moi, ici, je meurs de faim !... » Cependant cette contrition, tout imparfaite qu'elle soit, suffit à amener à la conscience claire le mot clé, suffit à faire surgir l'évidence fondamentale :

> *« Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes serviteurs… » (Lc.15/19)*

Tout peut être refait à partir de cet instant, de ce moment de vérité : « J'ai péché… » Non plus seulement : « Je suis malheureux, ma vie n'a aucun sens… » ; ou encore comme Adam après sa transgression : « J'ai eu peur et je me suis caché, parce que je suis nu » : il reconnaît ses complexes mais non pas sa faute. L'homme ne peut être sauvé que s'il va au-delà, s'il descend plus profond, s'il voit au-dessous des maux qui l'accablent le péché contre Dieu : « J'ai péché contre le ciel et contre toi… » ; « contre le ciel » : qu'est-ce à dire ? Contre des lois immuables et imprescriptibles qui ne se rattachent pas seulement aux législations positives, mais à l'axe profond de la vie. « Contre le ciel » : le ciel est le lieu intangible. Le cours des astres ne saurait être infléchi, ni avancé, ni retardé, quelle que soit la science ou la technique des hommes ! S'il en est ainsi des lois astronomiques - expressions immuables de la Volonté du Créateur - il existe aussi des lois semblables dans les « cieux intérieurs », c'est-à-dire le cœur de l'homme, son esprit, sa conscience, tout son psychisme, toute sa biologie. Quelles sont ces lois ? Qui pourra acquérir la Sagesse par laquelle elles deviendront parfaitement explicites devant la conscience claire ?

Ces lois par lesquelles l'homme se fût maintenu dans l'Axe de la vie, sont l'objet de la Révélation divine. Elles ne sauraient être connues et vécues que par l'Esprit de la Révélation de Dieu, par son habitation en l'homme. C'est pourquoi le pécheur – c'est-à-dire l'humanité entière hors du Père – est l'être le plus dénué, le plus misérable, le plus exilé qui se puisse concevoir : car ayant perdu jusqu'au souvenir des Lois divines par lesquelles il aurait pu vivre, il s'est coupé de Dieu, qui seul peut les lui révéler ! Cependant la création de Dieu est si bien faite que, pendant le premier moment de son péché, dans le mouvement spontané de l'impulsion de vie qui lui reste encore, le pécheur ne se rend pas compte de son état. Il dilapide son « capital de vie », sa « part d'héritage ». Il vit, il croit vivre. Paul nous dit : « Sans la Loi, autrefois, je vivais… » Il a fallu la Loi pour apprendre à l'homme qu'il est pécheur, qu'il y a en lui quelque chose de brisé. Mais comme en général, l'homme pécheur regimbe contre l'aiguillon de la Loi, qu'il se contente d'une observance toute formaliste et extérieure des préceptes, il est nécessaire qu'il fasse personnellement l'expérience de l'exil et de la misère, de la décrépitude et du vieillissement, et qu'il ressente alors, dans l'angoisse intime de son cœur, qu'il est hors de l'Axe de la vie.

Quel est celui, en effet, qui fut justifié aux yeux de Dieu ? Le pharisien qui observait la Loi jusque dans les plus humbles détails et qui se targuait de sa justice toute extérieure et de sa bonne réputation ? Non pas, mais le publicain qui, rebut de la société des justes, ne se faisait plus aucune illusion sur lui-même, et qui, étant monté au temple pour prier, disait seulement : « Aie pitié de moi, Seigneur, parce que je suis pécheur ». Le premier était dans l'illusion de la spontanéité, le second dans la vérité de la réflexion. Et c'est pourquoi celui-ci « fut justifié aux yeux de Dieu ». « Justifié » : non pas qu'il ait atteint, par le seul fait de se reconnaître pécheur, la vie en plénitude, mais parce qu'il est dans la bonne voie, par le seul fait qu'il reconnaît que la voie qu'il a suivie jusque là est mauvaise.

Or nous reconnaissons ici, en nous servant des exemples et des paraboles admirablement simples de l'Evangile, l'erreur et le péché d'un « humanisme » dont notre siècle se targue avec tant de fierté et tant d'orgueil. Qu'est-ce que l'humanisme, en effet ? C'est la rationalisation d'une fausse justice. C'est l'extrapolation littéraire et poétique de tout ce qui reste encore de bien dans l'homme, dans un aveuglement naïf, dans un propos délibéré de renier le péché. En effet, l'humanisme ne veut pas de référence à Dieu. Il ne veut pas prononcer cette parole que l'enfant prodigue laissait échapper de ses lèvres, lorsqu'il était dans la plus amère détresse : « J'ai péché contre le ciel et contre toi ! ». L'humanisme ne veut pas que ce soit dit qu'il y ait un péché. Même si la destinée humaine est tragique, redoutable, insupportable, voire absurde, tant pis : « Mangeons des caroubes avec les porcs, puisque c'est notre lot, et tâchons d'y trouver du goût ! Gonflons nos joies, orchestrons nos plaisirs, exaltons nos rires, occupons aussi joyeusement que possible le peu de temps qui nous reste avant l'anéantissement du tombeau par cet immense divertissement que peuvent procurer la culture, la science, la poésie, les spectacles, les voyages… Faisons taire toute mauvaise humeur, tout esprit chagrin ; détournons les regards des pauvres et des affamés - ou donnons-leur quelques pièces - restons bien dans l'aile marchante de l'humanité, celle qui sait profiter philosophiquement de l'existence terrestre… » Raisonnement captieux, politique d'autruche : nier le mal n'est pas la solution, car il augmentera dans la mesure même où, vous en détournant avec horreur, vous refuserez systématiquement de rien entreprendre pour en connaître les causes, rectifier votre conduite, et par là retrouver la vie véritable. Certes, tous nous sommes sous le signe de la connaissance du bien et du mal ! Mais n'est-il pas possible de nous placer sous un autre signe ? Il est vain, dites-vous, d'améliorer le sort de l'homme, puisque tous ses efforts aboutissent, en définitive, à la corruption du tombeau… Mais la volonté de Dieu est bien au-delà d'une simple amélioration du sort de l'homme : elle nous propose un changement radical, de sorte que la vie humaine ne soit pas seulement améliorée, mais rendue parfaite.

« Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait… »

Quel programme ! Quel idéal ! Les sceptiques ricanent, les hommes de bonne volonté hésitent ; les saints s'engagent : ou plutôt ils deviennent saints parce qu'ils se sont engagés dans un tel idéal, sachant qu'il est au-dessus de leurs forces, mais non pas impossible à la grâce de Dieu. Les saints, en effet, sont des pécheurs comme les autres hommes ; mais ils ont eu à un moment l'évidence du péché, ils ont reconnu qu'ils étaient coupables et justiciables devant Dieu ; et à partir de quelque déficience, qui n'était peut-être pas objectivement grave, mais elle l'était subjectivement, ils ont reconnu à la suite du Prophète David et de l'argumentation des Ecritures, qu'ils portaient en eux, outre leur culpabilité personnelle, une tare profonde et congénitale qu'il leur était impossible de supprimer : « Je ne suis pas pécheur par acte seulement, mais par nature… » Tel fut Isaïe qui, au temple de Jérusalem, découvrant dans une vision la sainteté de Dieu, s'écrie :

« Malheur à loi, parce que je suis un homme aux lèvres souillées,
« et que j'appartiens à une race aux lèvres souillées…

Parlons donc paradoxalement et disons : il n'y a de véritable humanisme que celui qui reconnaît le péché, qui entre dans une attitude de vérité quant à la nature humaine. Tout le reste n'est qu'illusion et fumée… Il est vrai que les illusions tomberont ; lorsque la mort est là, et avec elle le jugement de Dieu, que reste-t-il de cette fierté impénitente de l'homme charnel, de l'orgueil de cette « génération aux regards altiers » ? Lorsque le souffle s'en va, s'évanouissent les blasphèmes et les sarcasmes, comme aussi les raisonnements fallacieux de l'athéisme philosophique ou pratique. Il ne suffit pas que le poète chante la mort pour qu'il soit un véritable humaniste mais qu'il en connaisse les raisons profondes, et qu'il sache discerner en lui-même cette rupture, cette mésalliance, cette hostilité qui l'ont séparé du Dieu vivant !

« Heureux l'homme qui est absous de son péché, relevé de sa faute !
« Heureux l'homme à qui Dieu n'impute aucun tort, et dont l'esprit est sans fraude !
(Ps.31)

Comment a-t-il été absous ? Parce qu'il a reconnu son péché, non sans avoir fait auparavant, l'expérience de la décrépitude de la nature humaine :

« Je me taisais et mes os se consumaient à gémir tout le jour :
« La nuit, le jour ta main pesait sur moi ;
« mon cœur était changé en un chaume au plein feu de l'été…

On ne peut mieux évoquer l'aridité, la sécheresse, la soif, la désolation de l'âme arrachée à son « milieu divin » et devenue comme une « terre ridée, craquelée, sans eau… » [1] Oui, il nous faut accepter cet état d'exil : il faut s'ennuyer sur la terre, être accablé par la monotonie des jours, savourer longuement la morsure du froid comme ses arbres dépouillés qui tendent néanmoins leurs branches vers le ciel sous la neige et le vent glacé. L'expérience d'exil donne le goût et le désir de la Patrie ; l'éloignement du Bien-Aimé nous rend sa présence infiniment désirable. L'homme commence à être sauvé lorsqu'il se dit : « Je suis perdu ! » Oui, à ce moment-là, il entre dans l'évidence que sa vie ne dépend aucunement de lui, ni d'aucun des conditionnements par lesquels il croyait l'assurer. Il voit que son bonheur n'est pas en lui, ni en aucune créature - encore qu'elles puissent et doivent y contribuer. Il se rend compte enfin que tout dépend d'une Relation à Dieu qu'il importe expressément de renouer au plus vite : et c'est bien ce que nous indique l'Esprit-Saint qui inspirait le psalmiste pour nous tracer l'itinéraire à suivre, nous et l'humanité entière :

« Ma faute, je te l'ai fait connaître, je n'ai pas caché mon tort.
« J'ai dit : j'irai au Seigneur confesser ma faute !
« Et toi tu as absous mon tort, pardonné mon péché.

---

[1] - L'expression « milieu divin » a été mise à la mode par Teilhard de Chardin, puisque c'est là le titre de l'un de ses premiers livres. Ce n'est pas dans le sens que donne l'auteur à ces mots que nous l'employons. Nous entendons par « milieu divin » la relation vitale de la Grâce, et pas seulement l'environnement de toute la nature, qui, dans un certain sens, est aussi le milieu divin. Cependant si la nature est sacrement de Dieu, elle n'est pas Dieu lui-même ; c'est dans son intimité personnelle que Dieu nous appelle : « Le vie éternelle c'est qu'ils te connaissent toi, Père et celui que tu as envoyé : Jésus ». (Jn.17/3) Le milieu divin c'est Dieu lui-même.

C'est exactement la même attitude que celle de l'Enfant prodigue que le Seigneur Jésus, Verbe de Vérité, nous indique comme la seule « vraie » pour nous :

« Je me lèverai, j'irai vers mon Père,
« et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi,
« je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ! »

Le psalmiste se rendait parfaitement compte que son expérience personnelle était typique ; qu'il venait de vivre ce que tout homme a vécu ou doit vivre un jour :

« Aussi chacun des tiens te prie, à l'heure de l'angoisse. » (Ps.31/1-6)

L'heure de l'angoisse

Qu'est-ce donc que cette « heure de l'angoisse » ? Est-elle celle de la mort ? Est-elle celle de l'agonie ? Beaucoup de mourants n'ont pas d'agonie : nous pouvons conjecturer qu'ils s'éteignent dans l'inconscience, surtout si la science vient à leur secours pour leur ôter la clairvoyance des derniers moments. N'est-ce pas cette « heure de l'angoisse » que prévoyait pour lui le Seigneur, lorsqu'il disait : « Je suis venu jeter un feu sur la terre, et combien je désire qu'il soit allumé ! Mais je vais recevoir un baptême, et combien je suis angoissé jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » (Lc.12/49-50) Notre Seigneur envisage ici sa Passion et sa Crucifixion. Il a partagé nos angoisses - en raison même de notre refus de son message – il a épousé notre mort, lui qui cependant n'était pas sous la sentence de la condamnation : « J'ai le pouvoir de donner ma vie et de la reprendre, et voici pourquoi mon Père m'aime. » (Jn.10/17) Jésus n'a pas subi la mort, il l'a assumée, c'est bien différent ! Il ne s'est pas effondré dans la mort, moyennant cette sous-conscience qu'ont la plupart des moribonds, lorsque affaiblis par l'âge ou la maladie, ils sombrent peu à peu et s'éteignent comme des mèches fumantes. Jésus au contraire, en toute lucidité, a fait de sa mort un témoignage et un sacrifice : il était d'une clairvoyance totale, et voici pourquoi il a connu la suprême angoisse.

Car l'heure de l'angoisse n'est certainement pas le moment de la mort même, s'il est vrai qu'elle se produit par l'extinction progressive de toutes les facultés ; mais c'est le moment de la lucidité. Il est une heure où la créature pécheresse est mise en face de sa situation horrible, qui n'est pas seulement celle de la mort et de la corruption, - et pourtant quelle horreur déjà ! – mais celle de la rupture avec le Dieu vivant ! Or c'est cela que le Christ Jésus, au cours de son Agonie, a bien voulu connaître pour nous, afin de réparer l'antique blessure. N'a-t-il pas sué d'une sueur de sang ? Quelle angoisse fut donc la sienne ? D'où provenait-elle ? De la lucidité inimaginable de son intelligence toute docile à l'Esprit qui mesurait, en ce moment de vérité, le malheur de la créature libre refusant la Miséricorde du Père.

Il n'est donc pas nécessaire de connaître la mort et la corruption pour éprouver ce « moment d'angoisse » : il convient de l'éprouver bien avant, et même le plus tôt possible, afin d'avoir la grâce d'échapper à la griffe du schéol ! C'est au moment précis de la promulgation du précepte divin que l'homme aurait dû connaître l'angoisse salvatrice : « Tu mourras de mort ». Voilà qui aurait dû susciter en lui une méfiance extrême contre tout ennemi ! Mais Adam, comme la plupart de ses fils, en entendant la menace : « Tu mourras de mort… » n'a pas tremblé, semble-t-il. Aujourd'hui, lorsque ces mots parviennent aux oreilles de nos contemporains, ils sont tellement chargés par l'habitude de la mort et de

l'orchestration civile et religieuse qui l'accompagne, qu'elle apparaît plus comme l'inimaginable, l'étrange, l'horrible ; mais comme une fatalité muette, normale, anonyme, douce peut-être, voire agréable – qui sait ? – à laquelle tout homme, tout philosophe sérieux doit se résigner posément et sans frayeur. Et cela est si vrai que le cadavre n'effraie plus ; alors que, si au milieu d'un enterrement, celui que l'on croyait mort se met à bouger dans son cercueil, c'est l'affolement ! Et lorsque de pieux chrétiens veillent un mort à la lueur des cierges, que craignent-ils, sinon qu'il se lève de son séant et qu'il ouvre la bouche pour clamer quelque mystère de l'au-delà ?

Or, le mystère de l'au-delà de la mort n'est pas le cercueil, ni le froid de la terre, ni la corruption des chairs, mais le jugement de Dieu. Oui telle est bien la raison profonde de notre angoisse de créature pécheresse ; nous sommes en rupture avec le Dieu vivant. Nous sommes tombés « hors du père », et si notre liberté ne se reprend pas dans ce moment de tragique lucidité, pour revenir à lui, il n'y a d'autre solution pour nous que cette « perdition » que l'Ecriture évoque sous l'image de l'étang de feu et de soufre, où doit être précipité le Dragon. (Ap.20/11) D'ailleurs la parole tombant des lèvres de Jésus assis sur son trône de gloire au jour du jugement, nous donne à réfléchir : « Allez maudits au feu éternel, qui a été préparé pour le Diable et ses anges… » (Mt.25/41)

Nous pouvions écrire plus haut : « Heureux le pécheur, heureux l'homme qui a péché, et qui s'est rendu compte ainsi qu'il était sur la mauvaise voie, et que dès sa conception il était conditionné pour la mort… » Nous pouvons dire ici : « Heureux le pécheur qui, se plaçant en esprit devant le jugement de Dieu, éprouve la véritable angoisse provenant de sa rupture avec son Créateur et Père ». Ce moment de vérité le délivre, s'il sait accepter cette angoisse, l'assumer entièrement ; non pas la fuir ou la détourner : la fuir par le divertissement, la détourner par quelque pseudo-conversion, par quelque sacrifice illusoire, par quelque aumône compensatrice et rassurante, par quelque simulacre de retour à Dieu qui ne satisferait que sa mauvaise foi ! Mais s'il sait assumer cette angoisse avec toute la lucidité désirable, afin de condamner en lui le vieil homme, afin de le rejeter entièrement dans un discernement définitif qui intéresse les profondeurs de l'être, alors oui, il obtiendra la délivrance !

Péché actuel ou péché de nature…

Nous atteignons ici des zones où l'homme se trouve entièrement démuni. En effet, l'examen de conscience ne peut porter que sur ce qui a été imprimé dans la mémoire, jugé par l'intelligence, et condamné ou approuvé par la conscience comme peccamineux ou vertueux. Et il faut bien commencer par là ! C'est pourquoi notre mère l'Eglise, qui est aussi notre maîtresse de vérité, n'a pas manqué de recommander aux personnes désireuses de perfection, à ceux et celles qui ont faim et soif de la Justice, de recourir à l'examen de conscience et à la confession fréquente. Et l'on objectera sans doute : « A quoi bon confesser des péchés et des manquements sans importance ? Un simple acte de contrition ne suffit-il pas à les effacer ? » Cette objection procède d'une conception toute juridique et formaliste du péché, telle que nous la dénoncions au début de ce chapitre. C'est bien mal comprendre la discipline éducative de l'Eglise qui désire amener le juste, - celui qui se croit tel ! – aussi bien que le pécheur, à ce moment de vérité et de lucidité qui est l'heure de l'angoisse. A vrai dire, le moment pourra s'éparpiller en quelque sorte sur une durée assez longue, se fractionner en étapes successives, au long du cheminement de la conscience, en son domaine intérieur. Imaginons un promeneur explorant des taillis et les fourrés d'un bois épais, en pleine nuit, à l'aide d'une lanterne. Cette investigation progressive du cœur humain, que l'Ecriture appelle « profond, profond », sera infiniment moins pénible que le réveil brutal

de l'étourdi qui se trouvera placé d'un seul coup devant l'abîme de sa détresse à l'heure du jugement et de son implacable lucidité ! C'est dans ce sens que Paul exhorte les Corinthiens à se juger eux-mêmes pour n'être point condamnés avec ce monde. (1 Cor.11/31-32).

Vigilant sur lui-même, aidé par les sacrements, le chrétien désireux de la véritable Justice, que va-t-il constater ? Il sera amené à l'évidence que connut le prophète David : « Pécheur je suis né, ma mère m'a conçu dans le péché ». Il atteindra le discernement le plus profond, celui par lequel il jugera les intentions sourdes de ses actes d'égoïsme, de convoitise, d'avarice, d'orgueil… Il donnera son assentiment à Paul, non plus d'une manière théorique et globale, mais par la certitude expérimentale de son analyse sur lui-même : « Par nature, nous sommes fils de colère… » (Eph.2/3). Or quel est l'homme qui est capable de changer sa nature ? Aucun. Certes, il pourra améliorer son comportement, par une plus grande vigilance sur ses paroles, sur ses tendances, sur ses intentions. Mais la nature, qui saurait l'atteindre, sinon Dieu seul, qui en est le Créateur ? Seul celui qui l'a faite peut la refaire ; seul celui qui l'a créée peut la recréer.

D'ailleurs, quel est en définitive le sens des épreuves et des maladies de l'existence ? Elles sont toutes des indications paternelles, grâce auxquelles, si nous étions suffisamment clairvoyants, nous prendrions conscience non seulement des déficiences de notre nature, mais de cette rupture angoissante qui les cause, de l'apostasie où nous sommes, de la mésalliance envers notre Dieu. Il arrive heureusement que certaines personnes passent de la maladie à l'angoisse, et qu'alors, dans un frémissement qui traduit le désarroi de l'être devant la sentence de la condamnation, sous le joug de la mort toute proche, un cri jaillisse, sans hypocrisie, cette fois, sans faux-semblant, mais totalement vrai : « Aie pitié de moi, Seigneur, sauve-moi, sans toi je suis perdu ! » Et cette prière à elle seule est déjà un exaucement : c'est le commencement de la re-naissance, de la régénération, à travers laquelle Dieu va révéler à la créature libre qui renoue l'alliance, qu'il entend agir personnellement envers elle, qu'elle ne subsiste que par son amour créateur et miséricordieux, et qu'elle n'a de sens que pour accomplir sa Volonté infiniment bonne et bienveillante ! En effet, jusque-là, dans une sorte de demi-sommeil, le pécheur s'imaginait être le produit d'une force positive et mal définie, anonyme ; qu'il était tributaire d'un plus grand que lui, certes, intelligent, sans doute, mais lointain, trop pour être accessible à un dialogue, à une prière. Il se contentait, cet aveugle trop occupé par ses sens, trop diverti par le cours de ce monde, de subsister par son capital de vie, par sa bonne santé, son confort, sa situation et sa fortune ; par tout le conditionnement social et religieux qui lui donnait sinon une raison d'être, au moins une satisfaction de paraître. Et voici que tout à coup, il prend conscience de la fausseté radicale de cette position hypocrite ; qu'en fait, il n'a aucune existence par lui-même, que tous les battements de son cœur, tous les mouvements de son cerveau, que son souffle et sa pensée, que tout ce qu'il sent de lui-même et ce qu'il ne sent pas, que tout cela est suspendu au-dessus du néant. « Je n'existe donc nullement ! C'est un Autre qui me maintient dans l'être et dans la vie ! Qui donc es-tu, toi, ô mon Créateur ? » Comment pourrai-je paraître devant ta Face ? Je ne suis rien sans toi, et je ne t'ai pas connu ! C'est ton Amour qui m'a créé, qui me crée en cet instant, et je ne t'ai pas aimé !... »

« Je suis donc digne de mort… » Et cette mort qui s'avance vers moi me frappera en toute justice, car je suis naturellement hors de ta Volonté, hors de ta Paternité ! C'est hors de toi que j'ai été conçu ! Je n'ai pas été habité par ton Esprit ! Ma chair est vide, affreusement fragile, parce qu'elle n'a jamais été que le rejeton bâtard d'une race qui s'est multipliée hors de toi !... Voilà le cri de l'angoisse véritable, qui dans la super-conscience que produit en général la mort et toujours le jugement, peut dès maintenant nous faire crier vers Dieu pour qu'il nous accorde par grâce notre réconciliation, et ensuite notre régénération et notre salut.

Oui, cet homme est heureux qui, avant de connaître la mort, reçoit de Dieu l'évidence du Jugement ! Il peut alors se repentir, certes, de ses péchés actuels. Mais il reçoit en outre la grâce de remonter en lui-même jusqu'en ces zones insaisissables, antérieures à l'avènement en lui de la conscience, antérieures même à l'éveil de ses sens : il reconnaît loyalement le péché d'origine, le péché de génération. Il mesure avec une redoutable clairvoyance la différence énorme entre ses deux noms : celui qu'il a reçu des hommes, et celui que Dieu lui donne. C'est alors que se résout en lui le dualisme fatigant, insupportable même, dont Paul nous trace le tableau dramatique : « Je sens deux hommes en moi… je sens en mes membres une loi opposée à la loi de l'Esprit… je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas… » (Rom.7) En renonçant à lui-même, en sacrifiant en lui le vieil homme avec ses convoitises, le pécheur lucide, non seulement se repent, mais se met d'accord avec Dieu qui l'accuse : il accepte la sentence, et c'est en l'acceptant, en reconnaissant la justice divine de cette sentence, qu'il en est délivré.

Car c'est alors que le Christ Jésus vient à son secours : c'est alors que l'Agneau immolé intervient, lui qui, en notre nom à tous, en **mon** nom, en **votre** nom, a non seulement assumé la sentence de la mort, mais l'a subie. Quelle délivrance ! Quelle joie ! Quelle formidable exultation ! Quelle reconnaissance infinie d'amour ! Je peux être lavé, je suis lavé dans le sang de l'Agneau, je puis revêtir la robe nuptiale, ma nature peut être changée et transformée, régénérée et transfigurée par celui qui peut tout, qui ordonne et dispose tous les éléments de l'Univers ! En Jésus, je suis passé de la mort à la vie. Désormais, avec Paul, je puis « me glorifier dans la Croix de notre Seigneur Jésus-Christ ». Et je puis dire en toute vérité, avec la Sainte Liturgie : « O bienheureuse Passion… »

Le Nom de Jésus

« Quiconque invoquera le Nom du Seigneur sera sauvé… » Sauvé de quoi ? De la mort évidemment ! Mais encore faut-il connaître le Nom de Jésus, pour l'invoquer en toute vérité. Le psaume dit en effet :

« Le Seigneur est proche de ceux qui l'invoquent,
« de ceux qui l'invoquent en vérité !...

Or, le Nom de Jésus a un sens très déterminé qui nous est donné par l'Evangile. C'est à son père Joseph qu'il appartenait de lui donner un nom : il en reçoit la mission céleste. L'Ange en effet qui le confirme dans la Foi en l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein virginal de son épouse, lui dit :

« Tu l'appelleras du Nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera le peuple de ses péchés. » (Mt.2/21)

« Jésus = Sauveur ». L'invocation du Nom de Jésus suffit donc ? Sans aucun doute. Mais à condition que nous sachions que le Nom de Jésus signifie le Fils de Dieu venu en chair, le Fils de l'homme né virginalement et conçu de l'Esprit. Il vient sauver le peuple de ses péchés (ou de « leurs péchés » pour être plus fidèle au grec), parce que justement il réalise très exactement ce qu'Adam ni ses descendants n'avaient réalisé : le Bon Plaisir du Père en notre nature. Et il est bien certain que si le mystère de la conception virginale de Jésus, que l'Eglise n'a cessé de professer depuis les Apôtres, était monté à la conscience chrétienne de telle sorte qu'il eût été pris comme modèle, comme prototype d'une génération conforme au Bon Plaisir divin, la Rédemption serait achevée depuis longtemps ! Paul

d'ailleurs ne dit-il pas, évoquant la conception spirituelle et virginale de Jésus : « S'ils en avaient eu connaissance, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire » (1 Cor.2/8) ? Et nous savons qu'ils l'ont crucifié précisément en rejetant sa filiation divine qu'ils considéraient comme blasphématoire. Ils ont donc rejeté le mystère même qui aurait pu les arracher à leur péché ! Quelle aberration ! Quelle honte ! Quelle puissance de la séduction diabolique sur tout l'ordre charnel !

Lorsque nous prononçons le Nom de Jésus, lorsque nous évoquons son visage, son regard, lorsque nous entendons le son de sa voix, à travers les paroles des Evangiles, quelle impression avons-nous ? Oui, certes, par la grâce nous portons déjà inscrite en nous l'image de Jésus. Et sans l'avoir vu, nous le connaissons mieux que n'importe quel personnage de l'histoire, mieux peut-être que nos proches, et que nos amis. Essayons donc de déterminer le trait particulier qui caractérise Jésus, notre Maître, notre Chef, celui que nous aimons sans l'avoir vu, et dont l'Evangile de vie nous a déjà si puissamment réconfortés. Eh bien, il me semble que c'est la paix. Une paix d'une inimaginable sérénité ! Celle dont il parlait à ses disciples, en l'opposant à celle que le monde souhaite vainement : « Je vous donne la paix, je vous laisse ma paix, non pas comme le monde la donne… » Et encore il disait : « Dans ce monde, vous allez avoir de l'oppression, mais en moi, vous aurez la paix… » Cette paix, c'est aussi une joie : la joie pleine, celle de l'équilibre parfait d'une nature humaine répondant exactement à la Pensée du Père, d'une nature humaine que l'Esprit-Saint habite en plénitude. « Vous me verrez, et votre cœur se réjouira, et personne n'est en demeure de vous ôter cette joie… » Et encore : « Je parle ainsi dans le monde afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie ». (Jn.17/13)

Et enfin relevons cette parole singulièrement éclairante dans la perspective où nous sommes : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite… » (Jn.16/24). Comment les Apôtres en effet, pouvaient-ils prier « au nom du Seigneur » alors qu'ils ne connaissaient pas encore le secret de sa conception virginale par laquelle il est véritablement fils de Dieu en notre nature humaine ? Certes, pendant sa vie publique, ils avaient déjà fait des miracles et chassé des démons au nom de Jésus : cela parce que le démon, lui, savait quel était ce Jésus invoqué contre lui, venu pour délier ses œuvres et renverser son empire. Ce Jésus dont la seule conception spirituelle et virginale anéantissait entièrement l'ancienne séduction qui fit tomber l'homme au Paradis Terrestre. Mais si nous connaissons vraiment le Mystère de Jésus, nous recevons en lui l'adoption filiale, et nous pouvons prier dans le sens exact de la volonté du Père, de son Bon Plaisir ! Et qu'allons-nous demander en premier lieu au Nom de Jésus, sinon l'Esprit-Saint par lequel nous aurons la paix et la joie du Seigneur ? « Si vous qui êtes mauvais vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père donnera-t-il l'Esprit-Saint à ceux qui le lui demandent ! » (Lc.11/13)

Et c'est ainsi que nous serons réellement, et non plus seulement en désir ou en illusion, guéris de l'angoisse. En effet, d'où venait-elle cette angoisse ? Du Péché. Et qu'est-ce que le péché ? C'est le fait, pour l'homme charnel, de n'être pas habité par l'Esprit de Dieu. Comment donc sortirons-nous de l'angoisse ? Par la rémission des péchés, et surtout du péché, de ce péché originel, de ce péché de génération, source de tous les autres. Mais qu'est-ce que la rémission des péchés ? C'est l'Esprit-Saint lui-même. C'est pourquoi Jésus, dès le jour de sa résurrection, lorsqu'il eût porté sur lui le châtiment qui tombait sur nous, lorsqu'il eut, comme Agneau typique et volontaire, enduré la mort pour nous arracher à sa sentence, dit à ses Apôtres :

« Que la Paix soit avec vous ! Recevez le Saint-Esprit !

« Les péchés seront enlevés à ceux à qui vous les enlèverez… (Jn.20/22)

La paix, c'est bien évidemment le contraire de l'angoisse. Le don de l'Esprit, c'est le contraire du péché, c'est la restauration de la nature humaine dans son ordre véritable, conforme à celui de Jésus-Christ, et c'est en même temps la suppression du péché. Nous voyons ainsi à quel point les simples paroles de l'Evangile contiennent absolument tout ce qu'il nous est nécessaire de savoir et de pratiquer pour opérer en ce monde « la Pâque », le Passage des ténèbres à la lumière, de l'angoisse à la paix, de la mort à la vie. Tel est l'Exode intérieur auquel Dieu conviait déjà le père Adam lorsqu'il lui faisait subir l'interrogatoire après sa faute. Exode où furent appelés les patriarches, et qu'Hénoch sut accomplir, puisque son enlèvement est la preuve de sa réussite, de sa justification (Hb.11/5-6). Exode qui fut proposé à tout le peuple juif et qui était signifié par la sortie d'Egypte, et les grands miracles que le Seigneur Dieu déploya pendant les quarante ans de la marche au désert. Mais nous savons hélas que cet Exode, réussi historiquement, ne l'a pas été au niveau de la Foi ! Elie triompha cependant, lui le père des prophètes, puisque son enlèvement est aussi la preuve de sa justification. Enfin Marie qui nous a donné le Sauveur, a accompli parfaitement cet Exode, non seulement pour elle-même, comme le prouve son Assomption, mais pour nous, pour l'Eglise, et finalement pour le genre humain tout entier. Reste à savoir si notre foi se haussera au niveau de la sienne et de celle de son époux Joseph.

L'Etat de grâce

Cependant notre Dieu est si bon à notre égard, il est si miséricordieux, si pressé de nous communiquer la participation à sa gloire, qu'il n'a pas attendu que notre foi soit pleine, totalement clairvoyante, et capable de nous faire mettre en application son Bon Plaisir ! Il nous a conféré la filiation par le moyen des Sacrements (Livre VI, ch.2). Nous sommes donc devenus fils, et nous avons été établis en Jésus-Christ dans la grâce de Dieu.

L'Etat de grâce est sans contredit l'expérience chrétienne fondamentale. Seuls ceux qui se sont relevés des eaux baptismales, ou encore qui ont retrouvé la joie et la paix au Sacrement de Pénitence, ou encore, s'il en existe, ceux qui ont eu l'insigne bonheur de ne jamais perdre l'état de grâce – il en existe – connaissent déjà, en ce monde, malgré toutes les misères qu'ils côtoient et qui les accablent eux aussi, malgré les épreuves et les persécutions, quelque chose de la vie céleste, comme s'ils étaient déjà arrivés au terme du voyage, par la plus grande partie de leur être profond. Ils ne peuvent être découragés par les « problèmes » qui agitent la cité terrestre, comme ils ne peuvent être séduits par les fausses joies et les frivolités bien ridicules qui préoccupent ou amusent les païens, leur cité est ailleurs. Leur patrie est en haut. Où est-elle ? « Avec le Christ, en Dieu ». En lui leur espérance est inébranlable.

Jusqu'à nous l'Eglise a pensé surtout à la résurrection de la chair : sa conscience collective ne lui permettait pas encore d'envisager l'Enlèvement. Mais nous sommes maintenant aux derniers temps, puisque le Mystère de Jésus nous invite à contester notre génération charnelle, par laquelle nous avons été privés de l'Esprit-Saint et de la filiation divine ; une telle vue de foi nous permet d'espérer fermement l'Enlèvement, ou l'Assomption, comme le prophétisait saint Paul :

« Nous ne mourrons pas tous mais tous nous serons transformés… »

Tel est l'Exode que Dieu a voulu : nous arracher à la mort. Il ne peut le faire que si nous consentons à renier ce qui a provoqué la mort, à savoir la perversion de la génération. Et c'est toujours cette même voix de Dieu qui appelle à une totale repentance, en vue d'une totale libération. Aussi, dans le chapitre suivant, nous allons tendre l'oreille à cette voix qui résonne à travers tous les siècles de l'histoire, mais aussi au plus profond de la connaissance personnelle de tout homme.

***

- Fin du chapitre 7 -

Chapitre 8

La Voix de Dieu

« O Israël, si tu écoutais ma voix !
« Mon peuple n'a pas écouté ma voix,
« Israël ne s'est pas rendu à moi ;
« je les laissai à leur cœur endurci,
« ils marchaient ne suivant que leur conseil… (Ps.80)

Tout l'Exode fut dominé par cette plainte de Yahvé ; et c'est pourquoi le peuple de Dieu demeura sous la sentence de la mort. « Leurs cadavres jonchèrent le désert… » « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et cependant ils sont morts… » Non pas que la manne pouvait par elle-même les empêcher de mourir, car elle n'était pas encore le vrai pain du ciel. Mais elle avait valeur de signe éclatant en faveur de la Toute Puissance de Yahvé ; elle aurait dû placer les Hébreux dans une attention pleine de ferveur à la voix de leur Dieu. Mais hélas :

« Ces gens-là n'ont pas connu mes voies !
« alors j'ai juré dans la colère :
« ils n'entreront donc jamais dans mon repos. (Ps.94)

Cette colère est l'indignation de Dieu en face du mauvais choix permanent de la liberté humaine : ce n'est pas lui, certes, qui interdit aux hommes d'entrer dans son repos – dans sa paix, dans sa béatitude – mais ce sont les hommes qui s'en privent parce qu'ils n'adhèrent pas librement et volontiers à la Pensée de Dieu.

C'était déjà une grande chose pour les Juifs d'échapper à l'esclavage du Pharaon, de passer au travers des plaies d'Egypte, de traverser la Mer Rouge, de subsister dans le désert par la seule alimentation céleste, par les eaux jaillies du rocher ! L'épopée de cette marche merveilleuse, accompagnée de la colonne de feu pendant la nuit, de la nuée protectrice durant le jour, avait de quoi satisfaire le désir d'aventure, la curiosité et le sentiment religieux de tout le peuple. Restait encore l'entrée dans la Terre Promise, le passage du Jourdain, sous la protection spectaculaire de l'Arche d'Alliance, l'effondrement des murs de Jéricho, les innombrables faits d'armes, sous la conduite de Josué. N'était-ce pas suffisant ?...

C'était suffisant pour un peuple enfant, pour une race charnelle, encore toute imprégnée de la convoitise qui conduit si facilement à l'homicide. Mais la pensée de Dieu était tout autre : en donnant cette grande démonstration de sa puissance bienveillante qui transcende les lois de la nature, de son amour de prédilection, de son intervention personnelle à l'égard d'un peuple choisi parmi toutes les nations, il voulait avant tout signifier son désir de Salut :

« Les pensées de Dieu demeurent d'âge en âge
« pour arracher leur vie à la mort… » (Ps.32/19)

Ce n'est pas seulement à la Terre Promise que Dieu voulait conduire son peuple, mais au Paradis Terrestre, c'est-à-dire le ramener aux dispositions premières : celles de l'incorruptibilité et de l'immortalité. Sinon, quoi ? A quoi bon ce grand travail législatif et

religieux ? cette longue marche épuisante dans les solitudes désolées ? Quel avantage à mourir ici plutôt que là, sous l'épée des Ammonites plutôt que sous les verges du Pharaon ? Le Seigneur visait beaucoup plus haut :

« C'est pour te parler au cœur
« que je t'ai appelé dans la solitude.

Même là dans la solitude, la voix de Dieu n'a pu se faire entendre…

La retombée chrétienne

L'Exode d'autrefois est donc retombé dans une simple conquête militaire : la terre de Palestine a été nettoyée de ses idoles et de ses habitants. Les Hébreux s'y sont installés, profitant de leurs maisons et de leurs travaux, et là ils ont vécu tout comme les autres peuples de la terre avec cette différence toutefois qu'ils croyaient – en principe – au Dieu unique, Créateur du ciel et de la terre, et qu'ils gardaient le souvenir des hauts faits qu'il avait déployés à leur égard. Certes, quelque chose de très nouveau et de très grand s'est inscrit dans l'histoire, et depuis ce jour, la psychologie humaine a été orientée hors des ténèbres du paganisme. Ce que nous appelons aujourd'hui la « civilisation » n'est autre, dans tout ce qu'elle a de bon et de bien, que l'héritage d'Israël. N'est-il pas vrai que le Décalogue, qui interdit le viol, le meurtre, l'adultère, le vol… reste bien la base des législations de tous les peuples ? – sauf ceux qui n'ont pas encore été touchés par le message de la Révélation, et qui gardent encore des coutumes abominables, comme les sacrifices d'enfants par exemple. Mais la sentence de la mort est demeurée suspendue même sur le peuple choisi…

« Tout cela est arrivé en figure et pour notre instruction » enseignait saint Paul aux chrétiens, leur montrant que la véritable Pâque n'est pas celle de l'agneau rituel dont le sang oignait les linteaux des portes, écartant momentanément l'Ange exterminateur envoyé frapper les premiers-nés des Egyptiens. « Notre Pâque à nous, c'est le Christ immolé ». Quant aux azymes ils ne sont autres que des sentiments de « sincérité et de vérité ». C'est intérieurement que le chrétien doit accomplir la véritable Pâque, passant ainsi du monde des ténèbres à l'admirable Royaume du Christ, fils de l'Amour du Père.

Les Apôtres qui avaient vécu cette Liturgie fondamentale de la vie publique du Sauveur, de sa Passion et de sa Résurrection, qui pendant quarante jours s'étaient entretenu avec lui du Royaume de Dieu et des puissances du monde à venir, qui l'avaient vu monter au ciel, qui avaient reçu le Don de l'Esprit après avoir prêté l'oreille à la voix de Marie leur confiant le « Mystère » de Jésus ; les apôtres, dis-je, avaient très clairement la persuasion d'avoir « traversé la Mer Rouge », d'avoir échappé à la servitude non plus du pharaon, mais de Satan, moyennant la foi en Jésus-Christ, chez les hommes qui avaient reçu la vocation chrétienne et qui y avaient répondu :

« Mais vous, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple racheté, pour annoncer les louanges de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière ! Vous qui jadis n'étiez pas un peuple, mais qui êtes maintenant le peuple de Dieu, qui n'obteniez pas miséricorde, et qui maintenant avez obtenu miséricorde ! » (1 Pe.2/9-10)

C'est donc fait, la disposition divine est telle : l'ère de la grâce est ouverte ; le véritable Exode a commencé ; non plus celui qui faisait autrefois changer de lieu une immense caravane, mais qui opère, pour l'humanité entière, le passage de la mort à la vie, car il nous

arrache à la prise de celui qui a l'empire de la mort, c'est-à-dire le Diable (Hb.2/14) ; il n'y a donc pas à changer de lieu, ni de régime alimentaire ; il n'y a pas, en général, à quitter sa situation dans ce monde, à abandonner son métier… Mais alors, que faut-il faire ? Avec la foi, les « œuvres de la foi », et recevoir les Sacrements. C'est ainsi que l'Eglise a proposé au cours des âges l'accomplissement de cette volonté salvifique du Père par le moyen des Sacrements : Baptême, Eucharistie, Pénitence, Extrême-Onction, etc…

Toutefois les Sacrements ne sont jamais que des rites représentatifs ; ils tendent à « rendre présents » les événements qui se sont produits dans le passé, au travers des « Gloires de l'humanité » - Joseph et Marie – et ensuite ce qui s'est déroulé sous les yeux des témoins immédiats : Apôtres et disciples ; mais dans quelle mesure un rite, si parfait soit-il, peut-il refaire l'histoire ? Le fidèle qui assiste à la Messe est invité à contempler, sous les gestes liturgiques, par le moyen évocateur des chants et des paroles, la Cène, la Passion et la Résurrection de Jésus-Christ. Quelle différence toutefois entre la fraction du pain, sur la nappe bien blanche de l'autel, et la torture d'un condamné à mort aux portes de la ville ! Quelle différence entre l'élévation de l'hostie et du calice par les mains du célébrant et la Croix dressée sous le ciel, ou entre la rupture du tombeau scellé et la merveilleuse Ascension du Corps glorieux du Seigneur ! Je veux bien que l'imposition des mains et l'onction d'huile sainte par la main épiscopale prolonge jusqu'à nous l'effusion de l'Esprit-Saint dans l'Eglise ! Mais quelle différence entre cette courte cérémonie, souvent mal préparée, rendue tumultueuse en raison de l'affluence d'une foule ignorante dans des églises trop petites, et la longue méditation des Apôtres en compagnie de la Vierge Marie au Cénacle, pendant ces dix jours où ils purent évoquer tout à loisir tout ce qu'ils avaient vu et entendu depuis le baptême de Jean jusqu'au matin de l'Ascension ! Quelle catéchèse fut la leur ! Quelle transformation de l'esprit et du cœur, chez ces sémites, déjà nourris de l'Ecriture, et qui avaient vécu pendant trois ans dans l'intimité du Verbe de Dieu lui-même, et qui maintenant voyaient et entendaient sa mère bien-aimée ! Quel labour profond dans la terre intérieure de leurs âmes, pour que l'Esprit puisse y venir déposer sa rosée fécondante et vivifiante ; y faire germer une parole qu'ils avaient reçue du Monogène éternel avec le Père !

Si les chrétiens étaient restaient rigoureusement fidèles à l'économie sacramentaire ! S'ils avaient cherché avec un zèle toujours plus attentif, la signification des gestes accomplis sous leurs yeux ! Si leur unique désir eût été de rejoindre exactement l'Evangile ! Si les prêtres avaient authentiquement vécu le Sacerdoce dont ils étaient revêtus, « selon l'ordre de Melchisédech », tout comme celui du Seigneur… Si les confirmés avaient été parfaitement dociles à l'Esprit-Saint…Si, si, si… les statistiques faites ces dernières années, concernant la « pratique chrétienne », manifestent que la plupart des baptisés ne suivent même pas ce minimum qui leur est demandé pour demeurer en état de grâce : la messe dominicale ! Il est vrai que, pendant des siècles, la dite « messe » n'était qu'un ensemble de gestes qui pouvaient paraître cabalistiques, accomplis par un officiant qui répétait dans un latin incompréhensible pour le peuple – et parfois pour lui – les mêmes formules routinières.

Que devenait donc, dans de telles conditions, la pratique chrétienne ? C'était une assurance au rabais, à caractère superstitieux, destinée à assurer au fidèle une « place au paradis »… Bien entendu, cette généralisation est un peu injuste : il y eut toujours dans le l'Eglise de vrais disciples de Jésus-Christ et des apôtres qui obéissaient à l'Evangile par amour, qui se soumettaient aux règles de l'Eglise pour des motifs désintéressés, qui oeuvraient pour la rédemption en renonçant à eux-mêmes, à la recherche d'une authentique charité. Mais, malheureusement, ce n'était pas le fait de tous les baptisés, tant s'en faut ! Dès lors, l'ère de miséricorde et de grâce, de vérité et de lumière inaugurée par la venue en

chair du Verbe de Dieu, ne nous a pas donné ce qu'elle promettait, à savoir la vie. Le dessein du Père qui est « vie éternelle » a été enrayé par l'incrédulité, l'assoupissement des vierges, qu'elles fussent folles ou sages.

Au fond, une pratique a été substituée à une autre : l'abandon de la Loi mosaïque a été compensé par les pratiques chrétiennes : assistance aux cérémonies du culte, dévotions, pèlerinages, carême, diverses festivités, qui illustrent le cycle liturgique. Au lieu de la pédagogie ancienne de la Loi, l'Eglise a instauré la pédagogie nouvelle de ses rites et de sa catéchèse. Mais de même que le prophète Jérémie se lamentait en disant : « plus personne ne vient aux fêtes », tous les pasteurs, au cours des générations chrétiennes, n'ont cessé de déplorer le même abandon de la pédagogie liturgique, si riche, si poétique, si pénétrante. Mais encore faut-il que les cérémonies soient possibles, que les prédications soient faites, que le témoignage des ministres soit authentique, qu'il y ait des assistants et de participants, pour que la communauté vive de la foi, et soit un signe de ralliement pour les peuples… En fait, les psautiers et les antiphonaires, les missels et les bréviaires se sont vite refermés, ils sont vite devenus des livres scellés, c'est-à-dire incompréhensibles pour un peuple dont le comportement général restait étroitement tributaire du péché qui est dans le monde. Que de curés ont regretté que leurs ouailles fassent deux parts dans leur vie : celle du culte et celle de leurs affaires ! Il en était ainsi parce que la Religion – la foi – trop imparfaite, trop peu clairvoyante, n'avait pas éclairci les esprits, changé les mentalités, et n'était pas parvenue à orienter d'une manière toute nouvelle la conduite de ceux qui la professaient !

Beaucoup d'autres considérations semblables, que le lecteur fera lui-même, nous permettent ainsi de définir cette retombée chrétienne, très analogue à la retombée de la foi mosaïque en Israël après l'établissement en Terre Sainte, retombée d'ailleurs qui n'avait pas manqué de se manifester durant les étapes du désert. Les Juifs ont détruit les idoles avec beaucoup de zèle et de cruauté, du moins dans les premiers moments de la conquête en Palestine. Les chrétiens ont fait de même : dès que l'Etat Romain a cessé de les persécuter, ils sont devenus persécuteurs, à l'exception de quelques saints évêques ; les empereurs dits chrétiens ont usé de la force pour abattre les temples, exclure les païens et les hérétiques par le fer et le feu. C'est ainsi que l'on a cru chasser les ténèbres de l'idolâtrie par des destructions matérielles et par la violence ; on a donc détruit beaucoup de choses bonnes et valables, et l'on a instauré de nouvelles ténèbres et des servitudes de conscience parfois plus redoutables que les anciennes ! Plût à Dieu que l'on eût manié ainsi le glaive de la Parole pour instaurer la « civilisation chrétienne » ! L'orgueil chrétien atteint son apogée, semble-t-il vers la fin du Moyen Age, à l'époque où l'on allume les bûchers pour exterminer les hérétiques qui sont, sans contredit, les causes des pestes, des famines et de tous les fléaux qui manifestent la colère de Dieu. C'est à cette époque également que les « conquistadors » ont dévasté le Nouveau Monde, sans aucun respect des personnes et des biens, prenant la relève des croisés qui exterminèrent je ne sais combien d'infidèles en bataillant au Nom du Christ !... A force de transposer le Salut dans l'Au-delà, il devenait impensable qu'un homme qui n'avait pas accepté ou subi le rite du baptême puisse mériter un autre sort que la damnation ! L'irréalisme politique et juridique atteignit son comble lorsque les papes eurent leurs armées, leurs prisons, leurs instruments de torture et leurs bûchers ! Instruits par de si hauts exemples, les rois « très chrétiens » se permirent au Nom de la Trinité de dévaster le Palatinat, de se parer, comme les anciens pharaons, des insignes du Soleil et de se faire rendre un culte pompeux dans des palais immenses construits sur la sueur d'un peuple affamé… Inutile de prolonger cette liste de scandales que les lecteurs curieux trouveront abondamment étalés et exploités dans d'innombrables ouvrages très intéressants et fort bien écrits ; ils auront ainsi l'évidence que la chrétienté était par sa mentalité et ses mœurs très au-dessous des Mystères qu'elle professait dans son culte,

qu'elle conservait dans ses manuscrits et ses écoles, et dont vivaient, par exception, quelques saints épars et persécutés par ceux qui auraient dû imiter leur exemple.

Les Juifs avaient opéré un déplacement local, les chrétiens se contentèrent d'une certaine transformation politique et juridique de la société. Ni les uns ni les autres n'ont accompli l'Exode véritable : ils ne sont pas sortis de la biopsychologie qui conduit à la mort, ils n'ont pas échappé à la servitude de Satan. Les affirmations apostoliques gardent donc une valeur prophétique en rapport avec un monde qui n'est pas encore advenu. Considérons en effet l'assemblée chrétienne réunie un jour de communion solennelle dans l'une de nos paroisses de ville ; jetons le regard sur ces visages distraits, lointains, rêveurs, absents. Que viennent faire ici tous ces gens ? Ils paraissent s'ennuyer ; ils sont mal à l'aise. Ils se taisent – pas toujours ! – ils n'osent élever la voix pour unir leurs chants à celle d'une chorale étriquée groupée autour d'un harmonium grinçant. Ils sont comme des étrangers dans leur propre maison, ignorants du langage liturgique de l'Eglise, même si elle leur parle aujourd'hui dans leur propre langue. Lorsque le lecteur élève la voix, s'adressant à la foule disparate, pour leur dire : « Vous êtes une nation sainte, un sacerdoce royal… » Il leur est impossible de dire « Amen ! », car ce n'est pas vrai ! La Pensée de Dieu exprimée par le Texte Sacré manifestement n'est pas encore réalisée. Ces gens se trouvent là sans comprendre pourquoi, beaucoup par une habitude atavique ; manifestement ils s'ignorent les uns les autres ; ce n'est pas la foi qui les rassemble, il n'existe entre eux aucune communion… Ces citoyens du monde d'aujourd'hui restent encore prisonniers de l'Adversaire, « assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ». Ils n'ont pas d'espérance, parce que leur foi n'est qu'une pâle croyance, comparable aux dernières lueurs d'un crépuscule menaçant… ou peut-être aux indécises clartés d'une aube encore timide…

L'Eglise a-t-elle été victime de son ritualisme ? D'une théorie des Sacrements qui en faisait des artifices quasi magiques ? Manifestement, l'Enseignement n'a pas été donné, l'Enseignement de la Doctrine de vie, cette illumination qu'avaient reçue les Apôtres, mais qu'ils n'ont pas pu transmettre. Le « Bon Dépôt » que Paul confiait à Timothée est-il resté fermé dans un coffre, enveloppé dans l'écran vermeil d'une liturgie fastueuse et symbolique, consigné dans des livres inaccessibles, égaré dans les arcanes d'une théologie trop abstraite pour avoir encore quelque rapport avec la simplicité merveilleuse du Plan de Dieu ? Ajoutons à cela que les chrétiens depuis bien longtemps se sont divisés en un nombre quasi incalculable de sectes et d'hérésies, qu'ils se sont entretués furieusement dans des guerres de religions, et que, désormais prisonniers des royaumes de ce monde, ils sont ligotés par toutes sortes de lois civiles, politiques et militaires. Is ne sont plus le « peuple de Dieu » qui, dans les temps apostoliques, avait son autonomie et brillait d'une éclatante lumière au sein d'une génération dévoyée et pervertie.

Ces considérations, auxquelles le lecteur pourra ajouter beaucoup d'autres, nous amènent à conclure avec la plus haute évidence que l'impact de la Foi, de la lumière qu'elle apporte, n'a pas atteint les profondeurs de la conscience, n'a pas redressé sensiblement l'ensemble du comportement humain. Certes, il y a des améliorations ; il semble bien que l'homme soit beaucoup moins « loup pour l'homme » qu'autrefois. Beaucoup d'idolâtries sont en train de tomber. Beaucoup de disciples de Jésus-Christ savent maintenant qu'ils ne doivent pas tuer, quelle que soit la raison que l'on peut invoquer. Une délicatesse de cœur et de sentiments pénètre beaucoup de personnes ; malheureusement, leur rôle n'est pas en général déterminant dans la conduite des Etats et des grandes institutions, ni dans l'élaboration des lois. Cependant, nous ne sommes pas encore au seuil de cette transformation radicale par l'Esprit-Saint, à partir de laquelle nous espérons l'accomplissement des promesses. Aussi, pour l'instant, la parole du prophète Isaïe que

Jésus citait à l'adresse de ses contemporains est encore vraie de nos jours : *« Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi… »*

« Mon peuple n'a pas écouté ma voix… »

« La voix de Dieu » : c'est là une des expressions qui reviennent le plus souvent dans les Ecritures. Elle nous dit que cette Voix résonne, aussi bien dans la nature que dans les cœurs, que les prophètes l'écoutent, qu'ils la profèrent ensuite, qu'elle parvient ainsi en termes clairs aux oreilles des prêtres, des rois, des grands et du peuple ; qu'elle résonne dans le ciel intérieur de l'humanité aussi fortement que le tonnerre, lorsque l'orage se déchaîne contre les cèdres du Liban. Malheureusement, au dire de l'Apocalypse, il y a tellement d'autres voix qui se font entendre, elles aussi, avec un grand tapage, un grand tumulte, attisant constamment les passions charnelles, que l'audition de la Voix de Dieu est presque toujours remise au lendemain. Combien peu d'hommes savent s'abstraire de la caravane pour rejoindre la solitude, briser avec l'entraînement des affaires, de l'actualité, de la politique, pour consacrer une part notable du temps très court de leur pèlerinage terrestre à écouter la Voix de Dieu ! Et pourtant c'est à ce niveau intérieur, par cette oreille du cœur, sensible aux longueurs d'onde et aux harmoniques de l'Esprit-Saint, que nous pouvons entrer en résonnance avec le Dieu vivant !

Certes, il y a le prêche, la liturgie, l'Ecriture… Nous verrons plus loin combien ces moyens sont précieux comme véhicules de la Vérité, moyens objectifs, accessibles, universels, par lesquels nous pouvons contrôler l'appel intérieur de l'Esprit. Mais ils ne sont que des moyens ! Certaines confessions chrétiennes font de la « Parole », comme ils disent, le tout de la religion, et ils ne veulent entendre par « Parole » que celle que est consignée dans les Livres Saints. Dans l'Eglise romaine au contraire, pendant des siècles, on a écarté les fidèles de la Bible jugée dangereuse – dangereuse pour qui ? Il était plus facile, sans doute, d'avoir à faire à un peuple maintenu dans un certain infantilisme, de manière à le satisfaire par des pratiques tout extérieures, qui confinaient à la superstition… Ne suffisait-il pas d'aller s'agenouiller à Rome devant le grand pénitencier, pour recevoir, avec un coup de baguette sur la tête, le pardon total et absolu de tous ses péchés ?... Ne suffisait-il pas, pour obtenir le même résultat, de visiter une église et d'y réciter certaines prières prescrites ? Vraiment, c'était trop facile pour être vrai, et surtout pour être efficace ! En fait, nous voyons bien aujourd'hui que pour nous dégager des complexes psychologiques issues du péché, il est indispensable de scruter les Ecritures et l'Histoire, pour y découvrir la Pensée et le Jugement de Dieu ! Travail immense, hors de la portée du simple fidèle… On s'est donc contenté de les sécuriser en leur prescrivant un geste extérieur et facile. D'autres ont mis leur confiance dans le port de l'habit religieux, d'autres dans l'observance d'une règle, d'autres dans celle de leurs vœux. Mais en tout cela, qui sans doute n'est pas inutile, l'essentiel est-il atteint ? Et quel est cet essentiel ? Quel est cet unique nécessaire que Jésus recommandait à Marthe, trop préoccupée de beaucoup de choses…

Eh bien, c'est ce que faisait Marie : elle était assise aux pieds du Seigneur, et elle écoutait « **sa voix** ». C'était indispensable pour qu'elle puisse, après avoir été délivrée de ses démons, entrer dans la voie de la Justice. (Lc.8/2 ; 10/38-42) [1] Et si elle écoutait la voix de Jésus pendant un temps suffisamment long pour que le Verbe de Vérité puisse opérer en elle une véritable recréation de son être profond, de sa conscience, de ses pensées, de ses sentiments, alors qu'elle pouvait se relever dans une espérance invincible : elle était sauvée. Elle le fut effectivement (Mc.10/1).

[1] - Voir notre Livre « Quelle femme ! »

Ouvrons maintenant l'Ecriture. Qu'y lisons-nous ? Comment s'établit la relation de la créature libre et intelligente avec son Créateur ? Relation indispensable, relation vitale ! Elle s'établit par la Voix.

Comment Adam et Eve entrent-ils en rapport avec Dieu ? « Dieu dit à Adam… » Et le premier homme reçut ainsi par Révélation, par la Voix de Dieu, le commandement qu'il ne devait pas transgresser afin de garder la vie. Aussitôt après son péché, que se passe-t-il ? Dieu va-t-il l'abandonner ? Non pas ! « Ils entendirent **la voix** de Yahvé-Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour » (Gen.3/8) [1] Et c'est par un dialogue avec Dieu que s'opère le premier jugement de l'homme, et que sont établies les sentences qui règlent encore aujourd'hui, malgré l'avènement du Sauveur, les conditions douloureuses de l'homme resté pécheur (Gen.3 fin ; parole de Dieu à Caïn : 4/6s). Le péché n'empêche donc pas la voix de Dieu de se faire entendre, bien au contraire, puisque c'est Caïn et non Abel qui reçoit l'avertissement divin : « Voici le péché est tapi à ta porte comme une bête qui cherche à te dévorer ». Nous savons hélas que Caïn ne tint pas compte de cette Voix de Dieu, qu'il endurcit son cœur, comme ensuite l'endurciront ses descendants, comme ensuite l'endurcira pharaon… et tous les prévaricateurs de l'histoire, jusqu'aux contemporains de Jésus, auxquels il disait : « C'est à cause de la dureté de vos cœurs… » Et même à ses disciples : « Il leur reprocha leur dureté de cœur » (Mt.19/8 ; Mc.16/14).

Lorsque l'Ecriture emploie cette expression « dureté de cœur », elle ne parle pas seulement du sentiment, comme lorsqu'elle dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur… » Elle vise aussi l'intelligence, car pour la Sainte Ecriture, l'intelligence procède du cœur, ce qui est tellement vrai ! Le cœur est d'abord cette faculté de tendresse et de communion, sans lesquellles la Vérité, si logiquement proposée qu'elle puisse être, ne peut aucunement pénétrer la conscience de sa lumière et de son réconfort…

Mais revenons aux Ecritures. Que se passe-t-il lorsque « toute chair a corrompu sa voie », et que « Dieu se repent d'avoir fait l'homme » ? L'un d'entre eux reste encore aux aguets : c'est Noé, et avec lui Dieu peut reprendre le dialogue : « Dieu dit à Noé… » Au mépris des opinions de ses contemporains, sur l'ordre de Dieu, il entreprend la construction qui peut paraître aberrante, d'une arche, en prévision d'un Déluge que rien ne laisse présager. Il ajoute foi à une Parole qu'il entend de Dieu. [2]

Comment commence le Salut du genre humain et la fondation de la Nation choisie ? « Dieu appela Abraham et lui dit… » Et Abraham vivra désormais dans l'audition de la Parole de Dieu. Il devient le confident du Très-Haut ; il intercède pour les villes maudites, il obtient le salut de Lot, son neveu ; il va même en obéissance à un appel tout à fait mystérieux de cette Voix de Dieu jusqu'à sacrifier son fils Isaac, son unique !... (Gen.12, 18)

Dieu s'adresse encore mais beaucoup moins souvent, au fils et au petit-fils d'Abraham, Isaac et Jacob. Il rend un oracle à Rebecca, au sujet des deux fils qui sont dans son sein (Gen.25/23) ; il parle en vision à Isaac, alors qu'il faisait étape à Bersabée, pour le réconforter dans la promesse faite à son père (Gen.26/23s) ; après sa lutte victorieuse avec l'Ange de Dieu et sa réconciliation avec Esaü, Jacob entend à son tour cette voix de Dieu à

---

[1] - Le texte porte bien la « voix » et non les « pas »

[2] - Gen.6 ; Hb.11/7. Tout ce chapitre 11 est très significatif pour le sujet qui nous occupe : tous les héros de la foi ont misé uniquement sur la Parole de Dieu, pour avoir en elle leur assurance.

Bethel (Gen.35/1-15), pour y recevoir la confirmation du Nom Sacré de « El Shaddaï », et l'assurance des anciennes promesses faites à Abraham. Ensuite il semble bien que Dieu garde le silence pendant longtemps : les fils de Jacob et de Joseph vécurent de la tradition paternelle transmise jusque dans la servitude de l'Egypte. Quatre siècles se déroulent. Lorsque le peuple asservi sous la férule du pharaon gémit vers Dieu, alors il fait entendre à nouveau sa Voix aux oreilles de Moïse. L'Exode est tout rempli de la résonance de cette Voix de Dieu que Moïse écoute, tout d'abord pour faire sortir le peuple, ensuite pour le diriger dans le désert, pour lui transmettre la législation du Sinaï, pour lui appliquer les châtiments que mérite son incrédulité et sa révolte. « Dieu parla à Moïse et lui dit… » tel est le refrain de tous les Livres de Moïse. L'organisation du peuple hébreu provient de cette Voix de Dieu que Moïse a le privilège d'entendre au nom de tous.

Cependant, dans le Deutéronome, ce n'est plus Moïse seul qui est invité à se rendre attentif à cette Voix, mais tout le peuple, considéré comme un seul homme. C'est dire que tout Hébreu doit prendre conscience de la vocation de son peuple, et y répondre personnellement. « Ecoute Israël » : ce refrain revient constamment. Les bénédictions sont liées à l'obéissance à la Voix de Yahvé, et inversement les malédictions : « Si tu n'obéis pas à la Voix de Yahvé ton Dieu, ne gardant pas les lois et les commandements que je te donne aujourd'hui… » (Deut.ch.28/1s, 28/15s, etc) Cette audition de la Voix de Yahvé n'est pas seulement l'écoute de la lecture de la Torah faite rituellement le jour du Seigneur à la Synagogue, mais c'est tout au long de la journée que chacun est appelé à rejoindre cette Loi de Dieu « qui n'est pas au-delà des mers, ni au-dessus des nuages… mais qui est sur tes lèvres et dans ton cœur ». Et lorsque Paul dans l'Epître aux Romains reprend ce passage des anciennes Ecritures il l'applique à l'Evangile (Rom.10/6-8).

C'est à la Voix de Dieu qu'obéissaient les Juges lorsqu'ils étaient appelés à entreprendre une action de prouesse pour délivrer le Peuple de Dieu de l'oppression des idolâtres. … Et des siècles passent ainsi jusqu'à Samuel, qui, comme son nom l'indique, fut dès son jeune âge aux écoutes de Dieu ; lui, le fils du miracle, obtenu par les supplications de sa mère, ouvre l'ère de la Royauté en Israël, en même temps que celle du prophétisme. Et comment définir en définitive les prophètes, sinon comme les porte-paroles de la voix de Dieu, qu'ils entendent et qu'ils transmettent, pour laquelle ils deviennent des signes de contradiction, d'opprobre et de persécution… Ainsi en est-il jusqu'à Jean-Baptiste, dont il est dit :

« En ces jours-là, la Voix de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert… Et il vint, prêchant un baptême de pénitence… »

Heureux donc ceux qui pourront l'entendre et tenir compte de ces paroles qu'il a mission de proférer devant tout le peuple d'Israël !

L'Alliance au niveau de la connaissance et de l'amour

« Ecoute Israël, je te parlerai au cœur…
« Tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître… »

C'est par la confidence divine que nous pouvons entrer dans la connaissance de Dieu. Avant de se montrer, Dieu se dit, car nous ne pourrions contenir, faibles et pécheurs que nous sommes, l'éclat de sa majesté. Nous sommes trop petits, nous sommes en gestation ; et cette gestation s'opère par la nourriture du Verbe divin, pénétrant peu à peu nos consciences et nos cœurs, opérant en nous un travail de purification et de rectification,

guérissant en nous les plaies dues au scandale de ce monde, et nous acheminant à la plénitude d'âge du Christ. C'est pourquoi l'on peut dire que tout le temps passé hors de l'audition du Verbe divin est perdu : il n'a pas été utilisé pour notre croissance, pour notre édification. Ah ! Si nous étions privés de cette parole, avec quel zèle la chercherions-nous ! Nous ferions des efforts mille fois plus grands que pour chercher de l'or ou du pétrole dans les entrailles de la terre ! Mais parce qu'elle est à notre portée, nous la négligeons. Il est vrai qu'il faut opérer une sélection, un discernement, dont peu de gens sont capables. Qui écoutera la parole de Dieu dans le tumulte de ce monde ? Par quel canal passera-t-elle ? Celui des ondes ? Celui de la presse ? Celui du journal ? Il peut y avoir, effectivement, comme par hasard, un écho de la Parole de Dieu dans tout le verbiage humain… Mais il est alors si discret, si lointain, si sporadique qu'il est presque inaudible, comme les signaux qui nous viennent des astres lointains, noyés dans le bruit de fond des appareils de détection. C'est pourquoi, jusqu'à nos jours, les auditeurs de la Radio, les spectateurs de la télévision ne peuvent être que ligotés et ficelés par l'ambiance délétère de ce monde en voie de perdition, s'ils ne font pas un effort personnel, parfois pénible, pour rechercher la Voix du Bien-Aimé.

A vrai dire, la Voix de Dieu s'écoute avant tout du dedans, elle est en nous. C'est une confidence, un appel, une délicate suggestion qui ne force jamais notre liberté : « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe… » ; je ne force pas la porte. Dieu nous parle au cœur : il faut faire silence pour l'entendre. Les auteurs spirituels, les sages, les mystiques et les saints sont bien d'accord sur ce point. Tous, avant d'entrer dans une vie active et fructueuse, ont été les auditeurs de Dieu dans la solitude, dans le désert. Ils se sont ainsi crée un univers intérieur, un sanctuaire, un paradis ; ils ont éprouvé la vérité de cette parole du Seigneur : « Celui qui m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jn.14/23) Et encore : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; or celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. » (Jn.14/21)

Il ne s'agit pas là d'une manifestation spectaculaire, d'une vision (quoique certains saints ont eu la joie et la redoutable responsabilité d'avoir vu le Seigneur !). C'est le Verbe qui se manifeste, la Parole intelligible. C'est donc une perception à la fois cordiale et intellectuelle, lyrique et poétique de la pensée de Dieu. Toute l'admirable cohérence du plan divin se manifeste ainsi progressivement par cette illumination intérieure qui donne à l'Ecriture toute sa saveur, qui nous en révèle les passages les plus importants, qui nous en fait goûter toute l'harmonie cachée, aussi bien que la majesté et la simplicité de son style. Dans cette étude de la divine Parole, l'Esprit de Dieu suggère à chacun ce qui lui est particulièrement utile ou nécessaire pour sa croissance dans le Christ, à tel ou tel moment. Il fut inutile aux Juifs de voir le Seigneur : « En vérité, je vous le dis, vous m'avez vu, et vous ne croyez pas… » Mais ceux qui ont cru, et qui par la suite ont progressé dans la Foi, sont ceux qui ont écouté la Voix du Seigneur. Il parle lui-même fréquemment dans l'Evangile de cette « Voix » à laquelle nous devons prêter la plus vive attention.

Ainsi dans son entretien avec Nicodème, le Seigneur Jésus suggérait au vieillard, très instruit de la Loi et de tous les rites de la religion dont il était l'un des « officiels », de se mettre aux écoutes de l'Esprit :

> *« L'Esprit souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais pas d'où il vient, ni où il conduit… »*

C'est en effet par la bouche de Jésus que retentissait aux oreilles de ce docteur en Israël la Voix de l'Esprit. Tout sage et tout savant qu'il était, il ignorait encore le Mystère de Jésus, et comment devait se réaliser le Salut qui était cependant l'Espérance d'Israël. Tout l'arsenal des préceptes et des rites ne pouvait prendre son sens que par la confidence divine dont il était alors l'heureux bénéficiaire.

Plus tard, Jésus explique qu'il a le pouvoir de guérir même le jour du Sabbat en raison de son égalité avec le Père. Cette parole scandalise fortement les Juifs. Mais Jésus insiste, les avertissant que c'est lui qui a reçu le pouvoir, tout homme qu'il est, de ressusciter les morts et d'opérer le jugement.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et c'est maintenant, où les morts entendront la Voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront… »

Pourquoi sont-ils morts ces morts – « qui sont dans les tombeaux », ajoute Jésus, pour bien spécifier qu'il s'agit de ceux chez qui la mort a achevé son œuvre - ? Ils sont morts parce que, de leur vivant, ils n'avaient pas entendu cette Voix qui aurait pu les maintenir en vie, transfigurer leur vie ; parce que s'ils ont vaguement entendu cette Voix, ils n'y ont pas prêté toute l'attention nécessaire, et par négligence, lassitude, découragement, ils s'en sont détournés : « Mon peuple n'a pas écouté ma voix ». Mais maintenant qu'ils ont connu la profonde humiliation de la mort, qu'ils sont dépouillés de tous les artifices de ce monde, ils sont devenus disponibles pour entendre et écouter cette Voix. Mais il n'est pas utile, certes, d'attendre d'être mort, pour écouter cette voix ! Dès maintenant elle résonne en nous, elle est manifeste dans l'Evangile : il nous est parfaitement possible d'être introduits dans la vie par la lumière qu'elle nous apporte ! « Si quelqu'un garde ma parole, il sera vraiment mon disciple, il connaîtra la vérité, et la vérité le délivrera ». (Jn.8/12) Qu'est-ce que la mort, sinon l'expérience concrète et totale de l'erreur ? Qu'est-ce que la Résurrection, sinon celle de la Vérité ? Si donc il nous est possible présentement de connaître et de faire la Vérité, nous sommes réellement passés de la mort à la vie, comme Jésus nous le dit formellement (Jn.5/24).

Jésus dénonce l'incrédulité des pharisiens dans les termes suivants :

« Et le Père qui m'a envoyé lui-même ne rend témoignage. Vous n'avez jamais entendu sa voix, et vous n'avez pas vu sa face, et vous n'avez même pas sa parole demeurant en vous, parce que vous ne croyez pas en Celui qu'il a envoyé… » (Jn.5/37-38)

« Vous n'avez pas entendu sa voix… », et pourtant ces hommes ne manquaient pas de zèle ! Ils observaient les plus petits points de la Loi, ils scrutaient les Ecritures ! Mais ils n'étaient pas en résonance intérieure avec le Législateur, avec le Poète Sacré. Ailleurs Jésus dira de même : « Personne ne vient à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ! » Et encore : « Si vous ne gardez pas sa parole, c'est que vous n'êtes pas de Dieu ! » D'où nous comprenons la gravité de cette rupture de la créature libre avec le Dieu vivant, rupture qui la rend sourde à sa voix. Voici la raison profonde de la mort et de l'angoisse : et nous voyons clairement qu'il n'y a d'autre solution pour la créature humaine que celle indiquée par le psalmiste : *« J'écoute ce que dit le Seigneur… »*

Dans la parabole du « Bon Pasteur », Jésus revient sur ce thème de la « Voix » : « Les brebis écoutent sa voix, il les appelle par leur nom et il les conduit… » (Jn.10/3). Inversement, « elles ne connaissent pas la voix des étrangers ». Et plus loin : « Et j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; il faut que je les conduise aussi, et elles

entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur ». (Ib.16) En regardant les foules, il était ému de compassion sur elles, car elles étaient « comme des brebis qui n'ont pas de pasteur ». Et c'est pourquoi il les enseignait longuement… Toutefois, hélas, parmi ceux qui entendirent cette voix de notre Seigneur, bien peu répondirent à son appel. Saint Marc le note : *« il s'étonnait de leur incrédulité… »*

Combien nous devons désirer que cette Voix du Seigneur résonne à toute conscience d'homme, et que l'unité se fasse dans la profession d'une même Vérité ! Mais comment cette Vérité qui est en Jésus sera-t-elle reconnue comme telle, si le Salut n'est pas manifesté chez un certain nombre de pionniers qui auront atteint les premiers la plénitude de la Foi ? De même que la Résurrection de Jésus a été le point de départ de l'Eglise, ainsi l'accomplissement des promesses par l'enlèvement de l'Eglise fidèle sera le point de départ du Royaume. Et ce résultat sera obtenu lorsqu'elle entendra comme une épouse fidèle la Voix de l'époux pour passer avec lui de la mort à la vie.

Rejeté par les princes de ce monde et condamné à mort, Jésus devant Pilate poursuit son témoignage en faveur de la Vérité et déclare comme un suprême et solennel avertissement :

« Quiconque procède la Vérité écoute ma voix… » (Jn.18/37)

A nous donc d'examiner notre attitude courante à la lumière de cette Parole. Sommes-nous dociles à cette voix du Christ ? Sommes-nous avides de l'entendre ? Aimons-nous nous attarder à sa lecture, à l'étude de l'Evangile ? Restons-nous facilement dans ce dialogue intérieur avec le Verbe de vie ? Si nous pouvons répondre « oui » à ces questions, alors, réjouissons-nous, nous procédons de la Vérité.

Enfin, en conclusion de ce chapitre, évoquons Dieu le Père qui ne nous a pas manifesté son visage, mais qui nous a fait entendre sa Voix. Au Baptême de Jésus, sa Voix descendit du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le… » Et cette même voix retentit de la nuée étincelante qui enveloppa les Apôtres sur la montagne de la Transfiguration. Le Père n'a pas dit : « Contemplez-le ! », ni « Suivez-le ! », mais « Ecoutez-le ! ». La Foi vient de l'audition. Elle est l'assentiment à un témoignage concernant les faits et les dires de Jésus ; ensuite elle est l'intelligence du Message divin révélé dans le Mystère du Verbe fait chair.

Tout cela demande du temps, en raison même de notre nature corporelle : notre cerveau ne peut réellement porter tout son attention que sur un seul point à la fois. Et c'est pourquoi l'accession à la vérité qui délivre de toute angoisse demande un dialogue suffisamment long avec l'Esprit de Vérité que Jésus nous a envoyé et qui demeure avec nous comme un avocat et un consolateur. Aussi il n'est pas inutile de nous attarder sur ce dialogue où l'Esprit-Saint nous fera entrer dans la « connaissance du Père et de Celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ ». (Jn.17/3)

***

- Fin du chapitre 8 -

Chapitre 9

Dialogue avec l'Esprit

Le Verbe de Dieu nous a fait la démonstration de la Vérité : « Je suis né et je suis venu en ce monde pour faire la démonstration de la Vérité » (Jn.18/36-37) Parole souverainement importante. Mais qu'est-ce qu'un « témoignage » ? Qu'est-ce qu'une « monstrance » ? Qu'est-ce qu'une « démonstration » ? C'est un ensemble de faits et de signes, proposés à ceux qui ont des yeux et des oreilles pour voir et entendre, à ceux qui ont des mains pour toucher : ensemble qui s'explique en définitive par la Pensée qui les a réalisés pour nous. La démonstration peut être parfaite : il ne s'ensuit pas de ce fait qu'elle soit obligatoirement comprise ! Il y a loin entre la leçon du professeur, si savant, si parfait pédagogue soit-il, et l'éveil de l'intelligence chez l'élève ! Il arrive en de nombreux domaines, que les meilleures démonstrations ne touchent que très peu d'hommes ; la plupart demeurent rigoureusement incapables de les comprendre. Si Einstein était venu proposer ses thèses sur la « Relativité générale », sur un marché, ou même dans un lycée d'enseignement secondaire, sa peine eût été entièrement perdue. Le langage mathématique extrêmement spécialisé qu'il devait employer nécessairement pour évoquer de tels « mystères » était inaccessible aux non-initiés. Il l'est encore aujourd'hui ! Si désireux qu'ils fussent de s'instruire, ces braves gens, ces jeunes étudiants, si déférents et remplis d'admiration pour un si grand maître, n'auraient pu recevoir sa pensée, si parfaitement exprimée qu'elle fût !

C'est ainsi qu'un exposé parfait de la Vérité n'entraîne pas nécessairement l'assentiment de celui qui l'écoute. Tant s'en faut ! L'expérience prouve au contraire que l'avènement d'une vérité nouvelle suscite toujours l'opposition, le scandale, la contradiction, et le plus souvent la réprobation et l'exclusion de celui qui a prétendu penser autrement que tout le monde ; ou même qui a seulement proposé une pensée là où personne ne pensait rien du tout. Einstein sur un marché ? Il eut été ridiculisé par les badauds, tout fiers de leur ignorance et vaniteux de leur sottise. Dans un lycée ? Il eut été chahuté par les potaches et les pignoufs ! En ce monde grégaire, conformiste et démocratique, ou le plus grand nombre fait la loi, les pionniers n'ont jamais de chance. Ils passent pour des excentriques, des extravagants, des fous, des utopistes… voire pour séducteurs et dangereux. Inversement les démocraties se donnent pour maîtres et pour dictateurs les opportunistes sans foi ni loi qui réussissent par des flatteries insensées et des mensonges étalés en plein jour !... L'histoire montre une constante de la psychologie humaine, une loi de réprobation de la Vérité par le plus grand nombre. Et cette loi s'est trouvée typiquement réalisée en la Personne même de Jésus, qui, après avoir proféré la Vérité qu'il réalisait et incarnait en notre nature humaine, a été condamné comme blasphémateur, et crucifié aux portes de la ville !...

Certes, sa Résurrection a été la confirmation dans les faits que tout ce qu'il avait dit était vrai, et qu'il était vraiment fils de Dieu ! Cependant le tombeau vide n'a pas été retenu comme un argument suffisant par les chefs des prêtres et les pharisiens. Que leur fallait-il de plus ? Ils ont persévéré dans leur obstination incrédule malgré le témoignage des soldats, malgré les prédications et les miracles des Apôtres, malgré la ferveur évidente de l'Eglise naissante, malgré les charismes qui se manifestaient en elle ! Ce que le chrétien adore dans l'exultation est exécré par le Juif comme une abomination intolérable ! Du moins en a-t-il été ainsi tout au long de l'histoire ! Ce n'est qu'à la fin que ce peuple égaré se retournera vers « Celui qu'il a transpercé », et qu'il « pleurera sur lui comme on pleure sur un premier-né ». Puissent ces prophéties de Zacharie se réaliser au plus vite ! Que soit hâté le moment de cette prodigieuse conversion d'Israël, afin que le monde entier connaisse enfin les « temps

de rafraîchissement » que Pierre annonçait le jour de la Pentecôte, et que nous attendons encore !

« Il sera établi comme un signe de contradiction pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël » (Lc.2/35-36). Siméon était perspicace dans l'Esprit-Saint ; il ne se faisait aucune illusion. Il avait appris par les Ecritures combien les faux-prophètes sont honorés, et combien les vrais sont persécutés ; et par son expérience personnelle combien les charlatans ont du succès et combien les sages sont ignorés ! Il connaissait Marie : il voyait en elle par l'Esprit-Saint, combien la maternité virginale est supérieure et contradictoire avec la génération charnelle ordonnée par la Loi ! Aussi il prophétisa à l'adresse de la mère de Jésus, mère admirable et vierge intacte : « Un glaive de douleur transpercera ton âme… » Et jusques à quand ? « Jusqu'à ce que soit révélées les pensées secrètes des cœurs… »

Il y a en effet en l'homme tout un arsenal de pensées tumultueuses, de sentiments divers, d'inventions étranges, de rêves indécis, et cela d'autant plus, semble-t-il, que l'histoire avance. L'univers intérieur de l'homme est aussi prodigieux que l'extérieur, dont nous commençons à connaître quelques petits domaines. Qui pouvait prévoir à l'origine l'incroyable production de l'esprit humain ? Les fables, les légendes, les épopées, les tragédies, les romans, les récits historiques, les mythes, les traités, les ouvrages de philosophie et de sagesse, les livres scientifiques… cela dans toutes les langues, avec leurs grammaires et leurs dictionnaires, tout ce que l'on peut exprimer par ces langues sur la nature et les nombres, sur la réalité ou les fantaisies… Tour à tour l'homme s'extasie sur lui-même, vante les ouvrages de ses mains, s'enthousiasme pour l'organisation de sa propre vie, pour la construction de sa maison, pour l'aménagement de son domaine, de sa nation, de la terre entière… et voici qu'il sombre dans le découragement, le désespoir, la révolte : il murmure, il gémit, il se met à mépriser son travail, à abhorrer son divertissement, il maudit le jour de sa naissance. Ici il prie, là il blasphème ; ici il adore, là il nie ; ici il se réfère à une loi, il croit à une révélation du ciel, là il veut être sa propre loi, il ne veut pour guide que sa raison, ou son caprice. Les philosophies les plus contradictoires trouvent des disciples acharnés de part et d'autre ; les religions, qui cependant professent un seul Dieu en trois personnes, se font la guerre ; leurs partisans s'entretuent parfois avec zèle, courage, bravoure, héroïsme, tout en professant unanimes que Dieu a dit : « Tu ne tueras pas », et qu'il est l'auteur de la vie ! Quel spectacle étonnant ! Un enfant vient d'être frappé de leucémie : le monde entier s'émeut, les plus grands médecins se déplacent, des avions spéciaux amènent le remède miracle de l'extrémité du monde, élaboré dans un laboratoire de pointe. Une équipe de mineurs est emmurée par un éboulement : aussitôt le drame est porté à la connaissance de millions d'hommes qui vont suivre avec une extrême attention et une compassion profonde le déroulement des travaux de sauvetage. Et dans le même moment d'autres hommes, les mêmes ! trouvent dans la fabrication des armes une profession honorable et lucrative. En un même homme il existe souvent de redoutables et stupéfiantes contradictions : tel ce ministre de la guerre qui fréquente l'Eglise et communie au Corps du Christ, Agneau immolé par les soins des soldats ! Il prétend adhérer à l'Evangile de la Réconciliation et présider en même temps au lancement d'un sous-marin atomique capable d'anéantir plusieurs millions d'hommes grâce à ses missiles ! Tel ecclésiastique de haut rang qui émarge au budget militaire, comme aumônier général des armées françaises ! Une telle trahison vaut la peine d'être payée cher ! Personne ne semble s'étonner de cela : l'homme serait-il tellement habitué à ses contradictions internes qu'il est devenu insensible au mal qui le ronge, aux chaînes qui le lient, au cachet qui l'étouffe ?

Quelle faiblesse étonnante que celle de l'esprit humain ! Quelle difficulté est la sienne pour discerner ce qui est important, capital même, de ce qui ne l'est pas ! La publicité faite

par le produit le plus quelconque, voire le plus infâme, suscite des clients nombreux qui achètent sans être toutefois persuadés par ce qu'ils ont entendu ! Les charlatans connaissent un succès d'autant plus prodigieux que leurs allégations sont plus extravagantes ! Rien n'est aussi ridicule et sot que la magie, elle fait courir des foules ! Le diseur de bons mots, le conteur d'histoires futiles attirent des badauds en masse, tout heureux de rire ensemble de leurs propres malheurs et même de leur propre sottise ! Mais lorsqu'il s'agit d'une parole de Vérité, pouvant apporter la vraie joie qui vient de Dieu, plus personne n'écoute ! Les spirites, les sorciers, les devins, les cartomanciens sont pris très au sérieux par ceux et celles qui en sont les dupes et qui leur versent des honoraires élevés ; inversement, les prophètes passent pour des séducteurs !...

Ces considérations auxquelles le lecteur ajoutera beaucoup d'autres, et qui pourraient être illustrées par des exemples fournis en grand nombre par l'histoire, nous montrent assez que l'homme pécheur, que l'homme « animal » a perdu le sens de la Vérité. Vraiment, sans l'Esprit de Dieu, l'homme n'est qu'une capacité vide, et les admirables capacités qu'il a reçues comme des instruments, se fatiguent alors en pure perte dans un dédale de raisonnements sans issue, et peuvent même conduire aux aberrations les plus ahurissantes. Il arrive qu'il donne sa confiance aux fables les plus grossières, aux superstitions les plus ridicules ; alors que cependant il peut aussi poursuivre un raisonnement parfaitement logique et rigoureux, et arriver à d'admirables découvertes dans le domaine des mathématiques et des sciences.

Mais lorsque l'homme se prend lui-même comme un objet de ses études, alors les diverses philosophies offrent un réseau quasi illimité d'opinions discordantes. Comment retrouver les bribes de vérité éparpillées chez les sages, les brahmes, les gourous, les lamas, les derviches, les ascètes, les moines, les prêtres, les conducteurs d'hommes et les solitaires, les législateurs et les contemplatifs… ? Qui a raison ? Qui a tort ? N'ont-ils pas raison sur certains points, tort sur d'autres ? Est-il indispensable d'entreprendre une navigation sans fin sur ce fleuve tumultueux des opinions humaines pour parvenir à la Vérité ? Je veux dire à la Vérité qui procure le Salut ? Et si la chose était nécessaire, qui pourrait être sauvé ? Cependant le désir de Salut n'est-il pas au plus profond de tous les cœurs, de toutes les intelligences, de toutes les consciences ? Qui ne cherche parmi tant d'errances et d'investigations, cette vie éternelle, cette assurance de vivre éternellement ?...

Il a donc fallu que l'homme fasse l'expérience complète de l'errance et de l'erreur, de la divagation et de la folie pour qu'il se rende compte de l'absurdité de son comportement tant qu'il demeure tributaire du péché et orienté vers la mort. L'âge adulte du genre humain commence en effet quand il est capable de discerner, par un jugement moral sûr, non seulement « le bien et le mal » » - ce qui n'est pas encore obtenu aujourd'hui au niveau de la conscience collective ! - mais ce qui vient de Dieu et ce qui vient des hommes. Des hommes : c'est-à-dire de ce vide, de cette pure capacité vide de la créature, qui en se retournant sur elle-même aboutit nécessairement à la conclusion de l'Ecclésiaste : « Tout est vanité et poursuite du vent ! ». Ce qui vient de Dieu, c'est ce que la Trinité Sainte nous a manifesté par le Verbe écrit et incarné… Et cela n'est pas encore monté au niveau de la conscience collective.

Toutefois, est-elle vraiment vaine cette agitation de la pensée humaine ? Non pas ! Car même chez l'homme charnel tous les mouvements de son monde intérieur sont coordonnés, en définitive, par la quête du Bonheur, même les contestations et les révoltes… Or ce Bonheur, qu'est-il ? N'est-il pas le fruit d'une « Justice » et d'un « Amour » ? Sans aucun doute ! Chacun est contraint de faire sa propre expérience : l'homme juste et bon sait qu'il

est heureux dans sa justice ; l'homme pervers sait qu'il est malheureux et désespéré. Ainsi le séjour terrestre, même si la vie est ratée, remplit son rôle pédagogique. Ainsi en fut-il du bandit qui fut crucifié au côté du Seigneur, et qui, en cette ultime conjoncture, confessa : « Si nous sommes ici, nous l'avons mérité par nos crimes, mais lui, il est innocent… » Il était capable, au seuil de la mort, de faire l'exact discernement entre le péché et la justice, entre le malheur et le bonheur. Ce discernement était l'éveil de sa conscience, le point de départ du Salut. Et malgré les apparences il savait juger du bonheur de Jésus, puisqu'il ajoute : « Souviens-toi de moi lorsque tu seras dans ton Royaume ».

Le Juif était puissamment aidé par la Loi mosaïque dans cette recherche de la Justice et du Bonheur. Cependant tout homme qui veut bien s'asseoir et réfléchir peut écouter en lui cette Voix de Dieu, qui fait écho aux antiques révélations du Paradis Terrestre, presque oubliées complètement aujourd'hui après tant de générations de péché. C'est bien en effet ce que Paul enseigne en Rom.3/12-16 :

« Tous ceux en effet qui ont péché sans la loi périront aussi sans la loi ; et ceux qui ont péché sous la loi par la loi seront jugés. Il ne suffit pas en effet d'écouter la loi pour être juste aux yeux de Dieu, il faut l'accomplir pour être justifié. En effet, lorsque les peuples qui n'ont pas de loi accomplissent pour ainsi dire les prescriptions de la loi, ces gens-là, qui n'ont pas de loi, sont à eux-mêmes leur propre loi. Ils prouvent donc que l'objet de la loi se trouve inscrit dans leur cœur même, grâce au témoignage de leur conscience dont les raisonnements, tout à tour, les condamnent ou les approuvent, au jour où Dieu jugera les secrets des cœurs, selon mon Evangile, par Jésus-Christ… »

Sous toute comédie humaine, qu'elle soit artistique ou sordide, sereine ou frivole, demeure donc en permanence ce « jugement de la conscience », et ces raisonnements qui condamnent ou qui approuvent. Le tout est donc d'établir ce raisonnement intérieur sous la dépendance directe de l'Esprit de Dieu ; qu'il ne soit pas une introspection seulement, mais un éclairage de notre état intérieur par la Face de Dieu. « Tu as mis nos secrets sous l'éclat de la Face » (Ps.89). Heureux l'homme qui peut accueillir sans équivoque cette clarté qui vient de l'Esprit ! Heureux l'homme qui peut dépasser les raisonnements moraux, le conditionnement moral que lui a imposé la structure de ce monde-ci, pour rejoindre l'exacte obligation, sans équivoque, qui vient de l'Esprit de Dieu !

La mission de l'Esprit

Car tel est bien le souci de l'Esprit-Saint : arracher l'homme à l'ornière du péché, pour le mettre en état de grâce, le conduire du désordre à la sanctification, de la mutilation à la restauration, de l'inachèvement à la perfection, du désespoir à l'Espérance, de l'erreur à la Vérité, de la peur à la Paix, de la misère à la Joie, de la dureté du cœur à l'Amour, de l'angoisse au Bonheur… Tout cela est contenu dans ces simples mots par lesquels le Seigneur a défini la mission de l'Esprit :

« Recevez l'Esprit-Saint !
« Les péchés seront enlevés à ceux à qui vous les enlèverez… »

C'est ainsi que l'homme est restauré dans sa véritable nature, il rejoint sa véritable signification, la raison même de son existence, de toutes ses facultés, de toutes ses capacités. L'homme ne fut vraiment créé que lorsque Dieu souffla dans ses narines un souffle de vie (Gen.2/3). De même l'homme a été recréé, restauré le jour où le Verbe de Dieu s'est fait chair, dans une œuvre commune avec le Père, souffla de nouveau sur les Apôtres

en leur disant : « Recevez l'Esprit-Saint… » Ce geste semble peu de chose, eu égard aux manifestations tapageuses dont les royaumes de ce monde amusent leurs ressortissants. Cependant il a, pour l'histoire de l'humanité entière, une importance capitale, unique : il marque l'avènement sur la Terre de l'Homme spirituel, de l'homme habité par l'Esprit, de l'homme retrouvant, après la longue et douloureuse expérience du péché et de l'exil, sa raison d'être et son domaine, son sens et son lieu, son Créateur et sa Maison, son bonheur et sa Patrie, sa plénitude et sa joie.

Il fallut certes, que le Verbe de Dieu nous fît la démonstration complète de la Vérité : les Apôtres et les disciples furent les hommes qui eurent l'unique privilège, mais aussi la lourde charge, d'être les témoins de la vie du Sauveur, et d'entrer ainsi dans la connaissance véritable, celle des Desseins du Père en lui manifestés. Ces hommes, tributaires du péché et de la Loi, avec la bonne conscience que leur donnait leur appartenance au peuple de Dieu et la fidélité aux préceptes, durent passer dans l'Ordre du Christ, devenir participants de son Sacerdoce, recevoir son Esprit. Quel passage ! Quelle Pâque ! Quel bouleversement ! Nous savons quelles furent leurs craintes et même le scandale qu'ils durent surmonter, mais aussi leur allégresse et leur joie, lorsqu'ils virent Jésus, rejeté par les chefs, ressuscité d'entre les morts par la Puissance du Père ? Quelle condamnation pour les officiels d'Israël ! Quelle justification pour le Fils en qui il mettait ses complaisances ! Comprenaient-ils cette démonstration ?... Ils pouvaient penser, dans un premier temps, que Jésus était juste et droit, qu'il avait toutes les vertus morales du juste, et que c'était pour cette raison que le Père avait manifesté sa faveur à son égard. Ainsi l'expression « fils de Dieu », dont Pierre s'était servi pour confesser sa foi, pouvait être comprise dans un sens moral et allégorique. Pourquoi ne pas donner le nom de « fils de Dieu » aux sages et aux justes ?

Mais lorsqu'ils eurent assisté à l'Ascension du Seigneur, et que, dans le recueillement du Cénacle, ils eurent entendu les confidences de Marie, alors ils comprirent le sens rigoureusement exact qu'il fallait donner à cette expression « fils de Dieu », montée autrefois sur les lèvres de Pierre, et qui avait été le Rocher d'achoppement et de scandale pour les prêtres et les scribes. C'est donc bien sur la profession de la filiation divine de Jésus de Nazareth que les avait engagés toute la pédagogie qu'ils avaient reçue de lui pendant les trois ans de sa vie publique. Jésus de Nazareth est-il oui ou non, fils de Dieu ? Toute la question est là. Tout l'Evangile est concentré dans cette simple proposition. C'est sur ce point précis que joue l'impulsion de l'Esprit de Dieu. Il donne la foi à ceux qui acceptent la démonstration. Ceux qui ne reçoivent pas l'Esprit de Dieu, demeurent sur ce point précis, dans l'hésitation, le refus ou la négation. C'est l'Esprit qui confirme son propre ouvrage : lui même a suscité la vie dans le Sein virginal de Marie. Ceux qui admettent ce fait en ont la certitude par une attestation intérieure de l'Esprit de Dieu ? Ce n'est donc que dans et par l'Esprit que l'on peut professer avec une certitude absolue ce que les premiers témoins des faits et des dires nous ont transmis : « Jésus a été conçu de l'Esprit-Saint, il est né d'une mère vierge, et c'est pourquoi il est vraiment fils de Dieu ».

Certes, par l'entremise de la Loi, l'homme charnel peut déjà améliorer sa vie morale, rectifier certains de ses désordres, se corriger de certains vices, éliminer le péché actuel, au moins en partie. C'est ce qu'ont réalisé les justes de l'Ancien Testament, ce que réalisent sur terre aujourd'hui un grand nombre d'hommes religieux, désireux d'acquérir la Sagesse. Mais lorsqu'il s'agit d'éliminer le péché originel, le péché de génération la Loi demeure impuissante, puisque justement, elle est donnée en raison du péché, pour ordonner un monde de péché. Elle en devient la force, selon l'expression de Paul, qui choque beaucoup de gens : « La Loi est la force du péché ». Comment donc sera enlevé le péché originel, cette déficience de la nature, cette rupture ontologique qui nous a fait naître et demeurer au-

dessous de ce que nous devions être ?... Seul l'Esprit-Saint peut remplir cette capacité vide de l'homme, car elle est faite pour lui. Seul l'Esprit de Dieu, parce qu'il est l'Esprit de Vérité, peut satisfaire l'intelligence, l'affermir dans son fonctionnement, répondre aux « pourquoi » qu'elle est appelée à se poser sur le sens de la destinée, et éliminer progressivement toutes les contradictions et les absurdités. Seul l'Esprit d'Amour peut combler le cœur humain, l'ouvrir aux dimensions de Cœur de Dieu, le remplir de cette charité qui n'est autre que le Bonheur même, non seulement de la créature, mais de la Trinité ! Par une docilité devenue habituelle de l'Esprit-Saint, orientant et épanouissant toutes les tendances, le comportement humain retrouvera la beauté, la dignité, la logique, l'ordre, la paix que toutes les générations, tous les états, toutes les civilisations ont recherchés jusqu'ici sans pouvoir les obtenir, tant s'en faut !...

La Colombe

Telle est la Mission de l'Esprit… mais l'Esprit est Amour, Connaissance, et transparence… pas autre chose. C'est pourquoi il ne peut aucunement forcer le comportement humain, imposer quelque loi, quelque règlement, ou même quelque jeu que ce soit ! Il ne peut infléchir notre consentement autrement que par un appel discret, autrement que par cette lumière qu'il projette sur notre entendement pour qu'il reconnaisse la logique supérieure de la Pensée de Dieu, du Dessein que le Père a manifesté en Jésus-Christ. Il ne peut nous contraindre sans se renier lui-même ; il ne peut qu'argumenter et inviter. C'est pourquoi il s'est manifesté sous la forme d'une colombe, le plus craintif de tous les oiseaux, qui ne s'approche qu'en tremblant, familier tout de même, mais qui s'envole à la moindre menace, au moindre mouvement de colère.

C'est la raison pour laquelle saint Paul recommande instamment : « Ne contristez pas l'Esprit… » Expression merveilleuse ! Elle nous montre que notre dialogue intérieur avec l'Esprit de Dieu s'établira sur une délicatesse extrême par laquelle nous prendrons le plus grand soin de ne lui déplaire en aucune chose, si petite soit-elle ! en effet, c'est bien notre corps qui est devenu le temple de l'Esprit ; non pas un temple inerte, mais vivant, dont tous les membres, toutes les fonctions, tous les organes, toutes les facultés doivent concourir à la manifestation sacramentelle du Dieu vivant. C'est pourquoi, dans cette perspective, il convient de relire le passage de l'épître aux Ephésiens où Paul nous montre combien l'exactitude du jugement de conscience inspiré par l'Esprit se traduit en fait par cette chasteté qui est le respect souverain de la sainteté du corps, dans une joyeuse acceptation. Car si la colombe est le symbole de la douceur, elle est aussi celui de la pureté.

Ce mot, nous le savons, s'est quelque peu fané, ou flétri, car il a été employé par des prédicateurs qui mettaient sous lui une répulsion, un mépris de la chair, une hantise morbide vis-à-vis de la sexualité. Ils étaient dualistes en leur philosophie, et encore très marqués par la honte en leur psychologie. La pureté telle que nous la définissons par les Ecritures, n'est pas pudibonderie, désir d'évasion, angélisme, scrupules, attachement ridicule au port du vêtement, étouffement dans une rigidité timorée, refus d'ouvrir les yeux sur la beauté incomparable de la chair, dans son admirable nudité. Etaient-ils purs Adam et Eve, avant leur prévarication, alors qu'ils étaient nus tous deux, l'un devant l'autre, sans éprouver de honte ? Ils l'étaient certes ! Comme étaient purs aussi ces enfants que le Seigneur présentait aux Apôtres comme modèles : ils étaient nus également, sans éprouver la moindre gêne. L'Esprit de Dieu ne rougit pas de son œuvre, qu'il a créé dans une action commune avec le Père et le Verbe. Bien au contraire : il désire que cette œuvre, à savoir notre corps, notre chair, soit acceptée loyalement et ouvertement, afin qu'il puisse y habiter en paix avec nous, pour y accomplir son œuvre de rédemption et de vie. Ce que la pureté exclut et condamne –

comme le nom l'indique – c'est cette attitude double et hypocrite qui se traduit par la raillerie et l'outrage, par les paroles grivoises, les propos grossiers, qui salissent l'ouvrage de Dieu en nous et atteignent surtout cette œuvre spécifique de l'Esprit-Saint qui est l'Incarnation du Verbe de Vérité dans ce Sanctuaire parfait qu'est le Sein virginal.

Plaçons-nous dans cette perspective pour goûter tout l'enseignement apostolique : (Eph.4/29 – 5-11)

« De votre bouche ne doit sortir aucun mauvais propos, mais plutôt toute bonne parole capable d'édifier à bon escient, qui donne la grâce à ceux qui l'entendent. Ne contristez pas l'Esprit-Saint de Dieu, dans lequel vous avez été marqués d'un sceau pour le jour de la Rédemption. Aigreur, emportement, colère, clameurs, outrages, tout cela doit être extirpé de chez vous, avec la malice sous toutes ses formes. Montrez-vous au contraire bons et compatissants les uns pour les autres, vous pardonnant mutuellement, comme Dieu vous a pardonnés dans le Christ ».

Certains auteurs modernes ont accusé les chrétiens de « mauvaise foi », prétendant qu'ils cherchent à paraître meilleurs qu'ils ne sont en réalité. Tout en étant « marqué du sceau de l'Esprit », le chrétien appartient cependant par sa conception et sa naissance à la nature humaine charnelle et animale. Il doit donc chercher effectivement, non pas seulement à paraître autre, mais à être autre, à se transformer progressivement et inlassablement selon l'idéal de la sainteté qu'il a contemplé en Jésus-Christ, et qui lui est rappelé, suggéré, désigné par l'Esprit qui habite en lui. Ce travail de croissance intérieure peut être pénible, il comporte des épreuves, il nécessite un perpétuel renoncement aux anciennes tendances qui pouvaient paraître « naturelles », mais qui ne sont en fait que le résultat du mauvais conditionnement dont nous avons hérité par le péché. Ont-ils raison, ceux qui jugent de l'extérieur, d'accuser les chrétiens de n'avoir pas atteint encore l'idéal christique, alors que, eux, ont par principe refusé de s'engager dans ce combat et qu'ils n'ont pas fait le premier pas vers cet idéal ? Ils sont évidemment beaucoup plus à l'aise dans le monde que les chrétiens, mais seront-ils à l'aise aussi lorsque le Royaume de Dieu viendra, avec le redoutable jugement du Seigneur ?...

Mais revenons au Texte apostolique :

« Oui, cherchez à imiter Dieu comme des fils bien-aimés… »

Nous retrouvons sous une autre forme l'exhortation du Seigneur : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait » ; ou encore : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux… » Imiter Dieu ! Ce qui nous eut été très facile si, dès notre conception, nous avions été conditionnés par l'Esprit-Saint ! Jésus n'avait aucune peine à imiter son Père : comme en un miroir fidèle, il reflétait toutes ses perfections en notre nature : « Qui m'a vu a vu le Père ». C'est parce que nous avons été marqués par l'Esprit-Saint, que par lui nous avons reçu l'adoption filiale, que l'imitation de Dieu nous est prescrite non seulement comme un idéal désirable, mais comme une conduite logique. Notre comportement doit en effet refléter le Mystère du Salut qui opère en nous. D'où l'importance de l'instruction chrétienne, de la connaissance de la Doctrine du Royaume des cieux, sans laquelle il nous est impossible de réaliser de que nous sommes devenus en principe par le Don de Dieu.

« Suivez la voie de l'amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et qui s'est livré pour vous, s'offrant à Dieu en sacrifice de bonne odeur. »

Parole très éclairante : l'Esprit de Dieu ne se trouverait pas à l'aise dans un cœur qui ne soit pas ouvert à l'amour oblatif dont Jésus est le modèle et le législateur. Nous évoquons ici les paroles eucharistiques, par lesquelles Jésus nous a livré son Corps en nourriture et son Sang en boisson, alors qu'il s'apprêtait à subir à notre place la sentence de la mort. « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime ». Nul ne peut être contraint à appliquer le commandement de l'Amour : cela ne peut provenir que d'une décision entièrement libre de la personne. Offrir sa vie terrestre en oblation : n'est-ce pas le meilleur usage que l'on puisse faire du vieil homme qui est en nous, et qui, quoi qu'il arrive, doit périr, doit mourir ? C'est pourquoi la conscience chrétienne a toujours considéré le martyre comme le bel idéal, comme l'accomplissement le plus adéquat de la ressemblance avec Jésus-Christ. Et si la dernière génération chrétienne, cette Eglise fidèle des derniers temps, doit aller à l'enlèvement, sachons bien que ses membres auront vraiment sacrifié en eux-mêmes le vieil homme ! L'Assomption ne peut être en effet que la manifestation dernière d'une sanctification achevée.

« Quant à la fornication, à l'impureté sous toutes ses formes, ou encore à la cupidité, que leurs noms ne soient même pas prononcés parmi vous : c'est ce qui sied à des saints ».

Paroles sévères ? Non pas, mais rigoureusement logiques et concordantes avec la profession de la Foi. Comment le chrétien qui a été instruit de l'Incarnation du Verbe dans les entrailles virginales de Marie pourrait-il encore participer au sarcasme diabolique couramment répandu dans le monde qui court à sa perdition ? Le processus de la mort ne commence-t-il pas, selon l'enseignement de Jésus lui-même, par les « mauvais propos, débauches, adultères… » ? (Mc.7) Si le chrétien est appelé à retrouver le bon usage du corps, « ce qui est agréable, ce qui est parfait » (Rom.12/1-5), ne doit-il pas rompre absolument avec tout mauvais usage du corps, ce mauvais usage qui cause sa ruine et sa corruption ? La corruption de la chair commence par celle du langage. La notion même de la sainteté implique en effet cette pureté et cette chasteté qui sont une consécration de la chair à Dieu, et tout spécialement de la sexualité et des organes de la vie, puisque c'est à ce niveau qu'est inscrite l'Alliance première et éternelle. Paul insiste sur ce point ; prévoyait-il les innombrables transgressions dont les chrétiens se sont ici rendus coupables, par lesquelles ils ont contristé l'Esprit de Dieu et l'ont écarté d'eux, en quelque sorte, se privant ainsi de la gloire à laquelle ils étaient appelés, mais dont ils se sont rendus indignes ?...

« De même grossièreté, inepties, plaisanteries grivoises, voilà qui ne va pas ! Faites entendre plutôt des actions de grâce ! Car sachez-le bien, ni fornicateur, ni impudique, ni cupide – ce qui est de l'idolâtrie – n'ont d'héritage dans le Royaume du Christ et de Dieu ».

Il n'est pas nécessaire de faire un gros effort d'imagination pour concevoir effectivement que le Royaume de Dieu, tel que nous en avons le modèle et le type à Nazareth avec Marie immaculée, Jésus et Joseph, transcende absolument tout ce que le monde corrompu peut nous offrir en spectacle. Malheureusement, il semble, surtout en notre temps, que la conscience chrétienne soit tellement intoxiquée à ce point de vue, qu'elle ne se rend même plus compte de la grave offense faite à Dieu par ces propos grossiers, ces chansons obscènes, ces discours frivoles qui atteignent toutes les oreilles, même celles des enfants, par le moyen des ondes, de la radio ou de la télé, ou de la presse, d'autant plus abondants qu'elle n'a plus rien de beau, ni de bon, ni de vrai, à dire ! La sensibilité chrétienne, inspirée par l'Esprit-Saint, se détourne avec horreur de telles choses, comme de la putréfaction

cadavérique. Il est bien évident que la vie ne peut être rendue à quiconque demeure encore corrompu et intoxiqué par la raillerie infernale !

« Que nul ne vous abuse par des paroles creuses : c'est en raison de ces choses que la colère de Dieu se manifeste sur les fils de l'incrédulité : n'ayez aucune part avec eux ! Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Marchez donc comme des enfants de lumière… »

Ce qui suppose évidemment que les Mystères de la Foi apostolique manifestent avec évidence la cohérence de la Pensée de Dieu sur notre nature ! Sinon l'apôtre ne parlerait pas si nettement de « lumière » ! Cette « vérité toute entière », que les disciples avaient reçue du Seigneur et de la Vierge Marie, dans laquelle ils avaient été confirmés par l'Esprit, elle est aussi à notre portée, puisque l'Ecriture et la Liturgie sont inaltérables. A nous donc d'y consacrer le temps nécessaire pour que la même lumière resplendisse à nos yeux, afin que « connaissant la Vérité, nous soyons par elle délivrés », selon la promesse de Jésus (Jn.8/31-32).

« Or le fruit de la lumière est en toute bonté, justice et vérité. Reconnaissez ce qui est agréable au Seigneur… »

Il est heureux que le langage qui fut tellement corrompu par le péché, nous ait encore gardé suffisamment de vocables par lesquels nous pouvons évoquer, imaginer, et même réaliser cet univers futur, dont le spectacle du monde présent ne peut pas nous donner l'idée. Imaginons en effet le bonheur ineffable de la créature humaine, lorsque tout son comportement sera inspiré de Jésus-Christ et digne de Jésus-Christ ! Dans un tel « milieu vital », où la loi unique serait l'amour, tel qu'il nous a été manifesté par l'Agneau immolé pour nous, combien l'Esprit-Saint sera glorifié ! Avec quelle facilité pourra-t-il accomplir son œuvre vivifiante, nous communiquant – parce qu'il est communion et communication – la Gloire intrinsèque de la Trinité créatrice ! Quelle merveilleuse restauration de l'homme dans toutes ses dimensions ! Quel progrès véritable ! Quelle transcendance de civilisation ! Quel développement des talents confiés à chacun pour le bonheur de tous ! Quelle joie et quelle paix, sur une terre renouvelée, débarrassée de la peur et de la honte, de toute misère, de tout malheur, de toute alarme, mais exultant d'allégresse dans l'incessantes actions de grâces ! Quels chants ! Quels concerts ! Quelles fêtes ! Quelle dignité ! Quel ordre ! Quelle harmonie, mais aussi quelle merveilleuse simplicité ! Toutes les activités culturelles et spirituelles véritablement propres à l'homme s'épanouiront librement par l'assistance cordiale d'une compréhension fraternelle universellement répandue. Quelle beauté dans l'aménagement du Jardin Terrestre ! Oui, tel est bien le monde où nous sommes conduits, le monde que l'Esprit veut enfanter à travers nous, en rectifiant d'abord notre nature pécheresse, pour la ramener, pendant cette ère de Grâce et de Rédemption, à la Justice et à la Sainteté, conformément à l'invitation divine, dès le moment de notre création.

Le Feu

L'Esprit-Saint est descendu sur Jésus sous la forme corporelle d'une Colombe et reposa sur lui, car Jésus est le Juste. Sur les Apôtres le même Esprit est descendu sous la forme de langues de feu.

La Colombe au-dessus du Bien-Aimé du Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en lui j'ai mis toutes mes complaisances… » Il a été conçu de l'Esprit dans les entrailles virginales de Marie Immaculée, il sanctifie pleinement le Nom du Père. Il vient pour accomplir sa

volonté, il est la manifestation typique du Royaume. L'Esprit réside donc sur lui, selon la Parole du Prophète : « Mon Esprit reposera sur lui, Esprit de science et d'intelligence… » En lui l'Alliance est parfaite : « Le Père aime le Fils », et aussi : « Il faut que le monde sache que j'aime le Père et que j'agis en tout selon ce qu'il lui plaît… » Il est donc normal qu'au-dessus de Jésus l'Esprit, se manifeste sous la forme corporelle d'une colombe.

Mais les Apôtres n'étaient point conçus de l'Esprit : ils appartenaient à la race d'Adam. Jésus les a tirés du monde par vocation, et s'ils ne sont plus du monde, c'est en raison de la réponse positive qu'ils ont donnée à l'appel du Seigneur. Ils portent encore en eux les conséquences du péché de génération qui les a conditionnés pour la mort et la corruption. Ce qui est vrai des Apôtres, est vrai à fortiori des disciples qui leur ont succédé et de nous-mêmes qui sommes dans les mêmes conditions de génération charnelle et de vocation christique et spirituelle. L'Esprit-Saint ne peut donc pas venir en nous comme une colombe, tout au moins pas encore : il vient comme un feu, dans un vent de tempête, avec grand fracas. Les événements de la Pentecôte sont des paroles très significatives. Il entre donc en nous comme un Feu consumant et purifiant, il vient détruire en nous le vieil homme et ses convoitises. Ce n'est pas là, évidemment, un anéantissement de notre nature, mais une rectification, un nettoyage, un redressement, une transformation, et enfin une transfiguration. Il faut que les tendances égocentriques, bien résumées dans les péchés capitaux, soient déracinées et supprimées. Opération qui sera nécessairement douloureuse. Mais si nous nous prêtons volontiers à ce travail de l'Esprit en nous, en collaborant joyeusement à notre épanouissement dans l'amour et la vérité, l'Esprit ne sera pas obligé de nous malmener et de nous corriger, comme il le fait parfois par diverses épreuves. A nous donc de discerner le désir de l'Esprit, de manière à y correspondre positivement. Ainsi dans la mesure où nous serons pour lui des collaborateurs actifs et empressés, notre sanctification s'accomplira plus aisément et plus vite. Remplis d'amour et de gratitude, nous atteindrons ainsi le bonheur ; ce trésor caché dans le champ, que bien peu savent trouver, et moins encore obtenir par les moyens légitimes et directs. L'Esprit veut en effet notre bonheur, beaucoup mieux que nous ; et il discerne aussi mieux que nous les obstacles qui s'opposent encore à l'avènement de ce bonheur en nous. A nous donc d'être totalement généreux dans notre obédience à l'Esprit-Saint !

Le feu purifie et consume, mais il éclaire aussi : d'ailleurs pour les anciens qui ne connaissaient pas les procédés d'éclairage que nous avons, il n'y avait d'autre moyen pour s'éclairer que d'allumer une flamme, celle d'une humble chandelle ou d'un grand brasier. Ici l'Esprit de Dieu se manifeste sous la forme d'une flamme : ce que l'Ecriture appelle plus précisément une « langue de feu ». Ne dit-on pas en effet que la flamme « lèche » le fer qu'elle rougit ? C'est ainsi que l'Esprit nous enveloppe de toutes parts pour nous amener à l'incandescence jusqu'à ce que nous soyons lumineux de sa lumière et de son amour.

L'Evangéliste Jean, qui écrivait son Evangile à la fin de la première génération chrétienne éprouvait une amère déception, puisqu'il écrivait : « La lumière a lui dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas reçue. » Ou encore : « Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises… » Quelle était donc cette lumière, sinon celle du Christ qui « éclaire tout homme en faisant son entrée dans le monde » ? N'est-il pas évident, pour nous maintenant, que cette lumière ne peut être autre que la conception spirituelle et virginale de Jésus en Marie et ensuite, comme conséquence, la maternité dans la joie et l'allégresse qu'elle connut à Bethléem, et que les Anges sont venus chanter sur la terre ? Voilà bien la vraie lumière de l'Incarnation du Verbe qui résout l'énigme de notre nature. C'est lui, comme Maître de Vérité, qui nous donne la raison de la fermeture du Sein de la femme, en même temps que la clé des anciennes paraboles. C'est

lui, comme Maître de Vérité, qui nous donne la raison de la fermeture du sein de la femme, en même temps que la clé des anciennes paraboles. En outre, il nous révèle pourquoi pèse encore sur nous, fils d'Adam, la sentence prononcée sur la première transgression qui se renouvelle à chaque génération : « Tu mourras de mort ».

Le Christ aurait-il échoué dans sa démonstration ? Non pas : elle ne saurait être plus parfaite ! L'Ecriture nous la rapporte dans des termes si précis, si simples, si brefs, si fermes qu'elle ne saurait être meilleure ? Pourquoi donc n'a-t-elle pas été comprise ? Pourquoi tant de prédicateurs, de docteurs, de saints ont-ils été obligés de disserter si longuement en expliquant les Evangiles ? Pourquoi sommes-nous pressés nous-mêmes par l'Esprit de Dieu à écrire un si long « Traité de l'Amour » ? Ce n'est certes pas pour rendre la lumière plus brillante ! Pas plus qu'un traité de physique sur les ondes électromagnétiques n'ajoute à l'éclat du soleil ! Mais ce n'est pas un petit travail que de dissiper les ténèbres et de défaire un à un tous les nœuds par lesquels Satan nous tient ligotés dans les filets de la mort ! Quelle longueur d'argumentation ! Quelle patience pour montrer tous les aspects de la Vérité suivant toutes les incidences des Mystères et de notre nature ! Il faut en effet que tous les replis, toutes les zones d'ombre soient visitées par la flamme de l'Esprit : il faut que sa lumière, portée comme une « lampe dans un lieu obscur » (2 Pe.1/19) descende dans le tréfonds d'une psychologie malsaine et difforme, héritée de tant de siècles d'errance dans la dépravation du langage et des mœurs. Il faut redresser ce qui est souillé… afin que soient bien disposées les « voies du Seigneur », que tombent tout scandale, toute peur, toute honte, et que soit retrouvé l'Amen d'une simple et joyeuse acceptation.

Ce sont ces difficultés profondes que l'Evangéliste évoque en disant : « Ils ont préféré les ténèbres à la lumière ». Leurs œuvres étaient mauvaises, aussi ils ont rejeté l'argumentation de l'Esprit qui les persuadait d'erreur. Ils n'ont pas accepté la démonstration du Verbe de Dieu, ni l'argumentation de l'Esprit, qui leur montrait la force démonstrative du Mystère de Jésus fils de Dieu. Celui qui rejette l'Esprit, par qui sera-t-il convaincu ? Il n'y a plus d'autre Paraclet, et c'est pourquoi le péché contre l'Esprit est irrémissible. C'est ainsi que les chrétiens, en reléguant dans le domaine des « exceptions » les Mystères du Christ et de la Vierge, se sont privés de l'Esprit et du Verbe et ont échappé à la Paternité du Père. Rien n'a changé dans le cours de ce monde, sinon des transformations très superficielles et loin d'être toutes bénéfiques ! Rien n'a changé dans l'amour de l'homme et de la femme, et rien non plus dans la génération. Nous subissons toujours les mêmes sentences, nous souffrons des mêmes malédictions, parce que l'Esprit-Saint ne peut se faire entendre chez les gens qui tiennent à leurs mœurs, à leurs morales, à leurs éthiques, à leur ordre social et familial plus qu'à la Foi et à la Révélation divine.

Mettons en évidence une curieuse contradiction : comment se fait-il que les prêtres méditent sans cesse, dans leur bréviaire et les fêtes liturgiques sur le Mystère de Marie, mère de Jésus, fils de Dieu, et qu'il professent avec le prophète David : « Ma mère m'a conçu dans le péché », et qu'ils persistent à enseigner aux fidèles une « morale conjugale » solidaire de la Loi et du péché ? (Et encore plut à Dieu qu'elle fût solidaire de la Loi explicitement !) Ils sont par leur sacerdoce associés à l'Ordre de Melchisédech, celui de Jésus-Christ, et ils donnent un enseignement qui n'est même pas au niveau de celui de Moïse ! Alors que le Mystère chrétien fondamental est un Mystère de génération, comment se fait-il qu'il ne soit monté à l'esprit de personne – depuis la perte de la Tradition Apostolique – que c'est aussi et surtout sur la génération humaine que doit porter l'enseignement que le Verbe fait chair nous a donné par sa Génération sainte ?

Pourrons-nous un jour prochain ne plus poser ces questions inquiétantes pour une Eglise très en retard sur son Epoux ? Nous l'espérons fermement. Et pour bien aller dans le sens de l'argumentation de l'Esprit-Saint en nous-mêmes, comme en toute conscience d'homme, voyons un peu comment l'Eglise est, dans son institution liturgique, un « milieu vital » inspiré par l'Esprit, où nous pouvons grandir avec facilité dans l'intelligence du Bon Plaisir du Père. C'est ce que nous allons faire maintenant en méditant le « conditionnement liturgique » que l'Eglise sainte et traditionnelle nous propose, elle qui, comme une mère souvent douloureuse, et parfois déchirée par ses propres enfants, cherche à nous enfanter à la Vie divine et à la Gloire.

***

- Fin du chapitre 9 -

Chapitre 10

Le Milieu Divin Liturgique

Il n'y avait pas besoin de liturgie à Nazareth. Elle aura joué son rôle lorsque le Royaume de Dieu sera venu en plénitude. [1] Car la Sainte Liturgie est essentiellement ordonnée par l'Esprit à l'avènement du Royaume. [2]

Les Actes et les écrits des Apôtres nous rapportent que l'Assemblée chrétienne était le lieu où s'exprimait l'Esprit : les prophètes exposaient les vues de Dieu, certains s'exprimaient en langues nouvelles, d'autres traduisaient ces langues et les interprétaient ; les docteurs rationalisaient la formulation lyrique et poétique de la Vérité. Cette activité spontanée de l'Esprit pouvait paraître parfois tumultueuse, et sans doute, il pouvait arriver que certains hommes particulièrement enclins à la parole – comme le sont en général les orientaux - glosaient exagérément la suggestion qu'ils avaient entendus de l'Esprit. Quoi qu'il en soit, c'est bien dans l'Assemblée chrétienne que l'Esprit de Dieu opérait de préférence son travail de sanctification, de manière à amener les fidèles à l'intelligence des Mystères divins et à un mode de vie conforme au Bon Plaisir du Père. [3]

Avec le temps, cette Liturgie spontanée, cette expression enthousiaste de l'état de grâce, cette prière qui jaillissait des cœurs et des intelligences illuminés par la foi, réchauffés par l'amour, s'est ordonnée et cristallisée en quelque sorte par les chants, les hymnes, les antiennes, les fêtes… qui constituent aujourd'hui le trésor liturgique de l'Eglise (dont nous n'exploitons qu'une partie infime, le reste étant oublié dans d'innombrables livres). [4] Il faut ici remarquer la prudence de l'Eglise : elle n'a pratiquement retenu que les formules qui figurent déjà dans les Ecritures, de sorte que l'on peut affirmer que la Liturgie n'est autre qu'une orchestration poétique et artistique de l'Ecriture, ordonnée suivant le déroulement de l'année, des saisons, des semaines et des heures du jour. L'idéal pour le chrétien en pèlerinage sur la terre, est de rejoindre cette divine ordonnance, au point d'occuper sinon tout son temps, du moins la plus grande partie, à l'office divin, afin d'être un Adorateur en Esprit et en Vérité pour le Père. C'est ainsi qu'il sera au contact du Verbe dit et chanté, dans la communion avec l'Esprit, et qu'il obtiendra dans les meilleures conditions possibles et les plus brefs délais la plénitude de l'âge. [5]

---

[1] - Nous entendons par ce mot « Liturgie », non seulement la messe dominicale, trop dépouillée aujourd'hui hélas, mais l'ensemble de la Liturgie encore en vigueur dans certains monastères, fidèles à la Tradition Apostolique.

[2] - Il y aura une Liturgie dans le Royaume, centrée sur l'Action de grâces et la louange, comme l'Apocalypse nous en donne le témoignage. Ce sera même une « super-liturgie », car alors toute la biopsychologie sera orientée sur le Bon Plaisir du Père, pour sa Gloire, de même qu'à Nazareth.

[3] - Nous écrivions ceci alors que nous n'avions pas encore connaissance du mouvement charismatique.

[4] - J'ose croire que prochainement la liturgie, en devenant l'expression authentique d'une foi vivante, retrouvera les trésors perdus, notamment la richesse du chant grégorien.

[5] - C'est pourquoi je pense qu'il y a une Liturgie au Purgatoire, afin de donner aux âmes tout ce qu'elles n'ont pas acquis sur la terre, soit par leurs fautes de négligence, soit par l'entraînement impie de ce monde. Il est évidemment impossible de préciser ou d'imaginer les « formes » de cette liturgie.

Il faudrait évidemment plus d'un livre pour introduire le chrétien moderne dans les arcanes de la Sainte Liturgie ! Cette étude dépasserait le cadre de ce traité. D'ailleurs l'explication théorique de la Liturgie est peu de choses : car elle est établie pour être vécue, tout comme la musique est écrite pour être jouée. Celui qui participe à la Sainte Liturgie n'a pas besoin d'explication, il boit à la source du Rocher, selon sa soif, il mange la manne céleste selon sa faim. Rien ne semble plus urgent que de ramener les chrétiens à ce festin des Noces de l'Agneau. Comment ? Par des stages assez prolongés dans les monastères où cette liturgie existe encore ? Par la création de véritables « séminaires liturgiques » ? Nous espérons que de telles institutions sortiront de terre avec l'avènement du Royaume, où les consciences seront conduites non seulement à l'intelligence de la Vérité, mais purifiées de tous les « complexes » issus de la contagion corruptrice de ce monde.

Ici, nous nous contenterons de quelques brefs aperçus sur certaines fêtes jalonnant le Cycle de l'Année Liturgique. Nous y trouverons l'instance continuelle de l'Esprit de Dieu pour diriger toute notre attention sur la contemplation des Mystères dans lesquels nous puisons la vie. Ce sont d'ailleurs, aussi, les « Mystères du Rosaire », le Rosaire étant en quelque sorte une « mini-liturgie », réduite à son expression la plus simple possible, inventé par la Vierge Marie, à l'usage d'un peuple affamé de Vérité, à l'égard duquel l'Eglise dite « enseignante » a été d'une déficience notoire au cours des siècles.

Le Cycle de l'Avènement du Sauveur

« Alors que la nuit atteignait le milieu de son cours,
« et que le silence possédait toutes choses,
« ta parole toute puissante, Seigneur, descendit de ton trône royal… »

L'Eglise chante cette parole du Livre de la Sagesse (18/14-15) comme Introït de la messe du dimanche dans l'Octave de Noël. C'est aussi l'attente de la Vierge Marie, portant en elle le Prince de la Vie. Jean-Baptiste prend à nouveau la parole pour inviter les chrétiens à « changer de mentalité », à se convertir plus profondément, à faire un « digne fruit de pénitence », à « redresser les voies du Seigneur ». L'Eglise exulte d'allégresse dans l'espérance imminente de voir apparaître son Chef et son Epoux en Dominateur Souverain, sur les nuées du ciel, pour juger les nations et inaugurer le Royaume. Nous relèverons ici quelques textes particulièrement significatifs :

Citons par exemple les antiennes du premier dimanche de l'Avent, chargées d'une si poignante poésie :

« En ce jour-là, les montagnes distilleront la douceur,
« et les collines couleront le lait et le miel, alléluia !

« Réjouis-toi, fille de Sion, sois dans l'allégresse, fille de Jérusalem, Alléluia !

Nous retrouvons la prophétie du psaume 96/8 : « les filles de Sion exultent en raison de tes jugements, Seigneur ! » Quelles sont donc ces « filles de Sion », ces « filles de Jérusalem » ? Ce sont les femmes auxquelles Jésus s'adressait en disant : « Ne pleurez pas sur moi, filles de Jérusalem, mais pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants… » Il y eut un temps pour pleurer, celui de l'enfantement dans la douleur, sous le poids de l'antique sentence ; mais le temps est venu de se réjouir, celui de l'enfantement dans l'allégresse. Il y eut un temps où l'on disait avec le Verbe fait chair : « Malheur aux femmes qui allaiteront en

ces jours-là ! » - ce sont les jours, hélas, que nous vivons encore ! – et cependant dans la Pensée de Dieu et dans la Foi de l'Eglise, ces jours-là appartiennent déjà au passé, puisque Marie va nous donner le Sauveur par sa maternité virginale si joyeuse que les Anges du ciel s'y associent ! Mais il est bien évident que les filles de Sion se réjouiront véritablement lorsque leur foi se haussera au niveau de celle de Marie.

« Voici que le Seigneur vient, et tous ses saints avec lui !
« Et il y aura en ces jours-là une grande lumière, alléluia !

Pensons en effet à ce que sera le monde dans le Millénaire, lorsqu'il sera régenté et gouverné par le Christ Jésus et ses saints ! Quelle délivrance pour les opprimés, quelle paix pour les peuples, quelle justice et quel amour !

« Vous tous qui avez soif, venez aux sources d'eaux
« cherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouver, alléluia !

« Voici qu'il vient le grand prophète,
« et c'est lui qui rénovera Jérusalem, alléluia !

Evoquons ces longues veilles, ces vigiles, ces matines, occupées par le chant sacré, de ces moines courageux qui pendant des siècles ont maintenu l'espérance vivante au cœur de l'Eglise. Que de fois cette supplication est montée sur leurs lèvres :

« Cieux, répandez votre rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le Juste ! »
« Que la terre s'ouvre, et qu'elle fasse germer le Sauveur !...

Et voici que l'antienne à Magnificat nous apporte la réponse à cette prière prophétique qui s'élevait déjà dans les déserts de Juda, bien avant l'ère chrétienne !

« Ne crains pas, Marie, tu as trouvé grâce auprès du Seigneur,
« voici que tu concevras et enfanteras un fils, alléluia !...

Les hommes attendent une transformation politique et sociale, mais c'est au niveau de la vie que Dieu répond. Ils attendent un chef incontesté, un triomphateur, un législateur : Dieu leur donne un enfant. « Un fils nous est né, un enfant nous est donné… » Le tout est de savoir par quelle Génération nous vient cet enfant. « Sa génération, qui donc la racontera ? » Dieu nous apprend ainsi que le Salut ne saurait venir autrement que par une transformation biopsychologique de l'homme, de sorte que sera engendrée une race de fils de Dieu !

Soulignons également les répons de Matines qui portent notre attention alternativement sur l'humilité du premier avènement dans la crèche de Bethléem, et sur la gloire du second, quand Jésus reviendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Le premier de ces répons est le plus remarquable de tous ; c'est en quelque sorte l'intronisation de Jésus-Christ Roi de l'Univers :

« Regardant de loin, je vis s'avancer la puissance de Dieu, et une nuée qui couvrit la terre entière. »

« Allez à sa rencontre et dites-lui : « Fais-nous savoir si c'est toi qui doit régner sur le peuple d'Israël. »

« Vous tous habitants de la terre, et vous aussi fils des hommes, riches et pauvres, dites tous ensemble : « Pasteur d'Israël, écoute, toi qui mènes Joseph comme un troupeau… »

« Fais-nous savoir si c'est toi qui doit régner sur le peuple d'Israël ».

« Princes, élevez vos portes ! Elevez-vous portes éternelles ! et le roi de gloire entrera ! »

« Es-tu celui qui doit régner sur le peuple d'Israël ? »

Quelle joie de penser que ces jours viendront, et qu'ils sont déjà à nos portes !

Le deuxième répons de Matines proclame la Royauté universelle du Seigneur, et il nous décrit déjà ce que nous contemplerons lors de son glorieux avènement :

« Je regardais dans une vision nocturne, et je vis venir le fils de l'homme sur les nuées du ciel. Et l'honneur et le règne lui furent donnés. Et tout le peuple, toute langue et toute race se mirent à son service. Sa puissance est une puissance éternelle, qui jamais ne sera enlevée, et son règne ne sera jamais détruit ».

Voilà pour l'aspect politique et social du Règne de Jésus. Cependant il importe aussi, et sans doute auparavant, que la leçon qui nous est donnée déjà depuis près de deux mille ans par le Verbe en son Incarnation, soit admise et comprise :

« L'Ange Gabriel fut envoyé à la vierge Marie mariée à Joseph, pour lui annoncer la Parole ; et la Vierge fut effrayée par la lumière : « Ne crains pas, Marie, tu as trouvé grâce aux yeux de Dieu. Voici que tu concevras et enfanteras un fils, et on l'appellera fils de Dieu ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera sur la maison de Jacob pour l'éternité. »

Le quatrième répons de Matines, au début du second nocturne, chante à nouveau les mêmes paroles évangéliques de l'annonciation. Cette fois c'est Marie qui met l'Ange à l'épreuve : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? », puis la réponse du Messager céleste : « L'Esprit-Saint viendra sur toi, le Très-Haut te couvrira de son ombre, et c'est pourquoi l'être saint qui naîtra sera appelé fils de Dieu ». Nous avons donc tous les éléments nécessaires pour réaliser la promesse de la vie, et obtenir le Salut en plénitude, selon la prophétie de Paul, que l'Eglise nous fait chanter dans le répons suivant :

« Nous attendons le Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ, qui réformera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire. Vivons avec sobriété, justice et piété dans ce siècle, dans l'attente de la bienheureuse espérance et de l'avènement de la gloire du Règne de Dieu. »

C'est ainsi que la Sainte Liturgie nous situe très exactement par rapport à l'histoire : nous savons où nous en sommes. Quelles que soient les vicissitudes dont le monde nous offre le spectacle, nous n'avons rien à craindre : mais tout notre désir doit se tendre vers l'avènement du Règne du Christ. Il ne peut venir en effet que si l'Eglise, son épouse, comprend la « pensée de l'Epoux », et se dispose à mettre en évidence la lumière qu'il nous a donnée lors de son premier avènement, c'est pourquoi cette Eglise fidèle supplie ainsi (Rép.6) :

« Je t'en supplie Seigneur, envoie celui que tu dois envoyer ! Vois l'affliction de ton peuple ! Comme tu l'as dit, viens et délivre-nous !... »

***

Nous ne saurions relever tous les admirables textes choisis dans l'Office divin, qui procurent à ces temps de l'Avent cette saveur si particulière, faite à la fois de nostalgie et d'espérance, mais aussi d'une certaine crainte, en raison des paroles cinglantes du Baptiste, face au jugement inévitable des Nations impies. Il faut vivre cela, pour être ainsi transporté par cette poétique sacrée, aussi bien par la puissance des Paroles que par le chant qui en souligne la très haute valeur persuasive, dans notre situation véritable par rapport au Plan de Dieu, qui se déroule secrètement, mais infailliblement dans l'Eglise fidèle et dans l'histoire.

Remarquons encore le contraste entre les « nuées du ciel » et « l'utérus virginal ». Ce sont les hauteurs et les profondeurs qui sont intéressées par la venue du Fils de l'Homme. Dans cette perspective, le psaume 18 (19h) prend un singulier relief ! Le même verbe qui éclate dans la splendeur des cieux est aussi celui qui murmure à tout homme de bonne volonté, à tout fidèle simple et droit cette « loi parfaite qui réjouit le cœur ». Marie nous en a donné l'exemple typique. C'est cette loi qui sera manifestée et promulguée depuis Sion et qui éclairera les pensées les plus secrètes des cœurs. C'est bien en effet ce que nous rappelle la 3ème antienne du 3ème dimanche de l'Avent :

« Il viendra le Seigneur, il ne tardera pas, il éclairera les profondeurs des ténèbres, et il se manifestera à toutes les nations, alléluia ! »

« Je donnerai à Sion le Salut, et à Jérusalem ma gloire, alléluia ! »

Et pour qu'advienne cette communication faite à la créature de la Gloire divine, où se trouve son achèvement, que faut-il ?

« Les montagnes et les collines seront humiliées…

Les montagnes d'erreurs et de préjugés, d'ignorance et d'orgueil…

« … les chemins tortueux seront redressés, les sentiers raboteux deviendront des routes, viens Seigneur, ne tarde pas, alléluia !

Les complexes des cœurs et des consciences seront dénoués, et par la foi, l'homme comprendra enfin que le plan de Dieu dans sa souveraine simplicité coïncide avec le bon, le beau, l'agréable, le parfait ! Il n'y aura plus d'obstacle, ni psychologique ni sociologique, pour empêcher l'homme de rejoindre directement la Pensée divine inscrite en sa nature ! Et là encore, c'est Marie que la Sainte Liturgie nous présente comme unique modèle, nous enseignant ainsi que la seule voie est la voie royale qu'elle a suivi la première :

« Heureuse es-tu Marie, toi qui as cru au Seigneur ! Elles sont accomplies en toi les choses qui t'ont été dites par le Seigneur, alléluia !

Nous ne saurions terminer ce bref aperçu de la liturgie de l'Avent – nous renvoyons le lecteur à ces admirables textes qu'il pourra méditer tout à loisir – sans mentionner les grandes antiennes qui, du 17 au 25 décembre, appellent le Sauveur. Elles sont l'expression

condensée du prophétisme d'Israël, en même temps que la supplication la plus poignante de la créature humaine prenant conscience de sa misère et se tournant vers son Créateur et Rédempteur :

Le 17 – « O Sagesse qui procède de la bouche du Très-Haut, disposant toutes choses d'un bout à l'autre de l'Univers avec force et douceur ; viens nous enseigner la voie de la prudence ! »

Evoquons les longues veilles de l'Eglise militante qui regarde avec nostalgie vers le Mystère de notre Salut, et avec impatience vers l'avenir radieux du Royaume. A-t-elle encore besoin d'appeler le Seigneur pour obtenir de lui la révélation de la Sagesse ? Est-ce l'aveu d'un échec que cette prière instante ? Et pourtant n'a-t-elle pas dans Marie, le Trône de la Sagesse ? N'est-ce pas elle qui nous a fait la démonstration tout à fait simple et claire de ce qu'il faut croire et faire pour obtenir la faveur de Dieu, la vie et le Salut ?...

Le 18 – « O Adonaï et chef de la maison d'Israël, qui apparus à Moïse dans la flamme du buisson ardent, qui as donné la Loi sur le Sinaï, viens nous racheter à bras étendu ! »

Dieu a de la suite dans les idées : et ce qu'il a accompli autrefois pour son peuple, dans la grande aventure de l'Exode, n'était qu'un préparation à la véritable Rédemption, devant laquelle le Seigneur nous invite instamment, en nous prophétisant les désastres de la fin des temps : « Lorsque vous verrez toutes ces choses, redressez-vous, et levez vos têtes, car votre Rédemption est proche ».

Le 19 - « O Racine de Jessé, qui es dressée comme un signe de ralliement pour les peuples, devant laquelle les rois fermeront la bouche, que les nations supplieront, viens nous délivrer, désormais ne tarde plus. »

L'Eglise évoque ainsi toutes les prophéties messianiques sur le Règne du Messie qui n'aura ni frontière ni fin. Le Trône de David, issu de Jessé, sera affermi à jamais. L'Ange Gabriel dit également à Marie : « … le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et son règne n'aura pas de fin. » Mais le Christ règnera lorsque la conscience humaine voudra bien se ranger sous ses lois, et acceptera sincèrement l'Evangile comme base de toute législation. Il y a un « temps des nations », qui est celui de l'argumentation de l'Esprit-Saint, pour persuader les hommes de l'Enseignement de Jésus, Verbe de Dieu fait chair ; mais il y aura aussi, au terme de ce « temps des nations », un « jour de la colère » (Sag.18/16 ; Ps.110 h) où le Christ « enverra ses Anges pour ôter de son Royaume tous les scandales » (parabole de l'ivraie). Il n'en faudra pas moins pour que les « rois de la terre » consentent enfin à « fermer leur bouche », car nous savons par expérience la longueur et l'ineptie des discours politiques !

Le 20 – « O clé de David et sceptre de la maison d'Israël, toi qui ouvres et personne ne peut fermer ; toi qui fermes, et personne ne peut ouvrir ; viens et fais sortir de prison le prisonnier assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ! »

La clé de David, c'est le Verbe de lumière, « éclairant tout homme en faisant son entrée dans le monde », et venant ainsi nous révéler le sens des anciennes Ecritures, en les réalisant. C'est à lui qu'il appartient essentiellement de donner la lumière de la foi, afin que ce qui est compris par la grâce de l'Esprit ne puisse plus être « dé-compris », ne puisse plus être oublié. C'est donc au niveau de la psychologie et de la conscience que nous sommes

enchaînés et assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ». C'est donc bien par la démonstration de la Vérité faite par l'Incarnation du Verbe que nous sommes déliés du pacte diabolique qui nous retient sous la sentence de la mort.

Le 21 – « O Orient, et splendeur de la lumière éternelle, Soleil de Justice, viens et illumine ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ! »

Cette antienne est admirablement complémentaire de la précédente. Elle évoque le Paradis Terrestre qui était placé à « l'Orient d'Assur », c'est-à-dire qui précédait l'avènement des civilisations urbaines antiques. Le Soleil de Justice est Jésus, parce qu'il est fruit de l'Alliance virginale, correspondant au principe de la Création de Dieu. Voilà donc bien la lumière éternelle, capable de nous arracher aux ténèbres et à l'ombre de la mort.

Le 22 – « O Roi des nations, objet de leur désir, pierre angulaire qui rassemble dans l'unité les deux parts ; viens et sauve l'homme que tu as formé du limon de la terre. »

Ici encore nous sommes ramenés à l'Ordre initial de la Création, par laquelle Dieu a constitué l'homme selon son image et ressemblance, en le faisant « mâle et femelle ». Le péché a brisé l'unité des sexes, le Christ apporte la réconciliation et la communion. Il est d'ailleurs le fruit d'une union virginale parfaite et d'un amour parfaitement oblatif.

Le 23 – « O Emmanuel, notre Roi et notre Législateur ! Attente des nations et leur Sauveur ! Viens nous sauver, ô Seigneur notre Dieu !

Notons que la sainte Liturgie rapproche le mot Emmanuel – Dieu-avec-nous – du mot « Législateur » ; et que dans le même sens l'Apocalypse reprend ce mot « Emmanuel », pour désigner l'état de la cité céleste : « Je serai Dieu-avec-eux » ». La loi que le Législateur-Emmanuel promulgue est d'ordre biologique, c'est-à-dire c'est la loi de la maternité virginale et spirituelle, selon l'Oracle d'Isaïe : « Voici que la vierge conçoit dans ses entrailles et enfante un fils, et son nom est Emmanuel ». L'Eglise chante en écho à cette foi prophétique et apostolique : « Nations sauvez, applaudissez, la vie est donnée par la vierge ». Mais quand donc la Foi portera-t-elle un fruit de vie par l'Amour ?...

Telles sont ces **7** grandes antiennes, qui sont la formulation explicite de la prière de l'Eglise-Epouse, qui dit « Viens, Seigneur Jésus ».

Penchons-nous un instant sur certaines antiennes du 4ème dimanche de l'Avent :

« Sonnez de la trompette en Sion, car il est proche le jour du Seigneur : le voici qui vient nous sauver, alléluia ! »

« Voici qu'il vient le désiré de toutes les nations : elle sera remplie de gloire la maison du Seigneur, alléluia ! »

La véritable maison du Seigneur n'est autre que la chair humaine, c'est là sa vocation et sa destination primordiales et imprescriptibles ; cette Gloire a habité le Corps du Christ, mais elle habitera aussi les membres du Christ, « chacun selon son ordre ». Marie – et Joseph - d'abord dans son Assomption, puis les martyrs qui sont ressuscités d'entre les morts ; les Saints de l'Ancien Testament, ressuscités au moment de la mort du Christ ; enfin l'Eglise fidèle au moment du retour du Seigneur, qui connaîtra l'enlèvement ? C'est à quoi dès maintenant, nous devons nous préparer.

Le capitule de ce 4ème dimanche de l'Avent nous rappelle que le Salut ne saurait nous être donné autrement que par les Mystères de la Foi, que nous avons reçus déjà par la Tradition apostolique :

« Frères, que tout homme nous considère comme les ministres du Christ, comme les dispensateurs des Mystères divins. Ce qu'il faut attendre d'un dispensateur, c'est qu'il soit trouvé fidèle… » (1 Cor.4/1-2)

D'où il suit que l'apôtre avait parfaitement conscience qu'en transmettant exactement et intégralement le Message du Christ, il apportait avec les Mystères de Dieu, le Salut en plénitude. Nous n'avons donc pas à attendre une « nouvelle vérité », mais seulement à recevoir des Apôtres l'Evangile tel qu'il nous est parvenu. C'est là que se trouve le Salut.

Parmi les admirables antiennes de la vigile de la Nativité, nous ne retiendrons que celles-ci :

« Demain sera détruite l'iniquité de la Terre, et le Sauveur du monde règnera sur nous. »

« Demain le Salut vous sera donné, dit le Seigneur Dieu de l'Univers ».

« Demain », c'est-à-dire le jour de la Nativité, le jour de la naissance virginale de celui qui a été conçu par l'Esprit. C'est en effet la manifestation de la Justice qui fait disparaître l'injustice, la manifestation de la sainteté qui éclipse le péché et en dévoile à la fois l'ineptie et la perversité. Mais il faut que les hommes prennent conscience de cette leçon divine, sinon le « demain » est toujours reporté à l'année suivante, comme cela s'est produit jusqu'à nos jours.

La Fête de Noël

Cette fête nous remplit de stupéfaction, lorsque nous considérons le contraste entre la Naissance éternelle du Verbe de Dieu depuis le Sein du Père, lui qui est le Souverain Maître et Législateur de l'Univers, et l'humilité de sa génération en notre nature ! Ce qui était l'attente des Anges fidèles depuis la prévarication d'Adam, ce qui fut chanté par les chœurs célestes, est resté inconnu au genre humain, à l'exception des bergers de Bethléem, réveillés par l'Ange. L'inattention du genre humain à ce qui est important pour son histoire, son salut et sa vie, est un insondable mystère de ténèbres - tout autant que la Trinité et l'Incarnation sont d'insondables Mystères de Lumière ! C'est ce jour-là que la « Vérité est sortie de la terre et que la Justice s'est penchée du haut des cieux ! » C'est en ce jour que le Verbe éclaire tout homme en faisant son entrée dans le monde ; mais que personne ne prête attention à ce qu'il vient nous dire en le réalisant !

Les Matines de Noël après cet invitatoire si poétique, sont illustrées par le grand enthousiasme d'Isaïe, qui, au-dessus des ténèbres qui recouvrent le monde, voit se lever une grande lumière sur les terres de Zabulon et de Nephtali. A vrai dire, en effet, le Christ est né à Bethléem, qui n'appartient pas aux territoires de Zabulon ni de Nephtali, mais il a été conçu à Nazareth, qui est une bourgade de Galilée. Puis le prophète proclame :

« Toute chair est comme l'herbe et sa beauté comme la fleur des champs. L'herbe sèche, la fleur se fane, lorsque le souffle de Yahvé passe sur elle… Mais la Parole du Seigneur demeure éternellement… »

Or quelle est celle dont la beauté et la grâce ne se sont jamais fanées, sinon celle qui a dit : « Qu'il me soit fait selon ta Parole ». Marie en effet a rompu avec la tradition de péché, avec l'entraînement atavique de toutes les filles d'Eve, qui ont sacrifié leur virginité en vue de la maternité charnelle. Marie au contraire, en se conformant à la Parole de Dieu, a gardé sa virginité en vue de la maternité spirituelle : elle nous a ainsi donné non seulement le Sauveur du monde, mais le Verbe fait chair ! Et je ne vois pas qu'il y ait de Salut ni de régénération pour l'humanité pécheresse, encore liée par le pacte diabolique, autrement qu'en épousant intelligemment et intégralement la Foi de Marie pour se conformer aussi exactement qu'elle à la Parole de Dieu, qui « demeure éternellement ».

Vient ensuite la fameuse homélie de saint Léon le grand, avec son admonition solennelle, qui jusqu'ici, n'a pas encore ébranlé sensiblement la conscience chrétienne, hélas ! « Agnosce, o christiane, dignitatem tuam ! » :

« Maintenant que nous sommes devenus participants de la génération du Christ, renonçons aux œuvres de la chair ! Reconnais au chrétien ta dignité et devenus consorts de la nature divine, ne retourne pas, par une conduite indigne, à ton ancienne dépravation ! Rappelle-toi de quelle tête, de quel corps tu es membre ! Souviens-toi qu'arraché à la puissance des ténèbres, tu as été emporté dans la lumière et le royaume de Dieu… »

Pourquoi donc la régénération n'est-elle pas accomplie ? Parce que la conscience chrétienne n'a pas encore été réveillée ! La bien-Aimée n'a pas entendu la voix de l'Epoux ! Et c'est pourquoi la maternité virginale et l'enfantement dans la joie et l'allégresse sont restés le privilège de Marie. [1] L'Antienne 3 des Laudes le chante :

« La jeune mère a enfanté le Roi dont le Nom est éternel, ayant les joies de la mère sans perdre l'honneur de la virginité : nulle femme n'a connu avant elle pareille gloire, et nulle après elle, alléluia !

C'est pourquoi « toutes les générations la proclament bienheureuse ». Toutefois, à cette femme du peuple qui élevait la voix pour célébrer sa mère : « heureux le ventre qui t'a porté et les mamelles que tu as sucées », Jésus répondit : « Sans aucun doute, heureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent ». Jésus nous montre ainsi que ce n'est pas par hasard que Marie sa mère a obtenu cet honneur insigne de la maternité virginale,

---

[1] - Il est évident que Marie gardera toujours comme privilège unique la gloire d'être Mère de Dieu : elle a enfanté Celui dont le Nom est éternel. L'Incarnation du Verbe, au sens strict du mot, ne saurait se réaliser deux fois, car le Verbe est une seule personne divine. Mais il est évident que dans le royaume l'ancienne sentence : « Tu enfanteras dans la douleur », sera supprimée, tout aussi bien que « Tu retourneras à la poussière », puisqu'il n'y aura plus ni cris, ni larmes, ni deuil, ni douleur. Aussi nous devons croire que la maternité spirituelle et virginale deviendra le lot commun des femmes qui entreront dans la Foi, et qui par l'Esprit, enfanteront des fils et des filles de Dieu ; ils ne seront pas préexistants à leur naissance, comme l'était Jésus, éternel comme le Père en sa nature divine, mais ils n'auront pas besoin d'être baptisés, car l'observance de l'Alliance virginale leur aura donné, dès leur conception, la filiation divine.

mais tout simplement par ce qu'elle a été la première à écouter attentivement la Parole de Dieu et à la garder parfaitement.

Les secondes Vêpres de Noël nous invitent à méditer sur le Sacerdoce rédempteur de Jésus-Christ, prêtre selon l'Ordre de Melchisédech, en raison de sa conception spirituelle et de la maternité virginale qui lui a donné le jour. L'Eglise lie ainsi le Sacerdoce à l'Incarnation d'une manière très saisissante. C'est ainsi que l'Oracle du Ps.110h prend tout son sens :

« De mon sein, dès l'aurore engendré…
« Tu es prêtre à jamais selon l'Ordre de Melchisédech

Et également les ps.129 et 131 chantés ce jour-là :
« Puisqu'auprès du Seigneur est la grâce, abondante auprès de lui la Rédemption !

« Les prêtres se vêtent de justice, et les fidèles exultent de joie.

L'Eglise nous indique l'intention de nos prières pendant toutes ces fêtes de la Nativité, lorsqu'elle chante l'Oraison de Noël :

« Accorde-nous, s'il te plait, Dieu tout puissant, d'être libérés par la nouvelle naissance de ton Fils Unique selon la nature humaine, nous qui sommes encore tenus par la vieille servitude du péché… »

Est-ce clair ? En quoi consiste cette servitude du péché, sinon une génération « adultère et pécheresse », contredite et convaincue d'erreur par la Génération Sainte du Fils de Dieu ?...

Le cycle de Noël comporte la solennité de saint Etienne, le premier martyr, qui tomba sous les pierres du torrent, parce qu'il confessait que Jésus, l'homme, le crucifié, était « assis à la droite de Dieu », c'est-à-dire élevé à la Majesté et à la Toute Puissance de l'Unique. Nous exprimons théologiquement cela en disant qu'il possède la Nature Divine. Comment le fidèle témoin de l'Incarnation, de Dieu le Fils, rejoignant le Sein du Père, pouvait-il ne pas être rejeté par la génération adultère et pécheresse ? C'est la lutte intraitable des races…

Nous fêtons ensuite Jean l'évangéliste, qui fut « initié aux secrets célestes ». Par qui fut-il initié ? Par le Christ ? Sans doute, puisqu'il était le « disciple que Jésus aimait ». Par l'Esprit-Saint ? Oui, mais aussi par la Vierge Marie qui résida chez lui après le départ de Jésus pour le ciel. Peut-il y avoir des secrets célestes autres que ceux qui se sont réalisés sur la terre dès le principe de notre salut ? Peut-on accéder aux dits « secrets célestes » autrement que par la Foi parfaite de Marie ?...

Puis viennent les Saints Innocents qui confessèrent leur foi « non pas en parlant, mais en mourant ». D'ailleurs le Verbe de Dieu en ces solennités de la nativité ne nous instruit pas en parlant, mais en réalisant. La Sainte Liturgie les place parmi les 144 000 qui méritent de « suivre l'Agneau partout où il va », cela « parce qu'ils ne se sont pas souillés avec les femmes », parce qu'ils sont vierges. Voilà qui nous révèle de grandes choses encore sur cette « virginité sacrée », que nous contemplons féconde en Marie par l'Esprit de Dieu.

La Fête de la Circoncision de Jésus n'insiste nullement sur l'ancien rite qui agrégeait la nouveau-né dans la race bénie d'Abraham (Gen.17). Mais c'est sur Marie que cette fête reporte toute notre attention : il ne s'agit plus pour nous de vivre selon l'ancienne, mais selon

la Nouvelle Alliance ! C'est avec elle que nous sommes invités à passer dans l'Ordre de la Foi, qui se rattache non plus aux anciennes prescriptions données en raison du péché, mais à la nature elle-même, dont sa virginité féconde nous révèle le sens et le Mystère. Nous sommes donc ramenés aux dispositions antérieures à la faute, celles du Paradis Terrestre que Marie n'a jamais quittées, et qui demeureront éternellement après l'achèvement de la Rédemption. L'Oméga rejoint l'Alpha. Citons quelques textes de la Liturgie de cette fête.

« O admirable échange (commercium) ! Le Créateur du genre humain, prenant vivant corps, a daigné naître de la Vierge. Devenu homme sans semence, il nous a gratifiés de sa divinité. »

« Par ta naissance ineffable de la Vierge, sont accomplies les Ecritures. Tu es descendu comme la rosée sur la toison, pour sauver le genre humain. Nous te louons, ô notre Dieu !

Nous avons donc ici une règle d'interprétation des Ecritures qui nous paraîtrait bien audacieuse si elle ne provenait de la Sainte Liturgie ! L'allusion à l'épisode de Gédéon qui demande à Dieu, comme signe de sa mission, de faire tomber la rosée du ciel uniquement sur sa toison, peut paraître sans rapport direct avec la virginité ! Cependant, l'Eglise nous apprend à voir sous cette figure l'acte de foi qui consiste à dire, comme l'Ange à Marie : « Aucune parole n'est impossible à Dieu ». La rosée céleste est d'ailleurs le symbole de l'Esprit fécondant et vivifiant. A nous donc de tenir compte de cet enseignement, nous qui sommes arrivés « aux derniers temps », et pour lesquels ces choses sont arrivées « en figure ». La même règle d'interprétation vaut aussi pour le Buisson ardent dans l'antienne suivante :

« Moïse vit le buisson flamber sans se consumer : nous voyons là ton admirable et perpétuelle virginité ! Mère de Dieu, prie pour nous ».

« Prie pour nous » », en effet, qui avons le plus grand malheur de n'avoir pas été conçus par l'Esprit d'une mère vierge ! « Ma mère m'a conçue dans le péché… »

Encore la même règle d'interprétation des Ecritures dans la quatrième antienne. Il nous faut tout voir en fonction du grand Mystère de l'Incarnation. Règle d'interprétation, s'il en est, par la lumière de la Foi !

« La racine de Jessé a germé, l'Etoile de Jacob a brillé : la vierge (ou une vierge) a enfanté le sauveur: nous te louons, ô notre Dieu ».

Enfin la 5ème antienne met en rapport la naissance virginale et la rémission des péchés, rappelant le thème des 2èmes vêpres de Noël :

« Voici que Marie nous a enfanté le Sauveur : Jean l'a vu, il a crié disant : « Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde ». Alléluia. »

Tout cela s'explique par l'immense amour de Dieu pour nous :

« A cause de l'immense amour dont il nous a aimés, Dieu a envoyé son Fils dans une chair semblable à celle du péché, alléluia. »

C'est-à-dire justement, comme le précise l'Epître aux Hébreux, qu'elle était en tout semblable, hormis le péché. Sa chair était celle du Juste, et c'est pourquoi elle était sainte et vivifiante. En se faisant, par la volonté du Père, « péché pour nous », l'Ecriture indique que Jésus a pris sur lui le châtiment du péché, mais non point la culpabilité du péché, afin de satisfaire à notre place, à la Justice divine. Oui, vraiment quel ineffable Mystère de l'Amour de Dieu pour nous : pour racheter l'esclave, il a livré le Fils !... Il ne faudra pas moins de l'éternité pour contempler le Mystère de l'Agneau immolé pour nous, à notre place, comme l'Apocalypse nous le montre en nous faisant la prophétie de la Liturgie céleste.

« Admirable Mystère célébré ce jour, renouveau des natures : Dieu devient homme. Il demeure ce qu'il est, il prend ce qu'il n'était pas, ne souffrant ni division ni confusion ! »

C'est l'antienne à Benedictus qui éclaire l'office des Laudes comme le Soleil levant, comme le Soleil de justice se levant sur nos ténèbres ! Toute la théologie de l'Incarnation du Verbe de Dieu prend son essor dans cette antienne, où elle s'exprime avec une simplicité et une concision idéales.

« O grand Mystère de Génération ! L'utérus de celle qui ne connaît pas l'homme devient soudain Temple de Dieu ! Celui qui prend chair en elle ne contracte aucune souillure : toutes les nations viendront et diront : Gloire à toi, Seigneur ! »

Quand viendront-elles ces nations ? Avant ou après l'Avènement glorieux du Seigneur ? Sans doute après, car auparavant, elles sont sous l'influence du Prince des ténèbres et s'apprêtent à être gouvernées par l'Antéchrist ! Mais lorsque Jésus aura manifesté sa gloire, elles se poseront la question du mystère de cet homme revêtu de la Majesté divine. Elles auront alors la réponse, celle qui, dès le début, était formulée dans les Ecritures et chantée par l'Eglise en cette remarquable antienne. Les peuples de la terre alors verront clairement que le Mystère de l'Incarnation a pleinement résolu l'énigme de la nature humaine et révélé les secrets des cœurs.

La Fête du Saint Nom de Jésus

Cette fête offre à notre contemplation un choix de textes admirables, glanés dans l'Ecriture – l'inépuisable Ecriture ! – où il est mention du « Nom » du Seigneur. Nous citerons ici l'Hymne de cette fête, réparti en trois fragments, à Matines, aux Laudes, et aux Vêpres, dans une traduction poétique pour laquelle nous avons composée une musique adaptée au mode grégorien.

Qu'il est bon de se souvenir
O Jésus de ton Nom qui réjouit nos cœurs !
Il est doux plus que miel et comble nos désirs
Lorsqu'invoqué sur nous il marque ta Présence !

Nul chant n'est plus mélodieux
Que celui qui s'élève à ta sainte louange !
On ne peut rien entendre ou penser de meilleur
Que le Nom de Jésus Fils unique de Dieu.

Jésus espoir des pénitents,
Combien grand ton amour pour tous ceux qui t'appellent !
Qui dira ta bonté pour ceux qui te recherchent ?

Et qui peut exprimer la joie de te trouver ?

La langue ne saurait le dire,
Aucun écrit jamais ne saura l'expliquer !
Il peut parler celui qui sait par expérience
Le bonheur qu'il reçoit en aimant Jésus-Christ !

Sois donc Jésus notre allégresse
Car toi-même sera pour nous la récompense.
Que notre gloire soit dès maintenant en toi,
Comme éternellement, dans les siècles des siècles. Amen

***

Jésus seul Roi de l'Univers,
Ta victoire s'étend aux limites du monde.
Ton règne ne sera qu'ineffable douceur
Et seront satisfaits les vrais désirs de l'homme.

Quand tu visites notre cœur,
Alors ta vérité d'un seul coup resplendit
La vanité du siècle apparaît évidente
Et s'allume au profond de nous ta charité.

Jésus douceur de notre cœur,
Fontaine vivifiante, éclat de nos esprits,
Surpassant de beaucoup toute félicité,
Nous sommes consolés par ta seule Présence.

Connaissez donc tous le Seigneur !
Et recevez de lui le précieux don d'aimer !
C'est Jésus qu'il vous faut ardemment rechercher
Pour lui vous enflammer en le cherchant encore !

Jésus que notre voix t'acclame !
Et que notre conduite aux hommes te révèle !
Que notre cœur ardent t'aime de plus en plus
Dès maintenant et pour l'éternité des siècles. Amen.

***

Jésus c'est toi l'honneur des Anges,
Comme un doux chant ton Nom vient frapper nos oreilles,
C'est un miel délicieux que de le prononcer,
Il porte en notre cœur une douceur céleste.

Qui te mange aura faim de toi,
Et celui qui te boit augmente encor sa soif !
Et celui qui connaît ton amour ô Seigneur,
N'a plus d'autre désir que de t'aimer sans cesse.

O Jésus mon très doux Seigneur,
Je soupire vers toi, seul espoir de Salut !
Je te cherche ardemment les yeux mouillés de larmes,
Tout mon être vers toi se porte ô rédempteur !

Reste donc avec nous Seigneur,
Et fais luire sur nous la clarté de ta Face.
De notre esprit inquiet dissipe les ténèbres
Et que le monde soit rempli de ta douceur !

Jésus, fleur de la vierge-mère
Tu es l'amour divin qui comble nos désirs.
Louange à toi, Seigneur, nous bénissons ton Nom,
Et vois nous attendons ton Royaume de Paix. Amen.

***

La première antienne des Laudes de cette Fête cite le début du Cantique des Cantiques :

« Ton Nom est un parfum qui s'exhale, c'est pourquoi les jeunes vierges t'aiment. »

Ce qui signifie clairement que l'Eglise, dans sa Sainte Liturgie, fait du Cantique le chant de l'amour virginal. Celles qui aiment le Christ Jésus sont celles qui ont la connaissance de ses Mystères et qui font le rapport entre le Mystère de sa Génération et leur propre virginité. Elles savent désormais à quoi s'en tenir en ce qui concerne la Justice et le péché.

La Fête de l'Epiphanie

Le mot signifie « manifestation », ou « révélation ». Mais cette manifestation de la Vérité n'est-elle pas donnée déjà le jour du Noël ? Par l'évocation de l'arrivée des mages auprès de Jésus, cette fête comporte un caractère didactique et prophétique. Elle insiste beaucoup sur la réconciliation que nous apporte la venue du Verbe de Dieu en notre chair ; nous sommes ainsi en effet réconciliés avec nous-mêmes et avec notre Créateur. C'est dans cette vue de foi qu'est la racine de toutes les guérisons psychologiques. En outre, la fête de l'Epiphanie prophétise le grand réveil de la conscience humaine devant le Mystère de Jésus ; à ce titre les Mages sont les précurseurs. Tel est bien en effet le sens des antiennes de cette fête :

« Avant l'aurore engendré, avant les siècles, le Seigneur notre Sauveur aujourd'hui au monde est manifesté. »

Il ne s'agit plus des bergers de Bethléem, ou simplement de Sion ou de Jérusalem, mais du monde : « Aujourd'hui au monde est manifesté ». Le sens prophétique est évident.

« Elle est venue ta lumière Jérusalem, et la gloire du Seigneur sur toi s'est levée. Les nations marcheront à ta clarté, alléluia. »

C'est l'Eglise qui essaie de réveiller Jérusalem, qui tente de lui faire prendre conscience que sa vieille espérance messianique est accomplie ! Le Salut des nations reste suspendu à

la conversion du peuple juif, c'est pourquoi l'Eglise prie ardemment dans le sens de la prophétie de saint Paul.

« Les Mages ouvriront leurs trésors et offriront au Seigneur l'or, l'encens et la myrrhe, alléluia ».

Or symbole de sa royauté, encens de sa divinité, myrrhe de son humanité. Ces présents des Mages sont à eux seuls une confession de foi.

« Mers et fleuves, bénissez le Seigneur ! Fontaines dites l'hymne au Seigneur, alléluia ! »

C'est un appel à la rénovation de toute la création par le retour du Christ. La terre qui devient un désert sera de nouveau irriguée : « Le caillou se changera en source… » Les eaux qui furent polluées par la convoitise des hommes seront purifiées. En elle, la vie se multipliera à nouveau. C'est ce qu'évoque le ch.47 d'Ezéchiel, repris par l'Apocalypse 22/1s. Ces eaux évoquent aussi le baptême des nations lorsque, donné en toute intelligence de la foi, il produira son fruit de vie éternelle. L'ordre du Seigneur demeure toujours : « Allez, enseignez toutes les nations… »

« Cette étoile brille comme une flamme ; elle désigne le Roi des rois. Les Mages la virent et portèrent leurs présents au grand Roi. »

C'est l'Univers céleste qui prend ainsi son sens par l'Incarnation du Verbe dans la Nature humaine. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père ». L'étoile qui a marqué la naissance du Christ a été vue sans aucun doute de toute la terre, seuls les Mages l'ont suivie. Cependant, constamment, toutes les étoiles offrent un concert d'une puissance ineffable à la gloire du Créateur. Qui l'entend ? Lorsque la conscience humaine se réveillera, l'astronomie jouera un rôle capital pour la connaissance de l'Univers, et ensuite, lorsque nous aurons nos corps de gloire, pour son « exploration ».

Le Baptême de Jésus et son premier miracle – les eaux changées en vin – continuent et achèvent l'Epiphanie, la manifestation du Verbe de Dieu venu avec toute sa puissance dans l'humilité et les limites de notre chair humaine. La venue de toutes les nations et de toutes les races à Jérusalem pour adorer le Christ et se ranger sous ses lois est un événement d'une telle importance qu'il ne faut pas moins de toute une « octave » pour l'illustrer. C'est alors que le trésor caché des Ecritures hébraïques, illuminé par la foi de l'Eglise, resplendira pour amener cette super-conscience, sans laquelle il ne saurait y avoir d'accès à l'immortalité et à l'incorruptibilité. Mais alors que nous nous tournons ainsi vers la révélation cosmique du Royaume, l'Eglise nous ramène, avec la fête de la Sainte Famille, à la contemplation de la cellule de base du Corps mystique du Christ. Le Royaume qui est immense dans ses dimensions, est aussi la solution totale des problèmes les plus profonds du cœur de l'homme, conformément aux dispositions universelles de la nature humaine ! Or, là encore les textes sont clairs. L'autorité pontificale du Magistère est engagée : ce n'est pas seulement pour commémorer un souvenir que cette fête a été instituée, car Joseph et Marie nous sont ici présentés comme des modèles, comme les archétypes de tout homme et de toute femme. Heureux donc qui peut comprendre l'enseignement merveilleux de cette fête ! Et c'est bien ce que l'oraison demande au Seigneur :

« Seigneur Jésus-Christ, qui, soumis à Joseph et Marie, as illustré la vie domestique d'ineffables vertus, accorde-nous, par le secours de l'un et de l'autre, d'être instruits des exemples de ta Sainte Famille, et de parvenir à son éternelle compagnie. »

***

Le Cycle Pascal

Alors que le cycle de la Nativité nous plaçait devant le Mystère de la Génération nous mettant devant le contraste entre la manière dont Jésus est venu en ce monde par rapport à celle dont les fils d'Adam y viennent, le Cycle liturgique de Pâques nous fait mesurer le contraste entre la manière dont Jésus a quitté ce monde pour aller vers son Père, et la manière dont les fils d'Adam quittent le monde pour rester – pendant un temps – prisonniers de la mort et de la corruption. Qu'est-ce que l'homme ? Une créature en état de péché et de mortalité, dans les affres de la désolation, aux portes du désespoir ; mais appelée à la Rédemption et en marche déjà vers le Salut et le Gloire.

En effet, la Septuagésime nous ramène aux origines, à la transgression première qui a mérité les sentences qui président au déroulement biopsychologique de la vie humaine. « Tu mourras de mort… Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front… Tu enfanteras dans la douleur… Tu es (devenu) poussière, et tu retourneras à la poussière ». Alors que les prêtres relisent dans leur bréviaire ces redoutables malédictions, qui sont chaque jour l'actualité la plus évidente, l'Eglise chante les versets les plus angoissants des psaumes (Introït, Offertoire, Traits de la messe) :

« Les gémissements de la mort m'ont environné
« Les douleurs du séjour des morts m'ont enfermé de toutes parts…
« Dans ma tribulation, j'ai invoqué le Seigneur,
« Et depuis son lieu saint, il entendit ma voix… (Introït)

« Des profondeurs j'ai crié vers toi Seigneur,
« Seigneur, écoute ma prière… (Trait)

« Fais luire ta Face sur ton serviteur,
« Et sauve-moi dans ta miséricorde,
« Seigneur, je ne serai pas confondu,
« Car je t'ai invoqué. (Communion)

Le problème posé est bien celui de la mort : il n'y en a pas d'autres à vrai dire. La plupart des gens, même des chrétiens le croient résolu, puisqu'ils affirment tous : la mort est inévitable ! A quoi bon donc prier pour en être délivré ? La Liturgie cependant, tient un langage tout différent. Elle le fait avec un réalisme et un « pessimisme » qui ne laisse place à aucune illusion ! Mais aussi, elle enseigne avec une espérance invincible que le piège de la mort sera desserré par une totale et profonde conversion au Dieu vivant et vrai. Le pessimisme de la Sainte Liturgie n'est donc pas une désespérance, loin de là ! Mais il faudrait que le genre humain, ou tout au moins la conscience chrétienne dans son ensemble, se mette à l'unisson de cette prière qui demeure dans les textes sacrés. Cette supplication au Seigneur comme source de vie et de salut prend, dans l'Introït de la sexagésime, une force étonnante :

« Lève-toi, Seigneur, pourquoi dors-tu ?
« Lève-toi, ne nous délaisse pas, enfin !
« Pourquoi détournes-tu ta Face ?
« Oublierais-tu notre tribulation ?
« Notre ventre est collé à la terre…
« Lève-toi, Seigneur, au secours ! Délivre-nous ! (Introït)

Pendant tout le temps de la pénitence, nous écoutons les pressantes exhortations de l'Apôtre qui nous enjoint d'éviter le piège de l'incrédulité où tombèrent autrefois les pères dans le désert. Hélas, les premières communautés chrétiennes auxquelles il portait le témoignage de l'Evangile, ne répondirent pas à son attente : trop faibles, trop enfants ses fidèles, pour le plus grand nombre, ils se laissèrent à nouveau séduire par l'esprit charnel ! Avec les divisions et les hérésies, la lumière de la foi s'éteignit, ou presque : témoins les Corinthiens et les Galates, mais aussi les Philippiens, les Colossiens, les Ephésiens… Quand viendra-t-elle cette parfaite charité par laquelle tout devient évident, dans laquelle « nous connaîtrons comme nous sommes connus » ? C'est alors que nos yeux s'ouvriront, comme s'ouvrirent ceux de l'aveugle de Jéricho à la Parole du Seigneur ! (Epître et Evangile de la Quinquagésime)

« Souviens-toi, ô homme que tu es (devenu) poussière
« et que tu retourneras à la poussière… »

L'Eglise a douloureusement pris conscience, devant la persistance de la mort, malgré les sacrements de vie qu'elle apporte au monde, que la conscience humaine ne s'est pas adaptée aux préceptes ni aux enseignements venus du Ciel ! Pourquoi ce long retard ? N'est-ce pas parce que la conversion du cœur, le changement de mentalité, la rectification des mœurs ont été beaucoup trop superficiels ? L'esprit charnel n'a pas été ébranlé dans ses profondeurs par l'impact du Mystère chrétien ! « Leurs œuvres étaient mauvaises, et c'est pourquoi ils ont préféré les ténèbres à la lumière »… (Jn.3/19) Vraie de la génération contemporaine de Jésus, cette parole l'est aussi des générations qui suivirent. Lorsque l'Eglise toute puissante imposait le Carême avec force et sous peine de faute grave, les chrétiens festoyaient abondamment durant les fêtes du Carnaval, dans une explosion de plaisir frivole et lubrique. Ces festivités demeurent et s'amplifient, maintenant que le Carême est pratiquement supprimé. Voilà bien la révolte de l'homme charnel, toujours victime du même pacte diabolique…

Les textes du Carême sont particulièrement significatifs : ils nous montrent Jésus triomphant du Démon lors des tentations du désert, mais ne parvenant pas à triompher de l'obstination des hommes, malgré la démonstration évidente qu'il leur fait de la Vérité, à savoir qu'il est Dieu venu en chair. Et nous entendons à nouveau les exhortations pressantes de l'Apôtre, soit aux Thessaloniciens, soit aux Corinthiens, soit aux Galates : « Nous vous exhortons, nous vous supplions… » L'homme charnel n'abandonnera donc jamais sa mauvaise voie ?

Effectivement toutes les controverses de Jésus avec les chefs religieux d'Israël, rapportées par les Evangiles, aboutissent à la Passion. Ah ! Qu'ils y tiennent donc à cette mort, dont ils se font une gloire ! Au moment où Jésus leur promet : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort », ils protestent, ils s'insurgent, ils ricanent : « Abraham et les prophètes sont morts, et toi tu dis : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort », pour qui te prends-tu ? » Quel intérêt ont-ils à s'opposer à cette promesse ? Ils y tiennent donc tant à cette humiliation du tombeau et à cette pourriture cadavérique ? Et

lorsque Jésus leur parle alors de sa divinité, capable de créer et de recréer, ils prennent des pierres pour le lapider !...

C'est ainsi que le drame se noue ; l'Eglise le chante dans des hymnes poignants et déchirants. C'est un duel formidable entre la vie et la mort, et la mort semble triompher ! Mais dans cet horrible triomphe de la Croix, sont dévoilées les intentions secrètes des cœurs. Lorsque Dieu est mis en jugement, ce sont les juges qui sont confondus ; lorsqu'il est condamné et crucifié, ce sont les justiciers et les bourreaux qui sont anéantis. C'est ainsi que sont dénoncées l'ingratitude, la bêtise, l'ignorance, la cupidité, la méchanceté, la lâcheté, la haine, la révolte… qui sont les véritables causes de tous les maux et finalement de la mort ; Qui ne serait ébranlé par les « Impropères » du Vendredi Saint : les doux reproches que Dieu fait à la conscience humaine qui n'a pas su reconnaître son Dieu et son Sauveur lors de sa visite !

« Moi, pour toi, j'ai frappé l'Egypte,
« et toi, tu m'as frappé la tête avec un roseau !

« Moi, je t'ai donné le sceptre royal,
« et toi, tu m'as couronné d'une couronne d'épines !

« Moi, je t'ai fait sortir de la servitude de l'Egypte,
« j'ai renversé pour toi le pharaon dans la Mer Rouge,
« et toi, tu m'as livré aux princes des prêtres !

« Moi, devant toi, j'ai ouvert la mer,
« et toi, tu m'as ouvert le côté par la lance !

« J'ai passé devant toi dans la colonne de nuée,
« et toi, tu m'as conduit au prétoire de Pilate !

« Dans le désert, je t'ai nourri de la manne,
« et toi tu m'as frappé de fouets et de verges !

« J'ai fait jaillir pour toi l'eau du Rocher,
« et toi, tu m'as abreuvé de fiel et de vinaigre.

…

Il ne saurait être question de rapporter ici toute la Liturgie de la Semaine Sainte, de Pâques, de l'Octave de Pâque, du Temps Pascal, de l'Ascension, de la Pentecôte… Il faut vivre cette Liturgie, qui ne prend tout son sens qu'avec le déroulement du temps, et qui ne peut être condensée sous la forme d'un livre. C'est au cours des semaines, des mois et des saisons, que la méditation assidue de ses leçons admirables forge en nous cet être nouveau, « créé selon la Justice et la Vérité », jusqu'à ce qu'il devienne un « adorateur pour le Père en Esprit et en Vérité ». C'est la Liturgie qui nous tire au pied de la Croix, pour y être lavés par le Sang de l'Agneau ; avec elle nous sortons de la ville, pour porter son opprobre ; elle nous donne le courage de porter témoignage en faveur de la Justice du Crucifié, et de dénoncer sa condamnation comme la honte de l'humanité ; elle nous engage dans le véritable Exode : celui qui nous arrache à l'ordre charnel pour nous introduire dans l'Ordre Nouveau, inauguré par l'Esprit, le jour de la Pentecôte, pour ceux qui acceptent les enseignements et le Mystère de Jésus et qui reçoivent ainsi avec la Réconciliation, lumière, amour et parfaite liberté…

Qui pourrait dire, qui pourrait expliquer la plénitude qu'apporte l'année liturgique lorsqu'elle est vécue dans la contemplation permanente des Vérités et des Mystères de la Foi ? Les saisons prennent alors toute leur signification spirituelle, la nature son sens sacramentel ; quelle poésie ! quelle richesse ! quel trésor que la Sainte Liturgie ! Elle est pour nous la main de Dieu qui nous conduit à la Terre Promise, celle du Royaume. Car, en définitive, même si le Seigneur Jésus revenait sur la terre, visiblement, qu'y ferait-il ? Que pourrait-il y faire si la mentalité des hommes reste aux antipodes de ses désirs à lui ? Si, occupés à leurs travaux inutiles, à leurs divertissements ridicules, les consciences et les cœurs restent étrangers aux Lumières qui viennent d'En Haut, le même drame de la Croix, de la condamnation du Juste, ne se reproduirait-il pas tout aussi bien qu'au Calvaire ?...

Il faut donc que les cœurs soient touchés, que les intelligences soient éclairées, que les mœurs soient transformées, pour que « la terre soit remplie de la connaissance de Yahvé », et que « les temps de rafraîchissement soient donnés au monde ».

Et c'est pourquoi nous consacrerons les deux derniers chapitres de ce Livre à la componction du cœur et à la justification par la Foi.

***

- Fin du chapitre 10 –

Chapitre 11

La componction du cœur

Quel est cet homme qui est ressuscité des morts ? C'est celui dont le cœur a été transpercé par une lance. Et cette blessure était si profonde qu'elle demeura marquée en sa chair glorieuse. En effet, huit jours après sa Résurrection, il se montra à nouveau devant ses disciples, les Onze, et Thomas était avec eux, lui qui avait refusé d'ajouter foi au témoignage de ses frères. Jésus s'approcha de lui et lui dit :

« Avance ta main, Thomas, et mets-la dans mon côté… »

Quelle est cette femme qui s'élève comme une colonne de nuée rafraîchissante dans un désert torride ? Quelle est cette femme qui s'élève comme un palmier, comme une oasis de fraîcheur dans la désolation du péché et de la mort ? Quelle est celle-ci qui s'avance appuyée sur son Bien-Aimé, radieuse comme lui, dans la paix inaltérable d'une vie en plénitude ? C'est Marie, dont l'âme a été transpercée par un glaive de douleur, selon la prophétie du vieillard Siméon :

« Un glaive de douleur transpercera ton âme… »

O mère plus forte que la mort ! Marie au pied de la Croix a supporté debout la sanglante humiliation de son Fils ! Mais elle espérait. Elle était la seule flamme d'espérance qui ne fut pas éteinte sur la terre ! On peut dire, à la limite, que Jésus est ressuscité d'entre les morts pour ne pas décevoir l'espérance de celle qui était l'Eglise, et qui reste aujourd'hui la Mère de l'Eglise ? C'est pour elle qu'il est ressuscité, comme c'est pour elle, pour l'Eglise, qu'il a subi le châtiment. « Il est mort pour expier nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification ». [1]

Mais l'un et l'autre, encore qu'ils fussent sans péché, Jésus et sa mère ont été blessés au cœur. Ils ont vécu, en raison de leur immense compassion de charité, le drame de l'humanité dévoyée hors du Père, hors du Paradis, hors de l'Alliance, beaucoup plus intensément qu'aucune créature de Dieu ! De même Joseph a vécu cette immense compassion. Les pécheurs en effet sont tellement aveugles sur leur propre misère, qu'ils subissent souvent la mort dans une insolence presque révoltante, ou dans une inconscience qui tient du cynisme. Comme ils n'ont aucune idée de ce qu'est la vie humaine lorsqu'elle se soumet aux normes du Royaume, ils abandonnent la partie, ils désertent, ils s'avouent vaincus avant même d'avoir combattu. Ils disent : « A quoi bon ? La mort n'est-elle pas inévitable ? » Ils boivent, ils s'enivrent, ils perdent conscience et ils s'éteignent. Mais si nous considérons au contraire ces Gloires de l'humanité, ces Héros de la Foi qui furent à l'origine du Salut, nous voyons bien que la souffrance de leur sacrifice rédempteur provenait de l'extrême sensibilité qu'ils avaient dans l'Esprit-Saint. [2]

---

[1] - Marie était sans péché, mais il a fallu que le sein d'Anne sa mère soit purifiée pour cela. Elle peut donc dire : « Mon esprit exulte en Dieu **mon Sauveur** ».

[2] - L'Ecriture garde le silence sur Joseph. Dans notre livre « Quelle femme ! » nous avons expliqué comment Joseph participa par la lecture des Ecritures prophétiques expliquées par Jésus, à la souffrance de la Passion et comment son amour pour Jésus le conduisit à cette « mort mystique » qui lui valut la transformation de son corps terrestre en corps de gloire. Ainsi devrait-il en être de tout chrétien qui invoque saint Joseph comme « patron de la bonne

« Aujourd'hui, si vous écoutez sa voix,
« n'endurcissez pas votre cœur…

Car la voix de Dieu parle au cœur beaucoup plus qu'à l'intelligence ! Dieu est Amour plus encore qu'il est Vérité. En Dieu l'Amour et la Vérité ne sont qu'un. C'est l'Amour qui donne son sens à la Vérité. Il faut aimer pour comprendre. Et c'est pourquoi Jésus nous met en garde dans l'Evangile contre cette « dureté de cœur » qui nous rend lourds et lents pour comprendre :

« C'est en raison de la dureté de vos cœurs… »

« Il leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur… »

« Oh que vous êtes peu clairvoyants, et que votre cœur est lent à croire tout ce qu'ont enseigné les prophètes !...

Il en était ainsi du temps du Seigneur. Et de nos jours, qu'en est-il ? Si l'on peut heureusement constater que la non-violence évangélique commence à être prise au sérieux par quelques vrais disciples du Seigneur, combien nous devons, hélas, regretter cette généralisation cosmique de l'athéisme ! L'impiété s'est érigée en philosophie et en système, et dans la vie courante, la plupart des hommes, même baptisés, n'agissent pratiquement qu'en raison des convoitises terrestres, de l'appât du gain, des soucis du siècle, des préoccupations sans cesse renouvelées de leurs affaires ! Les épines et les ronces étouffent le bon grain de la Parole, et il en est ainsi parce que le cœur n'est pas touché par l'amour, n'a pas été transpercé par l'amour. C'est pourquoi il est souverainement important de parler de cette « componction du cœur », de cette blessure du cœur, dont le Cœur de Jésus nous offre l'image.

Ce n'est pas là, certes, une dévotion à la mode : d'abord parce que le monde n'est pas prêt à la recevoir. N'est-il pas ridicule, dans le monde, de paraître avec un cœur ouvert à l'amour, à la bonté, à la générosité, au pardon, au service gratuit de ses frères ? Ne convient-il pas au contraire, pour réussir dans ce siècle, de ne se laisser attendrir par rien ? Sinon, c'est s'engager dans un processus de démolition de notre maison terrestre : si l'on fait passer le souci des hommes avant celui de l'argent, que deviendront les grandes entreprises, les usines, les trusts commerciaux, les armées, les Etats, les royaumes de ce monde et leur gloire ? Quiconque veut travailler aux grandeurs charnelles, et acquérir lui-même cette grandeur, doit jouer furieusement des coudes dans la mêlée, renverser, bousculer, écraser même ce « prochain » qui ne peut être qu'un rival ou un ennemi. Il doit mettre l'homme au service de sa cause, de son affaire, de sa volonté de puissance, c'est-à-dire naviguer sur des esclaves en nombre aussi grand que possible. Ainsi faisait César qui travaillait âprement à sa gloire, flottant sur les flots serrés de ses légionnaires. Tous les conquérants, généraux, conducteurs de peuples de l'antiquité l'ont imité, et cet exemple se répand jusqu'aujourd'hui. Les derniers-nés de la race de Caïn jettent, par leur renom

---

mort », c'est-à-dire de la mort du vieil homme, pour que l'homme nouveau soit achevé et que le corps mortel se transforme en corps de gloire. Cette assomption, ou enlèvement de Joseph est à mon sens le point de départ de la vie publique de Jésus. Si Hénoch et Elie ont été enlevé au ciel, à combien plus forte raison Joseph, dont le Justice et la Foi l'emportent manifestement sur celles de ce patriarche et de ce prophète. Comme n'aurait-il pas obtenu le plein salut, lui, le père du Sauveur ?

prestigieux, des flashs de lumière sur les siècles de ténèbres : ce sont les lueurs de l'Enfer. Sans doute les lois tentent d'empêcher que la servitude de la mort ne soit trop cuisante : ne convient-il pas d'assurer aux « travailleurs » un salaire minimum pour qu'ils ne soient pas réduits aux pires extrémités ? Mais enfin, pourquoi travaillent-ils ? Pour eux-mêmes ? Pour leurs patrons ? Pour l'essor industriel et commercial ? Et que leur revient-il de tant d'heures passées à la mine, à l'usine, à l'atelier, au bureau, ou sur les routes, dans d'interminables voyages d'affaires ?...

C'est ainsi que l'adaptation à la figure de ce monde à laquelle sont contraints les fils d'Adam implique qu'ils durcissent leur cœur. Il vaut mieux qu'ils le fassent très tôt, car les chagrins d'enfants s'oublient, croit-on, plus facilement que les chagrins d'adultes. Pour la plupart des gens cette « évolution » sous le poids du scandale du monde s'opère automatiquement et presque insensiblement, par l'action du mimétisme social, par la pression de la psychologie ambiante, l'instinct grégaire apportant presque aussitôt une compensation cicatrisante à la blessure du cœur. Combien d'enfants ont jeté un regard ingénu sur les égarements de leur entourage, des yeux douloureusement interrogateurs sur les mensonges, les vanités, les injustices, l'inconduite de leurs parents, de leurs éducateurs ?... Et lorsqu'ils ont voulu ouvrir la bouche pour questionner, nul ne s'est avisé de les réconforter par une parole de Dieu contradictoire de ce monde, mais l'on a éteint en eux l'Esprit par les principes sans appel de l'égoïsme triomphant : « Chacun pour soi… Pense à toi… Tiens, et tais-toi… Va-t'en jouer dehors… Tu apprendras cela plus tard… Ne sois pas sot à ce point… »

Car la sagesse de ce monde, très ennemie de la Sagesse de Dieu, fixe en effet un « ordre social » - à vrai dire un affreux désordre – basé sur les intérêts et les droits de chacun, c'est-à-dire sur le principe de l'égoïsme de l'individu. Il paraît très bon aux yeux du monde qu'il y ait une « déclaration des droits de l'homme » ; mais il ne monte pas à la conscience claire de nos contemporains que l'homme est une créature dont la dépendance est totale, dont la fragilité est extrême, et qui ne peut réellement subsister que s'il connaît ses « devoirs » et s'il les accomplit ! Qu'est-ce que le racisme ? Un égoïsme collectif pour des raisons de couleurs de peau ! Et l'anti-racisme ? Une réaction raciste de la part de ceux qui dont la peau est de couleur différente de ceux de leurs oppresseurs ! On n'en sort donc jamais ! Qu'est-ce que la « lutte des classes » ? L'éternel cassure entre les riches et les pauvres : les premiers péchant par avarice, les seconds par envie. Mais si les prolétaires prennent les commandes en mains, nous voyons qu'ils dressent alors des « tribunaux du peuple » où coupables et innocents sont condamnés sans appel, et même sans avoir été entendus. La tyrannie des gens envieux est infiniment plus redoutable que celle des repus, car elle est sanguinaire, cruelle et sans pitié. Qu'est-ce que la révolution ? C'est l'illusion d'amener dans le monde une société meilleure en prenant de mauvais moyens. L'expérience n'a-t-elle pas amplement démontré que l'état qui suit les révolutions a toujours été pire que le précédent ? Qu'est-ce que la contestation ? C'est l'expression la plus courante et la plus répandue du mécontentement radical de l'homme en face de son péché, mais qui voit toujours la paille dans l'œil de son prochain, alors qu'il est aveugle sur son propre cœur. Si l'homme est mécontent, inquiet, douloureux, s'il s'ennuie, s'il ricane, s'il pleure, c'est en raison d'un égoïsme profond et sordide qui ne peut jamais être satisfait pour la bonne raison que l'homme n'est pas créé pour lui-même, mais pour l'autre.

Gavé et repu, l'homme est pire que pauvre et nu : car alors il est non seulement corrompu, mais corrupteur. Ce sont en effet les civilisations riches, qui regorgent de tous les biens matériels, qui ont appris à tous les peuples de la terre l'athéisme, le rejet des traditions ancestrales, l'ironie à l'égard du sacré, l'usage des excitants et des drogues, la souveraineté

de l'argent, les procédés abortifs et contraceptifs, l'appât du gain, les modes ridicules, la fabrication des armes les plus meurtrières. Ce sont les peuples gavés et repus, et hélas chrétiens qui ont trafiqué les esclaves, colonisé d'immenses territoires, tous conquis par la force et la violence, ou par la ruse et la fourberie, et répandu dans le monde entier le virus du persiflage de toute religion, et de cette fausse liberté qui ne reconnaît plus à Dieu aucun droit de législateur.

Comment dans de telles conditions, la conscience humaine collective ne se mettrait-elle pas à ironiser et à plaisanter lorsqu'on vient lui proposer la « componction du cœur » ? C'est ici que la Sagesse de la Croix apparaît comme la folie la plus dangereuse, comme l'aberration mentale par excellence ! Le monde se doit de vomir instantanément une telle doctrine, s'il veut se donner encore quelque illusion de subsister ; car il pressent avec une intuition qui ne trompe pas, que s'il boit à ce remède souverain, puisé au Cœur même du Rédempteur, s'il laisse ses lèvres ainsi toucher au Sang de l'Agneau, tout son système intellectuellement basé sur l'égoïsme individuel, sur les « droits de la personne humaine », sur la puissance des Etats souverains, est voué à une faillite sans rémission.

Ne nous attendons donc pas à ce que le monde accepte la doctrine de la componction du cœur.

A qui allons-nous donc nous adresser ? Aux chrétiens, ceux du moins qui ont entendu parler de Jésus, de sa mort le Vendredi Saint. Beaucoup d'entre eux, ce jour-là, s'abstiennent encore de la viande qu'ils mangent avidement tous les autres jours de l'année. Ils observent même parfois une minute de silence vers 15h, pour « marquer le coup ». Parmi ces chrétiens, un certain nombre prend encore chaque dimanche le chemin de l'Eglise, ils assistent à la Sainte Messe, et savent, en principe, qu'elle est le re-présentation du Sacrifice de la Croix. Il savent donc, en principe, qu'ils doivent prendre parti, et qu'ils doivent, en raison de leur vocation et de leur engagement baptismal, se ranger du côté du Crucifié, et non pas du côté de ses juges et de ses persécuteurs. Ils ont appris que le Corps du Christ a été percé par la lance, et peut-être la Parole de l'Ecriture a-t-elle retenti à leurs oreilles : « C'est à cause de nos crimes qu'il a été transpercé, c'est à cause de nos iniquités qu'il a été broyé… »

Si peu instruits qu'ils soient, les chrétiens sont donc en principe orientés vers l'intelligence de l'Amour. Si minime soit-elle, la foi qu'ils ont reçue tend à les hausser au vrai niveau de la lutte : ils sont introduits sur le champ de bataille où se livre le grand combat de la Rédemption. Malheureusement, beaucoup s'imaginent que le Christianisme qu'ils professent se réduit seulement à une doctrine sociale : de ce fait ils militent avec beaucoup de zèle pour la justice et la charité. Ont-ils tort ? non pas. Mais ils oublient trop souvent que le vrai combat est ailleurs et plus haut. Ils n'entrent pas pleinement dans les sentiments qui étaient dans le Christ-Jésus, dans le cœur de Jésus : ils ne comprennent pas l'Esprit d'oblation sacrificielle qui animait l'Agneau sans tache, lorsqu'il s'est offert à notre place dans un amour si grand qu'il a détruit le pacte diabolique et confondu les Puissances infernales.

Disons donc que les Mystères de la Foi ne les ont pas frappés au cœur, qu'ils n'ont pas atteint en eux cette zone secrète où s'exerce le Jugement de Dieu. Superficiels étaient nos pères, qui s'imaginaient rendre gloire à Dieu et œuvrer pour le Royaume du Christ en s'en allant guerroyer contre les Turcs ! La délivrance du tombeau du Christ, l'écartement des frontières de la chrétienté jusqu'aux Indes, étaient-ce là des ouvrages si nécessaires pour l'avènement dans le monde d'une mentalité conforme au Bon Plaisir de Dieu ? Superficiels, nous le sommes encore qui prétendons apporter la paix au monde sans écarter d'abord, par

un combat spirituel approprié, celui qui y suscite sans cesse la haine, la discorde, la révolution et la guerre ! Sommes-nous véritablement touchés au cœur par la tristesse qui vient de l'Esprit-Saint ?

La tristesse du vient de l'Esprit-Saint

Le fruit de l'Esprit-Saint n'est-il pas « amour, paix, joie… » ? Pourquoi parler ici de la « tristesse de l'Esprit-Saint » ? Je n'en parlerais pas si cette expression ne figurait pas explicitement sous la plume de Paul :

« La tribulation que nous avons supportée en Asie nous a affligés à l'extrême, au-delà de nos forces, à tel point que nous désespérions même de conserver la vie ! Vraiment nous avons porté en nous-mêmes notre arrêt de mort, afin d'apprendre à ne pas mettre notre confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts… » (2 Cor.1/5-6)

Et plus loin dans la même épître :

« Oui, c'est dans une grande affliction et angoisse de cœur que je vous écris, parmi bien des larmes, non pas pour vous faire de la peine, mais pour que vous sachiez l'extrême amour que j'ai pour vous. » (2 Cor.2/4)

Quelle était la raison de cette faiblesse extrême, des larmes, de la lourde affliction de l'Apôtre ?

« Je souffre les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ».

Bien plus que les persécutions extérieures, ce qui brisait le cœur de Paul c'était de constater que ses chrétiens, ses disciples, les Eglises qu'il avait fondées déviaient de l'Evangile et perdaient ainsi le précieux privilège de la Foi, de la faveur divine, et par conséquent le Salut. Lorsqu'il écrira à Timothée : « Tous m'ont abandonné », il le fera avec larmes ; non pas par dépit humain, sous le poids d'une ingratitude qui blesserait son amour-propre : ce n'est pas cela qui torture un homme complètement renoncé à lui-même, qui « ne connaît plus personne selon la chair ». Il déplore la défection de ses églises. En écrivant : « Tous m'ont abandonné », il pense : « Tous ont abandonné l'Evangile que je leur ai enseigné ». Et c'est pourquoi il ajoute aussitôt : « Que Dieu fasse miséricorde à la famille d'Onésiphore… », car ce dernier a pris soin de la personne de Paul, même s'il n'a pas épousé complètement la doctrine (2 Tim.1/15s). Il suffit en effet de lire l'Epître aux Galates pour se convaincre que Saul n'existait plus en Paul : il était devenu uniquement témoin fidèle du Seigneur, ministre des Mystères de Dieu ; son seul idéal, sa seule préoccupation était le Salut de l'humanité par le moyen de l'Evangile transmis en toute fidélité, droiture, exactitude, intégrité.

Les Corinthiens cependant semblent avoir compris, au moins momentanément, l'exhortation de Paul, puisqu'ils ont fait preuve de repentir. Paul leur écrit donc :

« Vraiment, si je vous ai attristés par ma lettre, je ne le regrette pas. Et si je l'ai regretté – je sais bien que cette lettre vous a attristés, fut-ce un moment – je m'en réjouis à présent, non de ce que je vous ai attristés, mais de ce que cette tristesse vous a portés au repentir. Car vous avez été attristés selon Dieu… La tristesse selon Dieu conduit en

effet à un repentir salutaire que l'on ne regrette pas, la tristesse du monde, elle, conduit à la mort… » (2 Cor.7/10s)

Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé dans l'Eglise de Corinthe, ce qui a suscité les reproches véhéments de Paul, puis la tristesse selon Dieu et le repentir. C'était un péché, une faute, une transgression grave de la Loi de Dieu, non plus par des païens « voués aux idoles de néant » et « poussés malgré eux vers elles » ; mais par des hommes instruits de la Foi. Nous retrouvons d'ailleurs au début des Actes des Apôtres, cette notion de la gravité du péché chez les chrétiens dans l'épisode d'Ananie et de Saphire (Act.5). L'un et l'autre ont menti ; ils ont prétendu avoir donné la totalité de leurs biens à la communauté, alors qu'ils en avaient gardé une part pour eux. Ils ont donc « menti à l'Esprit-Saint », selon l'expression dont se sert saint Pierre, dont les paroles les frappent instantanément. Quelle leçon ! Elle domine tous les siècles de la chrétienté qui restent sous le joug des anciennes sentences, en raison d'incessants « mensonges à l'Esprit-Saint ».

Ah ! Que nous sommes mal éveillés aux désirs de l'Esprit ! Comment se fait-il que nous souffrions tant de la mort, lorsqu'elle frappe autour de nous, parmi ceux et celles que nous aimons, et que nous sommes si peu sensibles à l'avertissement de l'Esprit de Dieu, avertissement capital qu'il nous donne en notre cœur et en notre conscience, au moment de la brisure du péché ? Car la mort physique n'est que la conséquence tragique, irrémédiable du péché : c'est ce dernier qu'il faut éviter, pour écarter celle-là !

Le mot « tristesse » est très dévalué dans notre langue : il signifie l'écrasement du cœur. Ne pensons pas que la mort provienne des virus ou des microbes, comme le prétend la superstition médicale de notre temps. Il est vrai que les virus et les microbes accompagnent la dégénérescence de l'être humain, avant qu'il soit la proie des vers : mais cet accompagnement n'est pas une cause ! La mort provient de l'angoisse intime qui disloque l'être humain au niveau « des jointures et des moelles, de la jonction de l'âme et de l'Esprit » (Hb.4/12). Le péché est cette tristesse : elle apparaît par le fait que l'Esprit de Dieu se retire. Ainsi parlait Jésus lorsqu'il pleurait sur la ruine prochaine de Jérusalem : « Votre maison vous est laissée déserte… » Certes les fils d'Adam, nés sous le signe du péché, ne peuvent avoir une autre impression intérieure que cette tristesse, cette solitude, puisqu'ils sont étrangers à la Trinité, « hors du Père », ignorants du Verbe, insensibles à l'Esprit. Sans doute, même sans la Grâce, en terre païenne, certains hommes, tel Job, tels les Prophètes, tels les Sages, pouvaient parfaitement entrer en résonance avec l'Esprit-Saint, sur certains points. Mais cette résonance n'était pas habituelle, comme elle devrait l'être normalement pour tout chrétien. Les théologiens parlent en effet de la « grâce habituelle » ou « sanctifiante ». Ceux donc qui ont fait l'expérience de « l'état de grâce », qui ont été Temples de l'Esprit devraient ressentir une extrême amertume, une extrême désolation d'être par le péché privés du Consolateur !

Les Saints expriment cela au nom des pécheurs : c'est pourquoi ils sont si joyeux pour eux-mêmes et pour les fidèles, et si attristés par toute cette partie du Corps du Christ qui est comme gangrénée et mortifiée par le péché mortel. Ils souffrent atrocement de l'éloignement du Bien-Aimé, de la terrifiante déréliction de la créature réduite à elle-même ; ils souffrent même parfois, disent-ils, des affres de la damnation. Ils souffrent cela au noms des pécheurs « accomplissant en leur chair ce qui manque à la Passion du Christ » (Col.1/24). C'est bien de cela que Paul souffrait sans cesse, lorsqu'il lève le voile de son état d'âme angoissé, non pas pour lui-même, mais « pour toutes les Eglises » (2 Cor.12/25)

« Qui est faible que je ne sois faible ?
« Qui vienne à tomber sans que je brûle ?... »

La valeur de l'Enjeu

Pourquoi tant de zèle pour Dieu ? Pourquoi tant de cris et de larmes ? Pourquoi se faire à soi-même tant de chagrin ?... Telle est bien l'objection qui monte aux lèvres du chrétien moyen, bon vivant, engagé dans la caravane, peu clairvoyant sur lui-même, résigné et optimiste, bon enfant et satisfait de sa médiocrité. Comment un tel homme atteindra-t-il cette « componction du cœur », qui le conduirait à un véritable repentir, et ensuite à la sainteté ?... Son insouciance et sa légèreté, son ignorance béate et naïve le condamnent à la mort et au purgatoire : et pour lui le réveil ne se fera qu'après le dernier soupir !...

L'homme spirituel, au contraire, sait la raison de son angoisse intérieure, de sa tristesse, à certains moments, de son écrasement même. Il ne les fuit pas par le divertissement : il en triomphe par la prière ; et alors même qu'il est affligé, il ne perd ni la paix ni la joie. Bien souvent, de ses yeux, jaillissent des larmes, dont il a le don, par l'Esprit. C'est alors qu'il entre en résonance intime avec son gémissement ineffable. Sait-il cependant l'enjeu de cette terrifiante bataille, dont il entend les échos désolés en son cœur ? A-t-il une idée précise de la gloire attachée à la victoire, mais aussi de l'écrasement qui suivrait la défaite ? Pas toujours. Car il arrive que les personnes sensibles à l'Esprit de Dieu ne soient pas toujours instruites des Ecritures : elles n'ont entendu parler que très vaguement des promesses, elles ont été initiées aux Mystères du Salut par une imagerie assez enfantine, et elles s'expriment avec les termes et les images qui sont à leur portée. Ainsi parlent les enfants qui ont reçu la lourde charge d'avoir des apparitions et des révélations célestes (Mélanie et Maximin, Bernadette, Lucie, Jacinthe et François, Gilles, etc…) C'est bien à la componction du cœur qu'ils nous invitent instamment, sans qu'ils aient toutefois reçu les pleines lumières de la Foi, sans qu'ils aient été totalement libérés dans leur psychologie, solidaires de leur contexte religieux et social.

Quels sont donc les mots qui nous permettront d'exprimer la grandeur de l'idéal proposé à notre liberté ? Dirons-nous qu'il s'agit de la réussite de la Rédemption ? Peut-être ? De la réalisation des Promesses ? Oui. Ou encore de l'accès à la vie impérissable que nous a acquis le Sacerdoce de Jésus-Christ ? Oui, c'est bien cela !

Car tant que les meilleurs des chrétiens meurent, que les saints méconnus ou déjà célèbres sont enterrés selon les rites, nous voyons bien que le Corps du Christ, l'Eglise est encore très malade, alourdi de trop de membres déficients, cancéreux, gangrénés, morts même, pour qu'en lui la Grâce salvatrice, la Puissance de Vie qui est dans la Résurrection, puisse se manifester effectivement et efficacement. La désespérance est trop profonde dans la conscience collective chrétienne pour que le vieillissement et la morbidité puissent reculer sensiblement. Le printemps n'est pas encore venu. Le figuier n'a pas encore fait éclore ses bourgeons ! Certes, le Soleil de Justice s'est levé sur le monde, il a fait reculer l'hiver et la nuit, il a réchauffé déjà superficiellement le cœur des hommes. Mais la sève qui monte dans le secret, sous une écorce encore inerte, n'a pas la chaleur ni la force suffisante pour porter un « fruit qui demeure éternellement ». Et que va-t-il se passer dans une conjoncture si précaire ? Cette Eglise du Seigneur, en butte aux portes de l'Enfer, c'est-à-dire aux redoutables et terrifiantes puissances infernales, à la haine implacable des Anges déchus, souverainement intelligents et pervers qui veulent coûte que coûte empêcher l'homme de revenir à la vie ? Cette barque de Pierre, toujours sur le point d'être submergée, elle a certes

la promesse de ne point être engloutie… Mais si la Foi s'éteint, si la charité se refroidit, - ce qui est prophétisé par le Seigneur – jusqu'à quels délais sera porté le moment de notre délivrance ? Ou alors par quels terribles châtiments Dieu va-t-il être contraint d'intervenir ? La encore, le Déluge de feu est parfaitement annoncé, ainsi que le gigantesque incendie de Babylone…

Mais si quelques saints, si certains membres vivants du Corps du Christ acceptaient au nom de toute l'Eglise cette componction du cœur, s'offrant à l'Esprit-Saint, dans une oblation vivante, pour être instruments de sa grâce, la manifestation de la Vérité et de l'Amour, les Sacrements évidents de l'espérance enfin réalisée ? Alors tout pourrait être changé au niveau de la conscience humaine. Si la prière sacerdotale du Seigneur pouvait enfin être exaucée : « Qu'ils soient uns, Père, afin que le monde croie que tu m'as envoyé »… ?

La mystique du cœur transpercé

Comme l'Eglise le chante dans les admirables mélodies qui illustrent ce grand mystère, il importe que le chrétien trouve sa demeure dans le Cœur transpercé du Christ. Le pécheur y trouvera un refuge, le juste, ou tout au moins celui qui est justifié par la foi, une consolation et une ferme assurance. Que signifie en effet cette « habitation » dans le cœur transpercé de Jésus-Christ ? C'est justement le contraire de cette « installation » dans le monde, vers lequel nous sommes toujours tenté de regarder, même si nous en avons apprécié la caducité et condamné l'impiété. Habiter dans le Cœur de Jésus, c'est épouser tellement ses sentiments que nous soyons vraiment arrachés à ce monde, pour être déjà établis dans son Royaume : tel est l'aboutissement du travail de la Grâce en nous, de l'opération sanctifiante de l'Esprit. Qui peut ébranler Celui qui est fixé dans le Tabernacle ? Quelle tribulation peut accabler l'homme qui a reçu l'immense privilège de goûter cette profonde amertume en face du péché, que le Christ éprouva durant son Agonie ? Quelle contradiction peut ébranler le disciple qui ne sera jamais contredit autant que son Maître le fut, qui trouve son assurance dans la Vérité dont il témoigne, et qui dans la Résurrection de Jésus, possède déjà la certitude de la victoire ?

Cette voie mystique n'est pas au-delà des forces humaines, ni au-dessus des capacités ordinaires des chrétiens : elle est au contraire accessible aux plus jeunes enfants, du moment qu'ils sont éveillés à un amour sincère du Seigneur et qu'ils ont reçu la grâce baptismale. Tant que le monde gît encore sous l'empire du Mauvais, n'est-il pas aisé de comprendre le danger où se trouvent ceux et celles qui, en principe, ont déjà été rachetés par le Sang de l'Agneau ? Comment ne pas éprouver en leur nom cette angoisse plus poignante que l'instinct de conservation ? Qui ne tremblerait à la pensée de la damnation et de la perte dans l'étang de feu et de soufre de ceux qui furent rachetés par la Croix ? Tant d'amour serait-il perdu ? Certes, le Seigneur a dit : « Lorsque j'aurai été élevé de terre, je tirerai à moi tous les hommes », mais comment cette passion du Christ deviendra-t-elle efficace autrement que par les chrétiens, qui en sont les témoins en portant les stigmates de cette Passion en même temps que la joie ineffable de sa Résurrection ? Si les témoins ne sont plus fidèles ? Si le sel s'affadit ? Si la lumière est mise sous le boisseau - comme il semble que cela soit aujourd'hui dans le monde ?...

On le voit : la communion perpétuelle, par l'oraison constante, à l'Amour Sauveur et douloureux de Jésus-Christ est l'état d'âme qui convient à tout homme, dès qu'il comprend les Mystères dans lesquels il a été baptisé. Il n'y a d'ailleurs pas de moyen plus efficace pour hâter le royaume de Dieu, pour avancer la venue du Seigneur, que cette foi vivante, opérante par l'Amour, qui nous place exactement dans son axe, et nous justifie aux yeux du Père.

C’est pourquoi il convient de nous tourner, dans le dernier chapitre de ce Livre, vers cette « justification par la foi », à laquelle est attachée la promesse de la vie éternelle.

***

- Fin du chapitre 11 -

Chapitre 12

La justification par la foi

Il nous faut marcher sur l'eau, tout comme Pierre, avec le seul appui de la Parole : « viens ! » L'Apocalypse nous présente les vainqueurs de la Bête « debout sur une mer de cristal mêlé de feu, chantant le cantique de l'Agneau en s'accompagnant de harpes » (Ap.15/1s). Cette mer de cristal, c'est du verre en fusion, un métal rendu liquide par la puissance du feu. Et c'est sur cela qu'il nous faut marcher, non pas en tremblant, en hésitant, en calculant, en s'inquiétant, mais en chantant le Cantique de l'Agneau au son des instruments.

Quel programme de vie spirituelle ! Quel idéal ! Quelle certitude, quelle merveilleuse assurance ! En effet, quelle gloire y a-t-il à ne réaliser jamais que des choses « possibles » ? C'est l'impossible qu'il nous faut atteindre par la foi, tout comme le Seigneur nous le demande dans l'Evangile :

« Je vous dis la vérité : si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé,
« vous diriez à cette montagne : « Va-t'en d'ici là-bas ! » et elle vous obéirait,
« et rien ne vous serait impossible ».

Le Seigneur désire-t-il que nous déplacions les montagnes ? Non pas : il les a placées lui-même en leur lieu, et les paysages encadrés par leurs formes sont très bien comme cela. Les hommes peuvent d'ailleurs, surtout avec les moyens techniques dont ils disposent aujourd'hui, entreprendre de grands travaux sur la terre qui nécessitent de tels terrassements qu'ils équivalent à des déplacements de montagnes. Ce que Jésus enseigne ici, sous cette image concrète, comme il le fait toujours, comme les Rabbins le faisaient de leur temps, c'est que Dieu est prêt à mettre toute sa puissance à la disposition de celui qui lui est agréable par la foi, qui a compris sa Pensée, qui se place dans l'axe exact de son Bon Plaisir, et qui, par conséquent, dans une intelligence lucide, utilisera cette puissance au mieux, en vue de la réalisation du Salut.

Il y a plus difficile et plus impossible que de transporter les montagnes ! Et d'ailleurs un grand prodige, un grand « signe dans le ciel », tel que le demandaient les pharisiens, à Jésus, ne saurait par lui-même obtenir le résultat escompté : la conversion de l'impie, la régénération de l'homme charnel, la suppression des préjugés, plus nombreux et plus lourds que les montagnes, la disparition des tabous et des superstitions, qui sont les causes les plus évidentes des calamités qui nous accablent, famine, maladies, guerres, déchéances de toutes sortes… Dans ce domaine intérieur de l'homme, il convient, certes, de changer le paysage, de rabaisser les montagnes et les collines, de combler les ravins escarpés, les abîmes réputés infranchissables ! Et c'est dans ce domaine-là qu'il convient d'œuvrer par la foi et par l'amour ; si, en effet, nous ne rectifions pas notre psychologie, nos mœurs ne seront pas non plus transformées. Nous resterons sous les sentences qui nous frappent, et la mort continuera ses ravages comme précédemment, et plus encore !

Avançons donc, comme nous le demande instamment l'Epître aux Hébreux, vers cette « plénitude de la foi » », ou plus exactement vers cette « foi qui porte du fruit en plénitude » (Hb.10/23). Obéissons à l'ordre du Seigneur : « L'œuvre de Dieu, disait-il aux Juifs qui ne

manquaient pas de zèle, mais de lumière, c'est que vous croyiez en Celui que le Père a marqué de son sceau… » N'allons pas nous imaginer que la seule récitation rituelle du « Je crois en Dieu » suffit à la profession de la Foi qui justifie aux yeux du Père ! On a pu croire cela dans des époques d'infantilisme spirituel, dans le cadre artificiel des « exercices de piété »… Les chrétiens d'aujourd'hui n'ont plus l'illusion de croire qu'ils peuvent être justifiés aux yeux de Dieu par une simple appartenance juridique toute extérieure à l'Eglise ! Les trop nombreux et cuisants échecs de la chrétienté, les scandales qui s'y sont produits, dûment enregistrés par l'histoire, nous montrent clairement qu'il ne suffit pas d'arborer la Croix sur un étendard, sur un heaume ou sur les voiles d'un navire pour porter un témoignage chrétien ! La société du Moyen-Age, avec ses belles cathédrales et son ordonnance ecclésiastique s'est écroulée : il ne suffisait pas de réaliser un christianisme « social » pour être justifié aux yeux de Dieu ! Mieux encore : le simple mémorial des Mystères chrétiens, la transmission même exacte des enseignements divins, ne suffisent pas non plus. Jacques nous le dit : « La Foi sans les œuvres est morte sur elle-même ». Qu'est-ce à dire ? Que les Mystères de la Foi demeurent inopérants pour notre salut effectif, pour notre vie, pour notre santé qui doit s'épanouir en Salut, si nous ne savons pas les appliquer dans notre comportement, ou si l'on veut, si nous ne savons pas rectifier notre mentalité et notre conduite par ces Mystères-là.

Deux étapes dans cette justification

Il était facile – relativement – d'être « justifié aux yeux de la Loi ». Nous avons vu cela : les pharisiens qui s'appliquaient à la stricte observance pouvaient se glorifier devant Dieu de « n'être point comme le reste des hommes », en raison de leur pureté légale. Beaucoup de religieux et de moines ont pu aussi, dans une belle ordonnance liturgique et conventuelle, à l'abri du cloître, ou dans le retrait de leur ermitage, s'abstraire de la pollution et des souillures de ce monde. Ils pratiquaient leurs observances et se pliaient à la stricte discipline. Ils pouvaient être satisfaits et fiers de la belle réussite de leur communauté. N'avaient-ils pas atteint, en général, cette justification aux yeux de Dieu ? Non pas : car si l'un d'entre eux l'avait atteinte, il ne serait pas mort ; il aurait connu, comme Hénoch et Elie, l'enlèvement, il aurait échappé à la griffe du schéol. Il y en eut sans doute parmi les pères du désert… Je pense notamment à Marie l'Egyptienne dont l'assomption est attestée par la tradition.

Et pourtant ils ont eu la foi ces bâtisseurs de cathédrales, ces croisés valeureux, ces anachorètes et ces cénobites, ces ardents missionnaires prédicateurs de la Parole ! Ils ont eu la foi, tous ces confesseurs que l'Eglise vénère comme des lumières sur la route vers le Salut ! Ils sont morts cependant, leurs tombeaux sont parmi nous, visités par de nombreux pèlerins. Que leur manquait-il ? Ils ont obtenu certes, une première faveur de Dieu, des charismes étonnants, des miracles et des visions. Les corps de nombreux d'entre eux sont restés intacts, échappant à la corruption. Mais ils n'ont pas obtenu le plein accomplissement des promesses : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort ».

Nous rejoignons ici la perspective de l'Epître aux Hébreux. Elle nous donne les noms, dans son ch.11, des pionniers authentiques de la Foi. Nous sommes enthousiasmés par ces exemples prodigieux ; elle nous rappelle le souvenir des patriarches et de leurs actions « impossibles », impensables, qu'ils ont accomplies en leur temps en s'appuyant uniquement sur cette Parole de Dieu, qu'ils entendaient en eux-mêmes, très contradictoires aux opinions de ce monde.

Tel Noé qui construisait une arche en prévision d'un Déluge tout à fait « improbable », et qui, ce faisant, passait pour un « illuminé ». Et cependant c'est lui qui avait raison, et qui ainsi « jugea le monde de ses contemporains ». Tel Abraham qui, sur la Parole de Dieu,

abandonna sa vie confortable et tranquille de citadin d'Ur, pour s'aventurer dans les sables du Désert, vers une terre incertaine, dont la possession ne lui était nullement assurée ; il n'avait pas de droit sur elle, pas d'argent pour l'acquérir, pas de forces pour la conquérir. Abraham encore qui, par la foi en la seule parole de Dieu, sacrifie le fils de la promesse, ce fils que Dieu lui avait miraculeusement donné !... Il le retrouve par l'intervention de l'Ange, jouant ainsi une admirable parabole de Père éternel livrant, pour notre salut, son propre Fils, un Unique !...

C'est aussi la grande épopée de l'Exode, sous la conduite de Moïse, que la même Epître aux Hébreux présente comme une incomparable réussite de la Foi. « Par la foi, Moïse devenu grand… par la foi il abandonna l'Egypte… par la foi, ils mangèrent la Pâque… » Et l'auteur affirme qu'il pourrait montrer que l'histoire des Juges et des Prophètes est advenue en raison de leur foi. C'est grâce à leur obéissance à sa Parole que Dieu a pu intervenir personnellement pour orienter le genre humain vers le Sauveur et le Salut. Et cependant :

« Tous ceux-là ont trouvé dans leur foi leur assurance, mais ils n'ont pas obtenu l'accomplissement de la promesse. Dieu avait prévu quelque chose de meilleur pour nous afin qu'ils ne soient pas portés à la perfection sans nous… »

On pourrait donc en dire autant de tous les saints qui ont jalonné l'histoire de l'Eglise, qui, par leur foi, ont empêché que ne tombât la barque de Pierre, qui ont triomphé de l'erreur et de l'hérésie, qui ont transmis la Tradition apostolique, et qui, en appliquant les préceptes de l'Evangile, ont démontré à tous les âges qu'ils étaient parfaitement applicables dès ce monde et parfaitement capables de nous apporter le bonheur. Et cependant tous ces saints sont morts, et nous sommes bien obligés de constater avec l'auteur de l'Epître aux Hébreux :

« Tous ceux-là ont trouvé leur assurance par la foi, mais ils n'ont pas obtenu l'accomplissement de la promesse… »

Aurons-nous l'audace de dire, nous qui parvenons à la fin des temps :

« Dieu avait prévu quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne soient pas portés à la perfection sans nous… » ?

Et pourtant, combien admirable fut la foi des saints ; certains au Nom de Dieu accomplirent de grands miracles, d'autres lancèrent des entreprises que l'on peut juger d'une extrême témérité ; ils n'avaient pour réussir aucun moyen humain, mais ils surent reconnaître avec une perspicacité parfaite les intentions de la divine Providence, sur leur époque, aussi bien que dans les rencontres, les circonstances, les moindres détails de leur vie. Ces héros de la prière et de l'apostolat, ces géants de la pénitence, ces prédicateurs infatigables, ces humbles que personne ne pouvait ni humilier ni confondre, qui savaient, en toute épreuve, persévérer dans la grâce, sous toute persécution rester fermes dans l'espérance, qui ont entièrement remis leur cause entre les mains de Dieu, avec une abnégation totale et un parfait renoncement à eux-mêmes… que leur manquait-il donc ? Pourquoi n'ont-ils pas obtenu l'accomplissement des promesses ? Pourquoi n'ont-ils pas triomphé de la mort ? [1]

Sans doute, il leur manquait peu de choses, puisque le Seigneur lui-même le dit dans l'Ecriture :

[1] - Je mets à part les martyrs qui eux ne sont pas morts mais ont été tués, ce qui est tout différent. Ils sont assurément ressuscités d'entre les morts.

« Elle coûte aux yeux du Seigneur la mort de ses saints… »

Et lorsque leur chair a été miraculeusement préservée de la corruption, Dieu a voulu montrer ostensiblement qu'ils étaient bien sur la route qui conduit au Salut.

« Ils ont trouvé dans la Foi leur assurance » [1]

Revenons à l'Epître aux Hébreux, où nous allons trouver la solution. L'auteur nous donne la caractéristique générale de la Foi de tous les héros qu'il cite dans son ch.11 ; il les présente comme des modèles pour encourager ses lecteurs à accomplir ce que Dieu leur demande en leur temps, avec la même audace et la même intrépidité que leurs ancêtres. L'expression dont il se sert est tout à fait caractéristique : « ils ont trouvé dans leur foi leur assurance… » Ils ont agi non pas en fonction de ce qu'ils voyaient ou de ce qu'ils entendaient dans le monde. Ainsi Abraham lorsqu'il quitte sa famille et son pays, lorsqu'il va jusqu'à sacrifier son fils Isaac… Ainsi Moïse lorsqu'il prétend faire d'une horde d'esclaves un peuple libre ; lorsqu'il entreprend de faire vivre cette multitude dans le désert inhabitable du Sinaï… De telles actions défient le bon sens et les normes habituelles de la vie, ceux qui les entreprirent n'eurent d'autre assurance que leur foi, c'est-à-dire l'assentiment qu'ils donnèrent à un appel, à un ordre, à un Dessein de Dieu, dont ils avaient une certaine confidence, qu'ils ne pouvaient pas toutefois connaître parfaitement, puisqu'il n'était pas encore réalisé. C'est à Dieu seul qu'ils accordaient leur confiance, pour la bonne raison qu'aucune créature ne pouvait leur apporter secours, à moins qu'elle ne fût, elle aussi, dans la même foi et le même idéal.

Il en est de même de tous les grands réalisateurs de Nouveau Testament : fondateurs d'Ordres et de familles spirituelles, missionnaires, confesseurs de la foi, tout comme les Pères de l'Ancien Testament, « ils ont trouvé leur assurance dans leur foi ». Assurance d'autant plus méritoire qu'elle était contrecarrée, bien souvent, par les autorités ecclésiastiques, qui auraient dû la partager et l'encourager.

Cependant tous ceux qui nous ont précédés appartenaient aux « temps et aux moments que le Père a disposés dans sa puissance ». Ils s'inscrivaient dans une certaine conjoncture psychologique et historique ; aux problèmes de leur temps ils ont apporté la solution authentiquement chrétienne et supportable sans trop de scandale. Ainsi au moment des Croisades, au moment où la conscience collective chrétienne, Pape en tête, ne voyait pas d'autre moyen que d'abattre le Turc infidèle par le fer et le feu, plusieurs saints furent suscités pour le rachat pacifique et non-violent des captifs. Malheureusement, les masses ne les ont pas suivis. Mendier pour recueillir de l'argent afin de payer des rançons semblait infiniment moins glorieux que de guerroyer en Terre Sainte ! Ils savaient, eux, que la vie d'un seul homme est plus précieuse que tous les trésors du monde, que la liberté d'un seul homme est plus précieuse que tous les trésors des rois ! Ni les riches, ni les rois, ni même les Evêques de ce temps-là ne partageaient ce point de vue. Saint Ignace fut l'homme de la « contre-réforme », qu'il ne mena pas avec les armes des déplorables « guerres de religion », ni par la flamme des bûchers, ni même avec les armes de la controverse, mais par des œuvres essentiellement constructives, inspirées directement de l'Evangile, tendant à former de vrais disciples de Jésus-Christ. Dans la ferveur intempestive de l'humanisme, saint François de Sales projeta les lumières de la foi sur ce cœur humain qui commençait à

[1] - C'est ainsi qu'il convient de traduire exactement le texte grec (Hb.11/2 puis 11/39). Voir notre commentaire de l'Epître aux Hébreux.

s'analyser un peu plus profondément que par le passé… Et l'on pourrait ainsi mettre en évidence, dans la vie de tous les saints, comme autrefois dans celle des Pères, qu'ils ont apporter la réponse venant de Dieu aux problèmes de leur temps.

Pour la plupart ils entreprirent de grands ouvrages, que ce soit pour la libération du peuple de Dieu dans l'Ancien Testament, ou pour l'éducation des fils et des filles adoptifs de Dieu dans le Nouveau. Mais il est bien certain que l'acte de foi, l'œuvre de foi que le Seigneur leur inspirait répondait avant tout à une situation de fait : celle de la misère humaine sous toutes ses formes. Ils firent ouvrage de pompiers dans une maison en flammes : ils tentèrent de sauver ce qui pouvait être sauvé. Tel Camille de Lellis luttant contre la peste, tel Vincent de Paul contre le paupérisme, tel Joseph Cottolengo contre la maladie incurable, tel Don Bosco contre la délinquance de la jeunesse… tel Anne-Marie Javouhey pour l'émancipation des esclaves. Ces œuvres subsistent et se développent encore de nos jours.

Mais l'impact de la foi, l'assurance qu'elle procure, porte-t-elle uniquement sur une action à entreprendre ? Ne porte-t-elle pas surtout sur les profondeurs de la conscience et de la psychologie humaine ? Quel est en définitive le véritable domaine de la Foi ? A quel niveau doit-elle opérer la réconciliation entre le Créateur et sa créature ? Est-ce uniquement au niveau de l'épopée, de la geste, de l'entreprise, de l'institution… ? Ne doit-elle pas aussi, et surtout, porter sur la nature humaine, quels que soient les temps et les moments, les lieux et les circonstances, s'intégrer pleinement dans la Pensée divine, afin de se réaliser jusqu'à l'achèvement et la plénitude selon le Bon Plaisir divin ? Oui, c'est bien là qu'est le domaine propre de la Foi, et surtout des Mystères qu'elle nous présente.

L'obéissance à un Ordre… l'obéissance à des Mystères…

Tous les exemples présentés dans le ch.11 de l'Ep. aux Hb. nous présentent l'obéissance prompte et sans calcul des héros qui ont entendu un appel, qui ont prétendu à une vocation, et qui, finalement, se sont lancés dans une aventure. Mais pour eux tous l'Ecriture a été loyale : elle ne nous a pas caché les errements de Samson, sa naïveté déconcertante, ni l'idolâtrie de Jephté, ni même la « volonté de puissance » de Gédéon. Elle ne nous a pas caché les fautes de David, ni celles de Salomon, elle nous a parlé longuement et avec douleur, des crimes, des trahisons, des massacres qui émaillent les Livres des Rois et des Chroniques… Les Prophètes eux-mêmes tel Elie, qui cependant mérita l'enlèvement, reconnurent qu'ils « n'étaient pas meilleurs que leurs pères ». A certains moments ils étaient faibles et tremblants, violents et agressifs à d'autres. La vie conjugale d'Abraham nous déçoit fortement, de même celle de Jacob. Cependant ils furent des hommes de foi, dans ce qui leur était demandé. Les Mystères ne leur étaient pas révélés ; ils étaient donc dans une profonde ignorance des Desseins de Dieu, ou du moins, on peut le conjecturer, car il est difficile de savoir quelle pouvait être la survivance orale des Traditions du Paradis Terrestre.

De même, si les saints du Nouveau Testament ont pratiqué les vertus héroïques, dans le domaine de leur sanctification personnelle, et aussi dans celui de l'amour fraternel, de la charité « sociale », nous sommes obligés de convenir de certaines de leurs erreurs. Saint Bernard, chantre et poète de la Vierge Marie, a lutté contre la fête de l'Immaculée Conception, au nom d'une théologie qui n'avait pas admis la chose dans ses catégories ; il a prêché la Croisade, pensant bien faire, tout comme saint Louis, qui fut bien obligé de convenir de son erreur lorsqu'il mourut de la peste, prisonniers de Mamluks… Nous sourions aux excentricités de certains saints, qui apparaissaient surtout comme des champions de la maîtrise de la faim, du sommeil, du froid, de la chaleur, ou même de la vermine, tel saint Benoît Labre. Nous ne trouvons dans l'Evangile aucun encouragement à ces étrangetés.

S'ils sont devenus saints c'est qu'ils ont accompli un acte d'obéissance dans ce qu'ils croyaient être pour eux le meilleur. Cependant, il n'apparaît pas, à ma connaissance tout au moins, qu'aucun d'entre eux n'ait osé s'élever par la foi à ce niveau parfait que fut Nazareth. Aussi la Parole de l'Ecriture est vraie, pour nous qui sommes la dernière génération chrétienne :

« Tous ceux-là ont trouvé dans la foi leur assurance,
« mais ils n'ont pas obtenu l'accomplissement de la promesse.
« Dieu avait prévu quelque chose de meilleur pour nous,
« afin qu'ils ne soient pas portés à la perfection sans nous…

C'est dire que nous sommes tous solidaires de cette croissance du Christ, jusqu'à ce que les membres obtiennent la plénitude de la Tête, c'est-à-dire la conscience même de Jésus-Christ, une estimation des valeurs aussi exacte que possible dans l'Esprit-Saint, et un amour très conforme au sien. Et cette perfection, où est-elle ? Elle se trouve dans une adhésion explicite aux Mystères de la Foi.

En effet, Saint François Xavier, pour ne citer qu'un illustre exemple, s'embarqua pour les Indes avec une extrême témérité, convaincu qu'il était de l'ordre du Seigneur : « Allez, enseignez et baptisez toutes les nations… » Il allait donc prononcer la formule baptismale « au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », pour que tous ces infidèles ne soient pas damnés, mais qu'ils obtiennent par la vertu sacramentelle du Baptême, le gage de la vie éternelle, après la mort… S'était-il posé la question de savoir de quelle manière il fallait réaliser lui-même, en sa vie d'homme, jusque dans les profondeurs de sa conscience et de sa psychologie, l'ineffable Mystère de la Trinité ? Assurément non ! Comment à son époque, aurait-il pu voir l'incidence de ce Mystère sur la sexualité humaine, comme nous le voyons aujourd'hui ? Par principe, en son temps, tout homme qui se voulait « religieux » quelle que fût la congrégation à laquelle il se vouât, se faisait volontairement « eunuque pour le Royaume de Dieu », du moins en Occident.

Considérons sainte Jeanne d'Arc, ou encore sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, l'une assez éloignée de nous, l'autre toute proche, toutes deux canonisées comme vierges. En quoi a consisté leur sainteté ? Elles ont eu des vies bien différentes : la première toute donnée à une cause qui lui paraissait tout aussi nationale que religieuse, partageant les campagnes militaires, affrontant les hasards de champs de bataille, côtoyant l'inconduite et la violence des soldats. L'autre retirée toute jeune derrière les grilles du Carmel. Quoi de commun entre ces deux femmes ? Une seule chose : l'obéissance à un appel ; elles se sont tout entières vouées l'une et l'autre à ce qui leur paraissait le Bon Plaisir de Dieu sur elles. La première parce qu'il y avait « grande pitié au royaume de France », la seconde parce qu'il y a avait une pitié non moins grande dans l'Eglise de Dieu, face au monde entier, païen et incrédule… Leurs vies, qu'elle fût d'action ou de prière, étaient tendues par un immense désir d'amour vers l'avènement de la Rédemption. Jeanne la voyait, cette Rédemption, à travers les structures de son temps, Thérèse selon la mentalité de cette fin du 19ème siècle, la plus complexée qui fut, en raison du jansénisme manichéen infiltré partout dans la conscience chrétienne. De même c'est en surmontant tous les troubles de cette sombre époque, que par la foi pure le saint Curé d'Ars a rejoint l'amour et la miséricorde du Père.

Tous ont pratiqué les « vertus héroïques », et surtout les vertus dites « morales », inspirées de la charité, d'un très grand amour de Dieu et du prochain.

Mais enfin, je pose la question : dans quelle mesure le Mystère de l'Incarnation était-il une véritable lumière pour toutes ces vierges chrétiennes ? Elles se fiaient certes, à la foi de l'Eglise, elles se pliaient volontiers à ses vénérables institutions dûment approuvées par le Magistère, elles acceptaient les rudesses de leurs règlements avec un héroïsme émouvant, pour l'ordonnance quasi minutée de leur vie personnelle et communautaire. Mais le Mystère de la Foi ? Même les grands mystiques chrétiens n'ont pas jusqu'ici tellement porté leur attention sur ce qui est typiquement la Foi chrétienne ! Ils recherchaient avant tout le contact avec « Dieu seul », avec « l'Etre Divin » ; ils aspiraient, parfois en passant par des pénitences étranges, qui pouvaient équivaloir à une sorte de dopage, à l'extase en Dieu, au bonheur qu'elle procure, par une sorte d'évasion anticipée aux étroites conditions terrestres. Mais quel rapport voyaient-ils entre les Mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et de la vie humaine, avec la nature humaine telle qu'elle est de la main de Dieu, dans ces mêmes conditions terrestres ? Si un prédicateur trop avancé pour son siècle eût suggéré que ces Mystères avaient un rapport intime et direct avec la sexualité humaine, quel tollé ! C'eut été un scandale insurmontable chez toutes les âmes engagées dans la vie religieuse !...

Ces perspectives nous permettent de comprendre pourquoi tant de héros de la sainteté, tant d'héroïnes de toutes les vertus, n'ont pu accomplir les promesses. Il leur manquait d'appliquer leur foi sur l'intégrité sacrée de la nature humaine. Non seulement les dogmes restaient purement théoriques, mais l'âme seule paraissait à leurs yeux digne d'intérêt. Le corps, simple « guenille », était l'objet, de la part de tous ces spirituels, d'un dédain, d'un mépris manifestement blasphématoire. Et pourtant, n'est-ce pas avec un soin extrême, avec un zèle et une sagesse admirables que Dieu a façonné le corps de l'homme ? C'est de la chair humaine dont il désire le Salut, puisque l'Ecriture répète souvent : « Toute chair verra le Salut de Dieu ». Dieu a tant estimé la chair qu'il l'a prise en la Personne du Verbe. Il est ressuscité d'entre les morts, avec le Corps qu'il a pris dans le Sein virginal de Marie, et ce Corps porte encore, dans la gloire, les marques de la Passion. C'est son Corps que le Seigneur nous donne en nourriture et son Sang précieux, pour que « par cette double substance, l'homme soit nourri entièrement ». La religion chrétienne authentique, contrairement à toutes les philosophies et à toutes les religions, n'est pas une évasion hors des limites corporelles, mais une Incarnation de la Divinité en la chair, et, par le fait même, une assomption de la chair en Dieu.

La foi parfaite implique donc une intégration parfaite de toute la nature corporelle de l'homme en Dieu, de l'homme-femme, par les Mystères de la Révélation. Si Dieu en effet nous fait la confidence de sa vie trinitaire : « Le Père aime le Fils… Le Fils aime le Père… Comme le Père m'a aimé… », n'est-ce pas justement pour que les deux sexes dont est constituée la nature humaine se rejoignent dans la communion, et se trouvent dans une unité qui soient l'image et la ressemblance de la communion, de l'unité du Père et du Fils dans le même Esprit ? Et si le Verbe de Vérité, Jésus, le Monogène, a pris chair moyennant une conception spirituelle et une naissance virginale, n'est-ce pas justement pour remettre notre génération dans l'axe exact de la Pensée de son Père ? N'est-il pas évident que le Verbe ne peut être autre qu'un Maître de Vérité, comme il le dit lui-même : « Je suis né et je suis venu en ce monde pour porter témoignage à la Vérité ». Voilà donc l'essentiel : la Trinité qui éclaire l'amour de l'homme et de la femme, l'Incarnation qui éclaire la génération humaine. Telle était la Pensée apostolique, au-dessous de laquelle la conscience chrétienne s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Purification de la Foi

Il importe évidemment d'élaguer beaucoup, et la chose ne peut être que difficile, en raison du « conditionnement religieux » dont nous avons parlé précédemment, et qui a profondément marqué tous les chrétiens, et tout spécialement les hommes d'Eglise. Comment faire comprendre à un bon cénobite, très fidèle observateur de sa règle, très attaché à la perfection du chant liturgique dont il assure, au nom de l'Eglise, le ministère, que tout cela, au fond, n'est qu'un moyen… qu'il ne sera nullement sauvé pour avoir scrupuleusement observé les épisèmes, pour avoir obéi sans tarder au son de la cloche ?... Comment lui faire admettre que son habit, que ses vœux, que ses jeûnes rituels, que l'ordonnance pourtant si sage de la vie conventuelle ne lui sont d'aucune utilité s'il ne rejoint la Trinité et l'Incarnation par une foi et une charité véritablement « incarnées » par un amour capable de porter, par la foi, un fruit de vie impérissable et éternelle ?

C'est ainsi que l'enseignement commun de la foi chrétienne véhicule, avec les paroles des Ecritures, avec les Mystères proprement dits, avec les Symboles intangibles, avec les décrets infaillibles du Magistère, tout un ensemble de traditions humaines qui ont conditionné notre manière de penser, de vivre, d'envisager les relations entre les personnes, d'exprimer l'amour, de construire une société familiale, patriarcale, etc… traditions humaines qui sont indépendantes et en dehors des Mystères chrétiens, et qui pourtant ont été déterminants pour la formation de la conscience et l'élaboration du jugement moral. Or c'est l'ordre charnel qui s'est construit sur les traditions humaines, et il subsiste encore… Il y a une irréductibilité entre l'impiété pratique de la société moderne et la Révélation. En effet, les programmes de l'Education nationale ne tiennent aucun compte des Ecritures. Qu'est-ce que la morale civique a à voir avec la Trinité ? Et si l'on vient à contester la génération charnelle au Nom de Jésus fils de vierge, en raison du Mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu, comment les familles vont-elles supporter ce choc, surmonter ce scandale ? Quel bouleversement dans les mentalités ! Quelle révolution dans les mœurs ! Quelle mutation dans l'ordre biologique, si l'on prétend mettre les Mystères de la Foi dans ce qu'elle a de spécifiquement divin, à la base de la nature et du comportement humain !...

Oui, mais si cette révolution nous conduit à l'accomplissement des promesses ? L'enjeu en vaut la peine. Cherchons donc à ne retenir que ce qui est incontestable. Voyons par exemple ce que saint Athanase proposait en son temps, dans son inoubliable Symbole, comme vérités à croire pour obtenir le Salut : la Trinité et l'Incarnation, un point c'est tout ! Qu'est-ce que Jean l'Apôtre, qui était initié aux secrets célestes, proposait à tous les hommes pour qu'ils obtiennent la vie éternelle, c'est-à-dire le triomphe sur la mort ? « Ces choses ont été écrites pour que vous croyiez que Jésus est fils de Dieu, et que croyant en son Nom, vous ayez la vie éternelle. » C'est tout ! Le fait de l'Incarnation, et c'est tout ? Alors à quoi bon la grande théologie philosophique du Moyen Age, les longues dissertations sur les Anges, les interminables querelles des Universaux ? A quoi bon les innombrables règles et constitutions monastiques, qui ont encadré tant de clercs et de vierges dans l'Eglise ? Tout cela était donc inutile ? Non, pas tout à fait, pas plus que ne sont inutiles les échafaudages qui servent à édifier une maison. Pour garder le bon dépôt de la Foi dans une expression vivante il fallait sans doute tout cet appareillage solide et bien ordonné, capable de subsister parmi les vicissitudes des générations charnelles, de surnager sur le déferlement des invasions, des guerres, des révolutions, des déportations, de braver l'effritement des Etats et l'effondrement des civilisations. « Jusqu'à ce jour-là… », où la psychologie de l'Eglise fidèle sera suffisamment adulte pour rejoindre la Pensée du Père exprimée en Jésus-Christ.

En effet, toutes les grandes entreprises de la chrétienté n'étaient que des échafaudages ; nos belles cathédrales de pierre en sont aussi, puisque « Dieu n'habite pas dans des temples faits de main d'homme », ou, s'il consent à y résider, ce n'est que pour un temps, un raison de la faiblesse de notre foi ! C'est parce que nous n'osons pas encore lui faire l'oblation totale de l'intégrité de notre nature, suivant ses dispositions primordiales et éternelles, pour qu'il y manifeste notre Salut et sa Gloire… et c'est pourquoi nous le fatiguons encore par un culte qui est loin de l'adoration en Esprit et en Vérité.

Ceux qui furent justifiés par la foi…

« L'homme qui est justifié par la foi vivra » : telle est la thèse fondamentale de Paul (Rom.1/17). [1] Il n'est pas possible à l'homme venant en ce monde par le viol de la nature d'être justifié aux yeux de Dieu par nature : il est par nature « fils de colère » (Eph.2/3). Mais Dieu serait injuste de retenir le péché originel à celui qui n'est est pas personnellement responsable : car lequel d'entre nous a demandé à venir en ce monde, et à y venir de cette manière, « par la volonté de la chair ou par la volonté de l'homme » ? Dieu est prêt à regarder comme juste celui qui, conformément à sa Pensée, telle qu'elle est manifestée en Jésus-Christ, après avoir été annoncée par les Prophètes y adhère de tout cœur, et s'efforce d'y conformer sa conduite. Non seulement il le regardera comme juste – comme il le fit pour notre Père Abraham (Rom.4 fin) – mai il lui confèrera l'adoption filiale à part entière en Jésus-Christ, lui communiquant l'Esprit par la grâce sanctifiante, qui n'est autre que la demeure de l'Esprit-Saint en nous ; et c'est désormais cet esprit qui, si nous sommes fidèles, opèrera la réintégration de la nature humaine, sa re-création, sa rédemption, sa sanctification, et au terme de cette sanctification, sa glorification. Et le signe indiscutable du succès final, de la réalisation complète du Salut, de la réussite achevée est la suppression de l'antique sentence portant sur le péché, c'est l'assomption de la chair, la transformation de ce corps mortel en corps glorieux, de ce corps corruptible en incorruptible, de cette substance fragile et soumise aux éléments du monde, en substance inaltérable, libre et spirituelle, de cette servitude aux conditions terrestres en une domination sur toutes les lois de l'univers. De tout cela le Christ nous a fait la démonstration pendant les quarante jours qu'il vécut avec les siens, après sa résurrection.

Mais qui parmi les saints est parvenu à cette même gloire ?

Certes, dans l'Ancien Testament, Hénoch et Elie ont été enlevés. Hénoch parce qu'il avait plu à Dieu : « Par la foi Hénoch fut enlevé et ne vit point la mort ; on ne le trouva plus parce que Dieu l'avait transporté. Avant son enlèvement, il obtint le témoignage d'avoir plu à Dieu, car « sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu… » (Hb.11/5-6). En outre, le Livre de l'Ecclésiastique nous présente cet enlèvement d'Hénoch comme un « signe, un modèle, un exemple » (gr.upodeigma) (Si.44/16) : « Hénoch fut enlevé pour (par) le Seigneur, et fut transmuté : exemple de conversion pour les générations ». L'Ecriture nous rapporte aussi l'histoire de l'enlèvement d'Elie, lorsqu'il atteignit la foi parfaite, ses disciples pressentaient cet enlèvement, et Elisée aurait bien voulu s'envoler avec lui dans le char de la Gloire de Dieu ! (2 Rois 2) Cependant l'Ecriture nous laisse sur notre faim, car dans l'un et l'autre cas, elle ne précise guère quelle fut cette perfection de foi qui suscita l'enlèvement du Patriarche et du Prophète.

Si nous regardons le Nouveau Testament, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, nous constatons un échec général, tout comme dans l'Ancien Testament : la sentence de la mort

[1] - Traduction fidèle au grec, voir notre commentaire

reste en vigueur. Les Saints sont morts, comme étaient morts aussi les patriarches, les sages et les prophètes. Ce serait désespérant si nous ne pouvions découvrir la raison pour laquelle ils n'ont pas su appliquer sur toute leur conduite, et notamment dans le domaine de l'amour de l'homme et de la femme, où la sexualité est directement intéressée, l'application des Mystères de la Foi, pour laquelle cependant ils ont prêché, lutté et travaillé sans relâche.

Mais nous avons Nazareth ! Nous avons Marie, qui est la réalisation concrète de notre totale espérance. Elle seule – du moins selon l'affirmation du Magistère, car il n'est pas exclu que d'autres saints inconnus l'aient suivie, (Mc.9/1) et notamment et surtout saint Joseph ! – a pleinement réalisé l'Exode hors de la servitude de Satan ; elle seule est arrivée en Terre Promise ; eux seuls sont parvenus sans naufrage sur le rivage de la Terre des Vivants ; eux seuls, jusqu'ici sont entrés dans la cité par les portes, sans être obligés de tomber dans le fossé pour ensuite escalader le rempart ! Sur elle - sur eux – ni la morbidité, ni le vieillissement, ni la corruption n'ont eu la moindre prise. Elle était certes, sans péché, mais Eve aussi au moment de sa création. Marie a triomphé parce qu'elle a cru, parce qu'ils ont cru, elle et saint Joseph. C'est donc par la foi qu'ils ont été pleinement justifiés, sanctifiés et glorifiés, et de ce fait, ils confirment la thèse générale de Paul. Ils en sont la première et intégrale application pratique :

« Heureuse es-tu parce que tu as cru,
« les paroles qui t'ont été dites par le Seigneur ont été accomplies en toi…
(Lc.1/45, antienne de l'Office de Marie)

En effet, l'humble servante avait dit tout simplement : « Qu'il me soit fait selon ta Parole. C'est son plein assentiment qui donne à Dieu la possibilité de rendre sa Parole toute puissante en elle. Aucune réticence, aucune hésitation, aucun doute ne viennent effleurer Marie dans sa foi parfaite. Et cependant elle ne réalise rien d'extraordinaire : l'Evangile ne mentionne aucun miracle dans sa vie, ne rapporte que quelques-unes de ses paroles, et sa discrétion laisse exactement ce qu'il nous faut savoir : car c'est ici le plan éternel de Dieu qui nous est révélé dans sa réalisation initiale et parfaite. Cette Sagesse divine que scrutaient les prophètes, et « qu'aucun des princes de ce monde n'a connu », nous la voyons réalisée en Marie. Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme ? Pourquoi a-t-il suscité comme couronnement de l'Univers la nature humaine ? Pourquoi l'homme et la femme ? Pourquoi la femme est-elle vierge ? Pourquoi cette dualité des sexes qui doit se résoudre dans l'unité de l'amour ? Pour que la Trinité invisible et inconnaissable, même aux Anges, devienne visible et sensible, à travers l'homme, à toutes les créatures. Et si la femme est vierge, c'est que le sanctuaire très saint de son utérus est la Présence mystique du Créateur, le temple saint, non fait de main d'homme où il a voulu résider en la personne du Fils. C'est ainsi que la Trinité incréée a voulu communiquer le Mystère intime de la Génération du Verbe par l'Esprit à la trinité créée : la Trinité Sainte a voulu ainsi appeler l'homme et la femme, son image et ressemblance, à participer à sa gloire intrinsèque ! Quelle grandeur ! Quelle splendeur dans le plan divin ! « Trop merveilleux de la part de Yahvé ! ».

Or ici, nous sommes assurés que la Parole de Paul a été accomplie :

« L'homme justifié par la foi vivra ».

Car la vie a été manifestée en Marie : sa chair si belle, si parfaite, mais si fragile aussi, comme celle de toute femme, n'a pas été atteinte par la corruption. Nous pouvons être déçus par les saints, puisqu'ils n'ont pas accompli les promesses et qu'ils ont été frappés par la sentence de la mort. Mais ici nulle déception, nulle imperfection, nul doute, Marie a triomphé,

elle a obtenu la pleine victoire de la foi. Nous savons d'ailleurs qu'il en fut de même pour Joseph ; car si Hénoch le patriarche, a été enlevé, à combien plus forte raison le Juste que fut le père du Sauveur ! C'est logique ! La discrétion de l'Evangile sur ce point n'est pas un argument contre l'assomption de Joseph, car le monde était-il digne de recevoir une telle vérité ? Les chrétiens ont tellement eu tendance à « diviniser » Marie et Joseph, ou du moins à en faire des créatures tellement exceptionnelles qu'elles en sont inimitables… Que n'auraient-ils pas fait si l'Evangile nous avait parlé explicitement de leur réussite finale ?...

Voici donc la foi qui a surpassé l'ordre ancien, les générations de chair et de sang (Si.ch.14), l'ordre du péché et de la Loi. La vieille histoire d'Adam, de sa transgression, de toutes celles qui suivirent, des sentences qui les sanctionnent, est terminée. Le vieux monde est mort ! Les vieilles choses s'en sont allées ! C'est l'ère nouvelle de la Paix, de l'Amour, de la Joie, et surtout de la Vie qui est ouverte. Ouverte dans le secret, bien entendu, manifestée à des initiés, aux petits auxquels le Père dévoile son Bon Plaisir, prêchée dans le monde, mais qui est loin d'être acceptée par tous ! Ere que les Anges ont inaugurée par leurs chants de louange le jour de la nativité du Sauveur, et qu'ils désirent ardemment voir s'étendre à l'humanité entière. En effet, lorsque le Mystère de la Trinité resplendira sur tout amour humain, que tous les cœurs, jusque dans leurs profondeurs, seront enracinés et baptisés en elle ; lorsque le Mystère de l'Incarnation éclairera la génération humaine, pour que l'Esprit de Dieu donne à l'homme de sanctifier le Nom du Père en lui suscitant des fils et des filles, alors véritablement la Rédemption sera achevée, l'Exode aura atteint son but, et la Terre sera renouvelée par la Justice.

Cet idéal est-il loin ? Est-il inaccessible ? Non pas : il est à notre portée, puisqu'il est conforme à la Création originelle et universelle de Dieu :

« Venez les bénis de mon Père,
« prenez possession du Royaume,
« qui vous a été préparé dès la création du monde ! (Mt.25/37)

Et si quelques obstacles intérieurs subsistent encore, peut-être est-ce par manque d'imagination : tellement habitués que nous sommes à nos chaînes et à nos barreaux, nous n'avons aucune idée de la splendeur de la liberté sur la Terre Promise ! C'est pourquoi, de même que Moïse envoya des explorateurs dans le pays de Canaan, tâchons de jeter un regard sur les splendeurs de ce monde de demain, de ce « siècle à venir », que nous espérons si fortement. C'est pourquoi notre prochain livre traitera des structures du Royaume de Dieu, de cette véritable Terre Promise, où la Justice, la Vie et le Bonheur nous seront rendus en plénitude.

***

- Fin du chapitre 12 -

- Fin du Livre X -

Table des matières

Introduction : Le véritable Exode est le passage du péché à la Grâce, donc de la mort à la vie

Ch.1 – L'Exode n'a pas réussi p.6

Ch. 2 – La véritable servitude p.21

Ch. 3 – L'angoisse p.34

Ch. 4 – Les fausses solutions de l'angoisse p.44

Ch. 5 – Le conditionnement religieux p.54

Ch. 6 – Critique fondamentale : le Livre de l'Ecclésiaste p.63

Ch. 7 – La rémission des péchés p.74

Ch. 8 – La Voix de Dieu p.86

Ch. 9 – Dialogue avec l'Esprit p.97

Ch. 10 – Le milieu divin liturgique p.109

Ch. 11 – La componction du cœur p.128

Ch. 12 – La justification par la foi p.137

***

Gloire, louange, honneur, domination, empire,
adoration et jubilation
soient rendus

A l'éternelle, incomparable, immuable, immense et bienheureuse
TRINITE
dès maintenant et dans les siècles sans fin.

Amen ! Alléluia !